

Nouvelles de nulle part

William Morris

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Chapitre 01

Voici ce que raconta notre ami :

Il y avait eu à la Ligue, ce soir-là, une discussion très vive sur ce qui arriverait au lendemain de la Révolution, et, à la fin, plusieurs amis avaient été entraînés à exposer résolument leurs vues sur l'avenir de la société nouvelle dans son plein développement.

Pour un tel sujet, la discussion n'avait pas été trop désordonnée ; car les membres présents avaient l'habitude des réunions publiques et des échanges d'observations qui suivent les conférences. Sans doute ils n'écoutaient pas les opinions les uns des autres, — ce que l'on ne pouvait raisonnablement exiger d'eux, — du moins ne parlaient-ils pas tous à la fois, comme ont coutume de faire les gens de ce qu'on appelle la bonne société, lorsqu'ils causent sur un sujet qui les intéresse. Il y avait là six personnes, c'est-à-dire six fractions du Parti représentées, dont quatre avaient des opinions anarchistes avancées, mais différentes. L'une de ces fractions, — c'est quelqu'un que je connais tout particulièrement, — assista presque sans mot dire au début de la discussion, mais à la longue se laissa entraîner, et finit par donner terriblement de la voix et par traiter tous les autres d'idiots ; après quoi il y eut un moment de tumulte, puis une accalmie, pendant laquelle la fraction susdite, ayant souhaité le bonsoir très aimablement, s'achemina toute seule pour rentrer chez elle dans un faubourg de l'ouest, par le moyen de transport dont la civilisation nous a forcés de prendre l'habitude.

Assis dans ce bain de vapeur d'humains pressés et chagrins qu'est une voiture du chemin de fer souterrain, et souffrant, comme les autres, de cuire à l'étuvée, je songeais, mécontent de moi-même, aux nombreux arguments, excellents et définitifs, que j'avais eus sur le bout de la langue, mais que j'avais oubliés dans la récente discussion. J'étais si bien habitué à cet état d'esprit, qu'il ne dura pas longtemps, et, après un court sentiment de malaise, de dégoût de moi-même pour mon emportement (j'y étais aussi bien habitué), je poursuivis, toujours chagrin et mécontent, mes réflexions sur le sujet de la discussion. « Si je pouvais seulement voir un jour de cette vie ; si je pouvais seulement en voir un seul ! »

Le train s'arrêta à ma station, à cinq minutes de ma maison, qui était au bord de la Tamise, un peu au delà d'un pont suspendu fort laid. Je sortis de la gare, toujours chagrin, et murmurant : « Si je pouvais seulement en voir un ! Si je pouvais seulement le voir ! » mais j'avais à peine fait quelques pas vers le fleuve, que tout mécontentement, tout ennui s'effacèrent de ma pensée.

C'était une magnifique nuit du commencement de l'hiver, l'air était juste assez vif pour ranimer, après la chaleur du compartiment et la puanteur du chemin de fer. Le vent, qui, de l'ouest, avait tourné légèrement au nord, avait éclairci le ciel de tout nuage, sauf une ou deux taches légères qui descendaient rapidement vers l'horizon. Un mince croissant de lune montait dans le ciel, à mi-chemin du zénith ; lorsque je l'aperçus, engagé dans les branches d'un grand vieil orme, je pus à peine me représenter le sordide faubourg de Londres où j'étais, et j'eus l'impression que je me trouvais en quelque agréable campagne, — plus agréable,

certes, que n'était le fond de la province, telle que je l'avais connue.

J'arrivai droit au bord du fleuve et m'y attardai un peu à observer, par dessus le haut parapet, l'eau qui descendait vers Chiswick Eyot en tourbillonnant contre la marée montante, et étincelait sous la lumière de la lune : quant au vilain pont d'en bas, je n'y fis pas attention ou n'y pensai pas, sauf un moment, où je fus surpris de ne plus trouver en aval la rangée de lumières. Alors je me retournai vers la porte de ma maison et j'entrai ; et, aussitôt que j'eus fermé la porte, tout souvenir disparut de la brillante logique et de la perspicacité qui avaient rendu si lumineuse la récente discussion, et de la discussion même aucune trace ne demeurait en moi, qu'un vague espoir, devenu agréable, de jours de paix, de repos, d'innocence et de bienveillance souriante.

C'est dans cette disposition que je me jetai dans mon lit, et m'endormis, selon mon habitude, au bout de deux minutes ; mais, — contrairement à mon habitude, — je me réveillai peu de temps après dans ce curieux état de complet éveil, qui parfois surprend même de bons dormeurs, état dans lequel nous sentons toutes nos facultés surnaturellement aiguisées, tandis qu'à cette vision aiguisée s'offrent obstinément les mesquines misères que nous portons toujours en nous, les hontes et les heurts de notre vie.

Je restai dans cet état presque jusqu'à en jouir : le souvenir de mes folies m'amusait, et tous les enchevêtrements de ma vie, qui m'apparaissaient si clairement, commençaient à prendre la forme d'une histoire amusante.

J'entendis sonner une heure, puis deux, puis trois ; après quoi je me rendormis. Je m'éveillai encore de ce sommeil, et traversai par la suite des aventures tellement surprenantes, que je pense devoir les raconter à nos camarades, et même au public.

Chapitre 02

Donc je me réveillai, et je m'aperçus que j'avais fait tomber mes couvertures à coups de pieds ; cela n'était pas étonnant : il faisait chaud et le soleil était éclatant. Je sautai hors du lit, fis ma toilette, et me hâtai de passer mes habits, mais dans un état d'esprit brumeux et mi-éveillé, comme si j'avais dormi un long, long temps et ne pouvais secouer le poids du sommeil. En somme, je considérais comme un fait acquis que j'étais chez moi, dans ma propre chambre, plutôt que je ne voyais qu'il en était ainsi.

Quand je fus habillé, je trouvai l'endroit si chaud que je me dépêchai de sortir de la chambre et de la maison ; et ma première sensation fut un soulagement délicieux, causé par l'air frais et la brise agréable ; ma seconde, lorsque je commençai à reprendre mes sens, une incommensurable stupéfaction : car nous étions en hiver, lorsque je m'étais couché la nuit précédente, et maintenant, au témoignage des arbres du bord de l'eau, c'était l'été, un beau matin brillant, apparemment du commencement de juin. Pourtant la Tamise était encore là, étincelante sous le soleil, un peu avant la marée haute, comme je l'avais vue dans la nuit, luisante sous la lune.

Je n'avais pas secoué le sentiment d'oppression de la veille, et, où que j'eusse été, je n'aurais pas été pleinement conscient du

lieu ; il n'y avait donc rien d'étonnant à ce que je me sentisse plutôt embarrassé, malgré la vue familière de la Tamise. Et puis je me sentais étourdi et bizarre ; et, me rappelant que souvent les gens prennent un bateau et vont nager en plein courant, je me dis que c'était ce que j'allais faire. Il semble qu'il soit de très bonne heure, me dis-je, mais sans doute je trouverai quelqu'un pour me prendre à Biffin. Pourtant, je n'allai pas jusqu'à Biffin, je ne tournai même pas vers ma gauche pour y aller, car, à ce moment même, je m'aperçus qu'il y avait un ponton d'abordage juste en face de moi, devant ma maison, — de fait, à l'endroit où mon voisin en avait installé un, qui ne ressemblait pas tout à fait à celui-là. J'y descendis, et naturellement, parmi les bateaux vides qui y étaient amarrés, un homme était étendu sur ses avirons dans un bateau de solide apparence, évidemment à l'usage des baigneurs. Il me fit un signe de tête, et me souhaita le bonjour comme s'il m'eût attendu ; je sautai donc sans dire un mot, et il pagaya au large tranquillement, tandis que je me dépouillais pour me mettre à la nage. Je regardai l'eau et ne pus m'empêcher de dire :

— Comme l'eau est claire ce matin !

— Vous trouvez ? je ne l'ai pas remarqué. Vous savez que la marée montante la trouble toujours un peu.

— Hum, dis-je, je l'ai vue pas mal boueuse, même au milieu du reflux.

Il ne fit pas de réponse, mais parut plutôt étonné, et comme il luttait justement contre la marée, et que j'avais ôté mes habits, je sautai dans l'eau sans plus de cérémonie. Naturellement, lorsque ma tête fut revenue au-dessus de l'eau, je me tournai contre la marée, et mes yeux cherchèrent le pont ; je fus tellement stupé-

fait de ce que je vis, que j'oubliai de nager vigoureusement, et revins sous l'eau en éclaboussant, et lorsque je remontai, j'allai droit au bateau ; car je sentais qu'il me fallait poser quelques questions à mon marinier, tellement avait été effarante la demie vue que j'avais eue de la surface de la rivière, avec de l'eau encore dans les yeux, bien qu'à ce moment je fusse débarrassé de ma sensation de somnolence et d'étourdissement, complètement réveillé, et l'esprit lucide.

Pendant que je montais les marches qu'il avait abaissées, et qu'il tendait la main pour m'aider, la marée nous faisait rapidement remonter vers Chiswick ; mais ensuite il reprit les avirons et retourna la barque, et dit :

— Courte séance, voisin ; mais peut-être vous trouvez l'eau froide ce matin, après votre voyage. Voulez-vous que je vous fasse atterrir tout de suite, ou aimeriez-vous descendre à Putney avant de déjeuner ?

Il parlait de façon tellement différente de ce que j'aurais attendu d'un marinier de Hammersmith, que je le fixai en répondant :

— Maintenez la barque un instant, je vous prie, j'ai besoin de regarder un peu autour de moi.

— Si vous voulez ; ce n'est pas moins joli par ici, dans son genre, qu'au-delà de Barn Elms ; c'est gai partout à cette heure du matin. Je suis content que vous vous soyez levé de bonne heure ; il n'est encore que cinq heures.

Si j'étais étonné de la vue des quais du fleuve, je n'étais pas moins étonné de mon marinier, maintenant que je le regardais à loisir et que je le voyais avec une tête et des yeux lucides.

C'était un beau jeune homme, avec, dans les yeux, un air particulièrement agréable et amical, — une expression qui m'était toute nouvelle alors, mais qui me devint bientôt familière.

Il avait les cheveux noirs et la peau grain de café, il était bien bâti et vigoureux, évidemment habitué à exercer ses muscles, mais sans rien de brutal ou de grossier, et aussi propre que possible. Son habit ne ressemblait à aucun vêtement de journalier moderne que j'eusse vu, mais aurait très bien pu donner une idée du costume au XIV siècle : C'était un vêtement bleu sombre, assez simple, mais de fine toile, et sans une tache. Il avait une ceinture de cuir brun autour de la taille, et je remarquai que l'agrafe était d'acier damasquiné superbement travaillé. Bref, il semblait un jeune gentleman très élégant et raffiné, jouant au marinier par plaisanterie, et je conclus que tel était le cas.

Je sentis qu'il fallait causer un peu ; je désignai le quai de Surrey, où je remarquai plusieurs pontons légers en planches le long de l'eau, avec des cabestans à leur extrémité du côté de la terre, et dis :

— Qu'est-ce qu'on fait de cela ici ? Si nous étions sur la Tay, j'aurais dit que c'est pour tirer les filets à saumons ; mais ici…

— Eh ! dit-il en souriant, bien entendu c'est pour cela qu'ils sont là. Où il y a du saumon, il est naturel qu'il y ait des filets à saumons, que ce soit sur la Tay ou la Tamise ; mais, bien entendu, on ne s'en sert pas tout le temps ; on n'a pas besoin de saumon tous les jours de la saison.

J'allais demander : « Mais sommes-nous bien sur la Tamise ? » mais dans ma surprise je gardai le silence, et tournai mes yeux éperdus vers l'est pour regarder de nouveau le pont, et

de là vers les bords du fleuve londonien ; et vraiment il y avait de quoi m'étonner. Car bien qu'il y eût un pont jeté sur la rivière, et des maisons sur les quais, comme tout était changé depuis la nuit dernière ! Les usines de savons, avec leurs cheminées vomissant le charbon, avaient disparu ; les ateliers de construction disparus ; les tanneries disparues ; et le vent d'ouest n'apportait de Thorneycroft aucun bruit de rivets, ni de marteaux. Et le pont ! J'avais peut-être rêvé d'un semblable pont, mais n'en avais jamais vu de pareil dans aucun manuscrit enluminé ; car le Ponte Vecchio de Florence lui-même n'en donnait pas l'idée. C'étaient des arches de pierre, magnifiquement assises, et aussi gracieuses qu'elles étaient fortes, assez hautes aussi pour laisser passer facilement le trafic habituel du fleuve. Sur le parapet on voyait de petites constructions élégantes et capricieuses, que je supposai être des baraques et des boutiques, chargées de girouettes et d'aiguilles peintes et dorées. La pierre était patinée par le temps, mais ne montrait pas trace de l'affreuse noirceur que j'étais habitué à voir sur tout monument de Londres vieux de plus d'un an. Bref, pour moi, une merveille de pont.

Le batelier remarqua mon regard curieusement étonné, et dit, comme pour répondre à ma pensée :

— Oui, c'est un joli pont, n'est-ce pas ? Même les ponts d'amont, qui sont bien plus petits, ne sont pas plus gracieux, et ceux d'aval sont à peine plus majestueux et imposants.

Je me trouvai dire, presque malgré moi :

— De quand est-il ?

— Oh, pas très vieux ; il a été construit, ou du moins ouvert, en 2003. Il y avait auparavant un pont de bois assez simple.

Cette date me ferma la bouche, comme une clef tournant dans un cadenas fixé à mes lèvres ; je vis qu'il était arrivé quelque chose d'inexplicable, et que, si je parlais trop, je serais perdu dans une suite confuse de questions et de réponses. Je m'efforçai donc de prendre un air indifférent et de porter mes regards d'une façon très quelconque sur les bords du fleuve, et pourtant voici ce que je voyais jusqu'au pont, et même un peu au-delà, à peu près jusqu'à l'ancien emplacement de l'usine de savons. Les deux rives portaient une rangée de très jolies maisons, basses et peu grandes, à une petite distance du bord de l'eau ; elles étaient construites surtout en briques rouges, les toits étaient de tuiles, et, par dessus tout, elles paraissaient confortables et vivantes, pour ainsi dire, et en harmonie avec la vie de leurs habitants. Sur le devant, un jardin continu descendait jusqu'au bord de l'eau, une luxuriante floraison s'y épanouissait en ce moment, et envoyait par dessus les remous du fleuve de délicieuses effluves de senteur estivale. Derrière les maisons, je voyais s'élever de grands arbres, surtout des platanes, et en regardant sur le fleuve, les langues de terre du côté de Putney donnaient l'impression d'un lac bordé d'une forêt, tant les gros arbres se serraient ; et je dis tout haut, mais comme à moi-même :

— Bon, ça me fait plaisir qu'on n'ait pas construit au delà de Barn Elms.

En laissant échapper ces mots, je rougis de mon impertinence, et mon compagnon me regarda avec un demi sourire que je crus comprendre ; aussi, pour cacher ma confusion, je dis :

— Faites-moi aborder maintenant, je vous prie : je vais déjeuner.

Il fit un signe de tête, et fit tourner la barque d'un coup adroit ; en un instant nous étions revenus au ponton d'abordage. Il sauta, et je le suivis ; naturellement je ne fus pas surpris de le voir rester là, comme s'il attendait le pourboire inévitable, suite de tout service rendu à un concitoyen. Je mis donc la main à ma poche de gilet, et demandai : « Combien ? » tout en éprouvant le sentiment désagréable que j'offrais peut-être de l'argent à un gentleman.

Il parut embarrassé, et dit :

— Combien ? Je ne comprends pas tout à fait de quoi vous parlez. Est-ce la marée ? Dans ce cas, on est tout près du changement maintenant.

Je rougis, et dis, en bégayant :

— Je vous prie de ne pas prendre mal ma question ; je n'ai pas l'intention de vous offenser : mais qu'est-ce que je vous dois ? Vous voyez que je suis un étranger, et je ne connais pas vos habitudes,… ni votre monnaie.

Et en même temps je sortis une poignée de pièces de ma poche, comme on fait en pays étranger, et ce faisant, je vis que l'argent s'était oxydé, et avait pris la couleur d'un poêle de fonte.

Il parut encore embarrassé, mais nullement offensé ; et il regarda les pièces avec quelque curiosité. Je me dis : Bon, tout de même, il est marinier, et, il réfléchit combien il peut se risquer à demander. Il a l'air d'un si brave garçon que je ne lui disputerai pas un prix un peu exceptionnel. Je me demande, après tout, si je ne vais pas le louer comme guide, pour un jour ou deux, puisqu'il est si intelligent.

Là dessus, mon nouvel ami dit d'un air réfléchi :

— Je crois savoir ce que vous voulez dire. Vous pensez que je vous ai rendu un service ; alors, vous vous sentez obligé de me donner quelque chose, que je ne donnerais à un voisin qu'en échange de quelque chose qu'il ferait pour moi. J'ai entendu parler de ces sortes de choses ; mais excusez-moi de dire que cela nous paraît une coutume ennuyeuse et compliquée ; et nous ne savons pas la pratiquer. Et vous voyez : manœuvrer cette barque et faire baigner les gens, c'est mon emploi, et je le fais pour tout le monde ; recevoir des cadeaux pour cela paraîtrait donc très bizarre. En outre, si quelqu'un me donnait quelque chose, un second devrait aussi le faire, et un autre, et ainsi de suite, et j'espère que vous ne me trouverez pas malhonnête, si je dis que je ne saurais où entasser de si nombreux souvenirs.

Et il rit à pleine voix et joyeusement, comme si l'idée d'être payé pour son travail était une plaisanterie très drôle. J'avoue que je commençai à craindre que l'homme ne fût fou, bien qu'il eût l'air parfaitement sain ; et j'étais heureux de penser que j'étais bon nageur, car nous étions tout près du fleuve profond et rapide. Il continua, nullement comme un fou :

— Quant à vos pièces, elles sont curieuses, mais pas très anciennes ; elles paraissent être toutes du règne de Victoria ; vous devriez les donner à quelque musée peu riche. Le nôtre a assez de ces monnaies, outre bon nombre d'autres plus anciennes, dont beaucoup sont belles, tandis que celles du dix-neuvième siècle sont si stupidement laides, n'est-ce pas ? Nous avons une pièce d'Édouard III, avec le roi dans un vaisseau, et de petits léopards et des fleurs de lys tout le long du plat-bord, d'un travail si fin. Vous voyez, dit-il, avec un peu de coquetterie, j'aime travailler

dans l'or et les métaux précieux ; cette boucle est un de mes premiers travaux.

Mon attitude devait certainement exprimer quelque éloignement à son égard, suite de mes doutes sur sa raison, car il s'arrêta court, et dit d'un ton aimable :

— Mais je vois que je vous ennuie, et je vous demande pardon. Pour parler net, je peux dire que vous êtes un étranger, et que vous devez venir de quelque pays très différent de l'Angleterre. Mais il est bien clair qu'il ne faudrait pas vous surcharger de renseignements sur ce pays, et qu'il vaut mieux que vous vous assimiliez cela peu à peu. D'ailleurs, vous seriez très aimable de me permettre de vous guider dans notre nouveau monde, puisque vous êtes tombé d'abord sur moi. Mais vraiment, ce serait pure amabilité de votre part, car tout le monde serait aussi bon guide que moi, et beaucoup seraient bien meilleurs.

Il n'y avait pas en lui le moindre goût de Colney Hatch ; et puis je pensai qu'il serait difficile de m'en débarrasser, s'il était vraiment fou ; je dis donc :

— C'est une offre très aimable, mais il m'est difficile de l'accepter, à moins…

J'allais dire : à moins que vous ne me permettiez de vous payer convenablement ; mais par crainte de réveiller Colney Hatch, je changeai la phrase en :

— J'ai peur de vous éloigner de votre travail… ou de votre amusement.

— Oh ! ne vous préoccupez pas de cela, ce sera pour moi l'occasion de rendre service à un de mes amis, qui veut prendre mon

travail ici. C'est un tisserand du Yorkshire, qui s'est plutôt surmené entre son tissage et ses mathématiques, travaux renfermés tous les deux, comme vous voyez ; et, comme il est de mes bons amis, naturellement il est venu me trouver pour lui procurer quelque travail en plein air. Si vous croyez pouvoir vous arranger avec moi, je vous prie de me prendre pour guide.

Il ajouta aussitôt :

— Il est vrai que j'ai promis d'aller en amont chez des amis intimes, pour la moisson de blé ; mais ils ne seront pas prêts avant une semaine au moins ; d'ailleurs, vous devriez bien venir avec moi, voir des gens très agréables, tout en prenant note de nos parcours en Oxfordshire. Vous ne pourriez guère mieux faire si vous voulez voir le pays.

Je me sentis obligé de le remercier, quoiqu'il pût en advenir ; et il ajouta vivement :

— Eh bien, alors, c'est décidé. Je vais appeler mon ami ; il habite la maison des Hôtes, comme vous, et, s'il n'est pas encore levé, il devrait l'être par ce beau matin d'été.

Là dessus, il prit un petit cor de chasse d'argent à sa ceinture et y souffla deux ou trois notes aiguës, mais agréables ; et aussitôt, de la maison qui était sise sur l'emplacement de ma vieille demeure (j'en parlerai plus loin), un autre jeune homme sortit et s'avança tranquillement vers nous. Il n'était pas de si belle mine, ni si fortement bâti que mon ami le rameur, il avait des cheveux couleur de sable, le teint pâle, et une structure peu vigoureuse ; mais sa figure ne manquait pas de cette expression heureuse et amicale que j'avais remarquée chez son ami. Comme il arrivait vers nous en souriant, je vis avec plaisir qu'il me fallait abandon-

ner la théorie Colney Hatch relativement au batelier, car jamais deux fous ne se sont conduits comme ils le firent devant un homme sain d'esprit. Son costume était de la même coupe que celui du premier, bien qu'un peu plus gai, le surtout étant vert clair, avec un rameau doré brodé sur la poitrine, et le ceinturon en filigrane d'argent.

Il me dit bonjour fort civilement, et salua gaiement son ami.

— Eh bien, Dick, qu'y a-t-il ce matin ? Est-ce que je prends mon travail, ou plutôt votre travail ? J'ai rêvé cette nuit que nous étions partis à la pêche en amont.

— Bien, Bob, dit mon rameur ; vous allez descendre prendre ma place, et, si vous trouvez que c'est trop, il y a George Brightling, qui est à la recherche d'un coup de travail, et il habite tout près, sous votre main. Voici un étranger qui veut bien aujourd'hui me faire le plaisir de me prendre pour guide à travers notre région, et vous pouvez penser que je ne voudrais pas perdre cette occasion ; le mieux serait donc que vous prissiez le bateau tout de suite. De toute façon vous ne seriez pas resté longtemps sans le prendre, puisque je suis engagé pour les champs de blé dans quelques jours.

Le nouveau venu se frotta les mains de plaisir, et, se tournant vers moi, me dit d'une voix amie :

— Voisin, vous avez de la chance, vous et l'ami Dick, et vous aurez du bon temps aujourd'hui, et moi aussi d'ailleurs. Mais vous devriez tous les deux entrer avec moi tout de suite, et manger quelque chose, de peur d'oublier de dîner dans votre amusement. Je suppose que vous êtes entré à la maison des Hôtes après que j'étais allé me coucher, cette nuit.

Je fis un signe de tête, ne me souciant pas d'entrer dans de longues explications qui n'auraient abouti à rien, et dont moi-même, à ce moment, je n'aurais plus été très sûr. Et nous nous dirigeâmes tous les trois vers la porte de la maison des Hôtes.

Chapitre 03

Je m'attardai un peu derrière les autres afin de contempler cette maison, qui, je vous l'ai dit, était située à la place même de ma vieille demeure.

C'était un bâtiment en longueur, sans pignon sur la rue, avec de longues fenêtres à petits carreaux, tombant assez bas, encastrées dans le mur qui nous faisait face. Il était très élégamment construit de briques rouges avec un toit de plomb ; et en haut, au dessus des fenêtres, courait une frise où des sujets à figures, en terre cuite, très bien exécutés, étaient dessinés avec une force et une certitude que je n'avais jamais remarquée encore en aucun ouvrage moderne. Quant aux sujets, je les reconnus de suite, ils m'étaient en effet tout particulièrement familiers.

Cependant, j'avais embrassé tout cela du regard en un instant ; nous étions maintenant à l'intérieur, debout dans une salle ; le sol était de mosaïque de marbre, le plafond était à charpente apparente. Il n'y avait pas de fenêtres sur le côté opposé à la rivière, mais, en bas, des arceaux conduisant à des chambres, dont une laissait entrevoir un jardin au-delà, et, au-dessus, une grande surface de mur couverte de peintures gaies (à la fresque, me sembla-t-il), avec des sujets analogues à la frise extérieure ; chaque chose en ce lieu était élégante et de matières solides ; et

bien que ce ne fût pas très grand (peut-être un peu plus petit que Crosby Hall), on y goûtait ce sentiment joyeux de l'espace et de la liberté, que donne toujours à l'homme sans soucis, qui sait user de ses yeux, une architecture satisfaisante.

Dans cet endroit agréable, que je jugeai être la salle des Hôtes, trois jeunes femmes glissaient de-ci, de-là. Comme elles étaient les premières personnes de leur sexe que je voyais en cette matinée mouvementée, je les regardai naturellement avec beaucoup d'attention, et les trouvai au moins aussi belles que les jardins, l'architecture et les hommes. Bien entendu, je pris note de leur costume : elles étaient très décemment enveloppées de draperies, et non empaquetées dans des articles de mode ; elles étaient vêtues comme des femmes, non ajustées comme des fauteuils, ainsi que la plupart des femmes à notre époque. Bref, leur costume était à peu près intermédiaire entre l'ancien costume classique et les formes plus simples des vêtements du quatorzième siècle, bien qu'il ne fût évidemment une imitation d'aucun des deux ; la matière en était légère et gaie, connue il convenait à la saison. Quant aux femmes elles-mêmes, il était vraiment agréable de les voir, tant elles avaient une aimable expression de figure et un air heureux, tant elles étaient bien faites et harmonieuses de formes, avec un bel air de santé et de vigueur. Toutes trois étaient au moins avenantes, et l'une d'elles très belle, avec des traits réguliers. Tout de suite elles s'avancèrent vers nous gaiement et sans la moindre affectation de timidité, et me serrèrent la main comme si j'étais un ami arrivant d'un long voyage : pourtant je ne pus m'empêcher de remarquer qu'elles regardaient de travers mes vêtements ; je portais mon costume de la veille, et je n'étais rien moins que luxueusement habillé.

Robert, le tisserand, dit quelques mots, et elles se mirent en mouvement pour nous servir, puis vinrent nous prendre par la main pour nous conduire à une table dans le coin le plus agréable de la salle, où notre déjeuner était préparé ; lorsque nous fûmes assis, une d'elles sortit rapidement par les chambres dont j'ai parlé, et revint un moment après avec une grande botte de roses, bien différentes, comme grosseur et finesse, de celles que Hammersmith avait coutume de produire, et ressemblant beaucoup à des fleurs de quelque vieux jardin de la campagne. Puis elle se hâta d'aller à l'office, et elle en ressortit avec un vase d'un travail délicat, où elle mit des fleurs et qu'elle plaça au milieu de notre table. Une des autres, qui avait aussi couru dehors, revint ensuite avec une grande feuille de chou remplie de fraises, dont quelques-unes à peine mûres, et elle dit en les posant sur la table :

— Voici ; j'y pensais dès avant de me lever ce matin ; mais à regarder notre étranger qui se dirigeait vers notre barque, Dick, ça m'est sorti de l'esprit ; en sorte que quelques merles sont arrivés avant moi ; il y en a pourtant quelques-unes d'aussi bonnes qu'on puisse les trouver ce matin dans Hammersmith.

Robert lui donna sur la tête une petite tape amicale ; et l'on se mit à manger ; les mets étaient simples, mais très délicats, et fort élégamment placés sur la table. Le pain était particulièrement bon, et il y en avait de plusieurs sortes, depuis la grosse miche de ferme, assez compacte, de couleur foncée, à la saveur sucrée, et qui était le plus à mon goût, jusqu'aux minces flageolets en croûte de froment, comme j'en ai mangé à Turin.

Tandis que je portais à ma bouche les premiers morceaux, mon regard s'arrêta sur une inscription gravée en lettres d'or sur

le panneau placé derrière ce qu'on aurait appelé la Table Haute dans une salle de collège d'Oxford, et un mot familier me força à la lire complètement. Elle était ainsi conçue :

« Hôtes et voisins, sur l'emplacement de cette salle des Hôtes était autrefois située la bibliothèque des Socialistes de Hammersmith. Buvez un verre à ce souvenir ! Mai 1962. »

Il est difficile de vous exprimer ce que j'éprouvai en lisant ces mots, et je suppose que mon visage témoigna à quel point j'étais ému, car mes deux amis me regardèrent curieusement, et il y eut un silence entre nous pendant un moment.

Puis le tisserand, qui n'était pas, il s'en fallait, un homme d'aussi bonnes manières que le batelier, me demanda assez gauchement :

— Hôte, nous ne savons comment vous appeler : y a-t-il quelque indiscrétion à vous demander votre nom ?

— Mais, dis-je, j'ai moi-même quelques doutes à ce sujet ; mettons donc que vous m'appellerez Hôte, ce qui est un nom de famille, vous savez, et ajoutez-y William, si vous voulez.

Dick fit aimablement un signe d'acquiescement ; mais une ombre d'inquiétude passa sur la figure du tisserand, et il dit :

— J'espère que vous ne m'en voulez pas de mes questions, mais voudriez-vous me dire d'où vous venez ? J'ai de bonnes raisons pour être curieux de pareilles choses, des raisons littéraires.

Il était évident que Dick lui envoyait des coups de pieds sous la table ; mais il ne s'en troublait guère, et attendait ma réponse avec une sorte d'avidité. Moi, j'allais dire étourdiment : « Ham-

mersmith », lorsque je réfléchis à l'enchevêtrement de contradictions où cela nous conduirait ; je pris donc mon temps pour inventer un mensonge bien combiné, renforcé d'un peu de vérité :

— Vous voyez, dis-je, j'ai été si longtemps hors d'Europe, que les choses me paraissent maintenant étrangères ; mais je suis né et j'ai été élevé sur la lisière de la forêt d'Epping, à Walthamstow et Woodford.

— Joli pays, interrompit Dick, très joli pays, maintenant que les arbres ont eu le temps de repousser, depuis le grand défrichage de maisons en 1955.

L'incorrigible tisserand reprit :

— Cher voisin, puisque vous avez connu la forêt autrefois, pourriez-vous me dire ce qu'il y a de vrai dans ce bruit qu'au XIX siècle on étêtait tous les arbres.

C'était me prendre par mon faible, l'archéologie de l'histoire naturelle, et je tombai dans le piège, sans penser où j'étais, et dans quel temps ; je commençai donc, et une des dames, celle qui était belle, après avoir répandu de petites branches de lavande et d'autres herbes odoriférantes sur le plancher, s'approcha pour écouter ; elle se tint derrière moi, posant sur mon épaule sa main, qui tenait un peu de cette plante que j'appelais mélisse : sa forte odeur douce rappelait à mon souvenir les jours de ma première enfance dans le jardin potager de Woodford, et les grosses prunes bleues, qui poussaient sur le mur bordant le plant des herbes aromatiques, — association de souvenirs que tous les enfants comprendront tout de suite.

Je partis hardiment :

— Quand j'étais enfant, et longtemps après, sauf un bout du côté du pavillon de la reine Elisabeth, et la partie autour de High Beech, la forêt était presque entièrement composée de charmes étêtés, mêlés à des fourrés de houx. Mais lorsque la corporation de Londres l'occupa il y a environ vingt-cinq ans, l'étêtage et l'élagage, qui faisaient partie des vieux droits communaux, furent abolis, et on laissa pousser les arbres. Mais il y a maintenant bien des années que je n'ai vu l'endroit, sauf une fois, lorsque notre Ligue alla en partie de plaisir à High Beech. Je fus alors vivement affligé de voir combien tout cela était construit et changé ; et l'autre jour, nous avons entendu dire que les philistins allaient le transformer en parc. Mais quant à ce que vous disiez qu'on cesse de construire, et qu'on laisse les arbres pousser, ce ne sont que trop bonnes nouvelles ; … seulement vous savez…

Ici je me rappelai tout à coup la date de Dick, et je m'arrêtai court, assez confus. Le curieux tisserand ne prit pas garde à ma confusion, mais dit vivement, comme s'il eût été presque conscient de manquer aux bonnes manières :

— Mais, dites donc, quel âge avez-vous ?

Dick et la jolie fille éclatèrent de rire tous les deux, comme si la conduite de Robert était excusable par son excentricité ; et Dick lui dit, tout en riant :

— Arrêtez, Bob ; ça ne va pas d'interroger ainsi les hôtes. Vraiment, trop d'étude vous gâte. Vous me rappelez les savetiers radicaux, dans les vieux romans grossiers, qui, selon les auteurs, étaient prêts à fouler aux pieds toutes bonnes manières dans la recherche du savoir utilitaire. Le fait est que je commence à croire que vous vous êtes tellement brouillé la tête avec les ma-

thématiques, et en fouillant ces vieux livres stupides sur l'économie politique (hé, hé !) que vous savez à peine vous conduire. Vraiment, il est temps que vous vous mettiez à quelque travail de plein air, pour que vous vous débarrassiez de toutes les toiles d'araignée de votre cerveau.

Le tisserand ne fit que rire avec bonne humeur ; la jolie fille alla à lui, lui donna plusieurs tapes sur la joue, et dit en riant :

— Pauvre garçon ! Il est né comme ça.

Pour moi, j'étais un peu embarrassé, mais je riais aussi, un peu par entraînement, et un peu de plaisir, à voir leur insouciant bonheur et leur bon caractère ; et avant que Robert pût m'adresser les excuses qu'il était en train de préparer, je dis :

— Mais, voisins (j'avais ramassé ce mot), je ne fais pas la moindre difficulté de répondre à des questions, quand je le peux : posez-m'en tant que vous voudrez ; c'est un plaisir pour moi. Je vous raconterai tout sur la forêt d'Epping lorsque j'étais enfant, si vous voulez ; et quant à mon âge, je ne suis pas une jolie femme, eh bien, pourquoi ne vous le dirais-je pas ? j'ai tout près de cinquante-six ans.

Malgré la récente conférence sur les bonnes manières, le tisserand ne put s'empêcher de faire un long « uit » d'étonnement, et les autres s'amusaient tellement de sa naïveté, que la gaieté voltigeait sur leurs figures, bien qu'ils s'interdissent de rire en ce moment ; je les regardais l'un après l'autre avec embarras, et dis enfin :

— Dites moi, je vous prie, ce qu'il y a de mal : vous savez que vous devez m'instruire. Mais riez, je vous en prie ; dites moi

seulement.

Et ils rirent en effet, et je me joignis encore à eux, pour les mêmes raisons. Enfin la belle femme dit d'une voix câline :

— Oui, oui, il est malhonnête, le pauvre garçon ! mais je ferai aussi bien de vous dire à quoi il pense : il trouve que vous paraissez plutôt vieux pour votre âge. Il n'est certes pas étonnant qu'il en soit ainsi, puisque vous avez voyagé, et évidemment, d'après tout ce que vous avez dit, dans des pays peu sociables. On a dit souvent, et sans doute avec vérité, que l'on vieillit très vite à vivre parmi des gens malheureux. On prétend aussi que le sud de l'Angleterre est un bon pays pour garder bonne mine. — Elle rougit un peu : — Quel âge croyez-vous que j'ai ?

— Eh bien, répondis-je, j'ai toujours entendu dire qu'une femme a l'âge qu'elle paraît, je dirai donc, sans vouloir vous offenser ni vous flatter, que vous avez vingt ans.

Elle rit de bon cœur :

— Me voilà bien récompensée de quêter des compliments ; il faut que je vous dise la vérité, qui est que j'ai quarante-deux ans.

J'ouvris de grands yeux, et provoquai encore la musique de son rire ; mais j'avais beau regarder, il n'y avait pas la moindre ride soucieuse sur son visage ; sa peau était aussi lisse que l'ivoire, ses joues pleines et rondes, ses lèvres rouges comme les roses qu'elle avait apportées ; ses beaux bras, qu'elle avait nus pour son ouvrage, étaient fermes et bien faits de l'épaule au poignet. Elle rougit un peu sous mon regard, bien qu'il fût clair qu'elle m'avait pris pour un homme de quatre-vingts ans ; et je dis pour en finir :

— Eh bien, vous voyez, le vieux dicton se vérifie encore, et je n'aurais pas dû vous laisser me provoquer à vous poser une question malhonnête.

Elle rit de nouveau :

— Eh bien, mes garçons, vieux et jeunes, dit-elle, il faut que j'aille à mon ouvrage maintenant. Nous allons être assez occupées ici ; et je veux avoir bientôt fini ; j'ai commencé hier à lire un joli vieux livre, et je veux le continuer ce matin ; adieu donc pour le moment.

Elle nous salua de la main, et descendit légèrement la salle, et son départ (comme dit Scott) enlevait au moins une partie du soleil à notre table.

Lorsqu'elle fut partie, Dick reprit :

— Et maintenant, Hôte, est-ce que vous ne poserez pas à notre ami une question ou deux ? Ce ne serait que juste, que vous ayez votre tour.

— Je serai très heureux d'y répondre, dit le tisserand.

— Si je vous pose quelques questions, monsieur, dis-je, elles ne seront pas bien difficiles ; mais puisque j'entends que vous êtes tisserand, j'aimerais vous demander quelque chose sur cette profession, à laquelle je m'intéresse… ou m'intéressais.

— Oh, dit-il, j'ai peur de ne pas vous être d'un grand secours à ce sujet. Je ne fais que le genre de tissage le plus mécanique, et ne suis guère qu'un pauvre professionnel, bien inférieur à Dick. Et puis, outre le tissage, je m'occupe un peu d'impression à la machine et de composition, bien que je m'y connaisse peu dans

les impressions fines ; de plus, l'impression est en train de disparaître, à mesure que décroît cette plaie de faire des livres, en sorte que j'ai dû me retourner vers d'autres choses pour lesquelles j'avais du goût, et je me suis mis aux mathématiques ; et je suis en train d'écrire une sorte de livre d'antiquités, sur l'histoire paisible et privée, pour ainsi dire, de la fin du dix-neuvième siècle, — plutôt pour arriver à donner un tableau du pays avant le commencement de la bataille, que pour autre chose. C'est pourquoi je vous ai posé ces questions sur la forêt d'Epping. Vous m'avez assez embarrassé, je l'avoue, bien que votre renseignement soit très intéressant. Mais plus tard, j'espère, nous en reparlerons, lorsque notre ami Dick ne sera pas là. Je le sais bien, il trouve que je suis une sorte de rabâcheur, et il me méprise parce que je ne suis pas très adroit de mes mains : c'est ainsi à présent. D'après ce que j'ai lu de la littérature du dix-neuvième siècle (et j'en ai lu pas mal), il est évident pour moi que ceci est une sorte de revanche contre l'absurdité de cette époque, où l'on méprisait tous ceux qui savaient se servir de leurs mains. Mais, Dick, mon vieux, ne quid nimis ! N'exagérez pas.

— Allons, voyons, fit Dick, est-ce mon cas ? Ne suis-je pas l'homme le plus tolérant du monde ? Ne suis-je pas parfaitement satisfait, du moment que vous ne me faites pas apprendre les mathématiques ou pénétrer dans votre nouvelle science, l'esthétique, et que vous me laissez faire un peu d'esthétique pratique avec mon or et mon acier, le soufflet et le joli petit marteau ? Mais, attention ! voici un autre questionneur qui vous arrive, mon pauvre Hôte. Dites, Bob, il faut que vous m'aidiez à le défendre maintenant.

— Ici, Boffin, cria-t-il, après une pause ; nous voici, si c'est là ce que vous voulez !

Je regardai par-dessus mon épaule, et je vis quelque chose luire et étinceler à la lumière du soleil qui remplissait la salle ; je me tournai tout à fait, et, à ma joie, je vis une forme magnifique s'avancer lentement sur le plancher ; un homme dont le surtout portait des broderies aussi abondantes d'élégantes, en sorte que le soleil brillait sur lui, comme s'il eût été vêtu d'une armure d'or. L'homme lui-même était grand et extrêmement beau, ses cheveux noirs, et bien que sa figure n'eût pas une expression moins bienveillante que les autres, il marchait avec ce port quelque peu hautain que parfois la grande beauté donne aux hommes comme aux femmes. Il vint s'asseoir à notre table, la figure souriante, étendit ses longues jambes, et posa son bras sur le dossier de la chaise, avec le geste lent gracieux que des hommes grands et bien faits peuvent avoir sans affectation. C'était un homme à l'aube de la vie, mais il avait l'air heureux comme un enfant qui vient de recevoir un nouveau jouet. Il s'inclina vers moi avec grâce, et dit :

— Je vois clairement que vous êtes l'Hôte dont Annie vient de me parler, qui êtes arrivé de quelque pays lointain qui ne nous connaît pas, ni notre manière de vivre. Je pense donc que vous voudrez bien répondre à quelques questions ; car, voyez-vous…

Dick l'interrompit :

— Non, je vous en prie, Boffin ! assez pour le moment. Naturellement, vous voulez que l'Hôte soit heureux et confortable ; et comment le serait-il, s'il faut qu'il se dérange pour répondre à toutes sortes de questions, alors qu'il est encore déconcerté des nouvelles habitudes et des nouvelles gens qui l'entourent ? Non,

non, je vais l'emmener là où il pourra lui-même poser des questions et obtenir des réponses, c'est-à-dire vers mon arrière-grand-père, à Bloomsbury : et je suis sûr que vous n'aurez rien à dire là-contre. Au lieu de l'ennuyer, vous feriez donc bien mieux d'aller chez James Allen, et de m'avoir une voiture, et je le conduirai moi-même ; et dites à Jim, vous prie, de me donner le vieux cheval gris, car je sais conduire un canot bien mieux qu'une voiture. Allons, debout, mon bon, et ne regrettez rien ; notre Hôte se sera pas perdu pour vous et vos histoires.

Je regardai Dick ; car j'étais très surpris de l'entendre parler si familièrement, pour ne pas dire sèchement, à un personnage de si noble apparence ; car je pensais que ce M. Boffin, malgré son nom bien connu dans Dickens, devait être pour le moins un sénateur chez ces gens étranges. Pourtant il se leva, et dit :

— Très bien, vieux rameur, tout ce que vous voudrez ; aujourd'hui n'est pas un de mes jours de travail ; et bien que (avec une inclinaison courtoise vers moi) le plaisir d'une conversation avec cet Hôte instruit soit différé, je reconnais qu'il devrait voir votre digne aïeul aussitôt que possible. Peut-être, d'ailleurs, lorsqu'on aura répondu à ses questions, sera-t-il plus capable de répondre aux miennes.

Et là-dessus il se leva et sortit de la salle.

Quand il fut tout à fait parti, je dis :

— Est-il mal de demander qui est M. Boffin, dont le nom, soit dit en passant, me rappelle bien des heures agréables passées à lire Dickens ?

Dick rit.

— Oui, oui, dit-il, comme nous. Je vois que vous saisissez l'allusion. Son vrai nom, naturellement n'est pas Boffin, mais Henry Johnson ; nous l'appelons Boffin par plaisanterie, tant parce qu'il est boueur, que parce qu'il s'habille de façon si voyante et porte sur lui autant d'or qu'un baron du moyen-âge. Mais pourquoi pas, si ça lui plaît ? Seulement nous sommes ses amis intimes, voyez-vous, et naturellement nous plaisantons avec lui.

Après cela, je retins ma langue quelque temps ; mais Dick continua :

— C'est un excellent garçon, et on ne peut s'empêcher de l'aimer ; mais il a une faiblesse : il passe son temps à écrire des romans réactionnaires, et il est très fier d'attraper la couleur locale, comme il dit ; et comme il pense que vous arrivez de quelque coin oublié de la terre, où les gens sont malheureux, et par conséquent intéressants pour un conteur, il suppose qu'il pourrait obtenir de vous quelques renseignements. Oh, là-dessus, il ira droit de l'avant avec vous. Vous n'avez qu'à vous garer pour votre tranquillité !

— Mais, Dick, dit le tisserand d'un ton bourru, il me semble que ses romans sont très bons.

— Naturellement, il vous semble, repartit Dick ; oiseaux de même plume volent ensemble ; les mathématiques et les romans d'antiquités poussent à peu près dans le même terrain. Mais le voici qui revient.

Et en effet, de la porte de la salle, le boueur doré nous appelait ; nous nous levâmes tous, et allâmes sous le porche, devant lequel se tenait prête pour nous, attelée à un vigoureux cheval gris, une voiture que je ne pus m'empêcher de remarquer.

Elle était légère et commode, et n'avait rien de l'écœurante vulgarité que j'avais connue inséparable des voitures de mon temps, particulièrement des « élégantes », elle était au contraire gracieuse et agréable de lignes comme un wagon de Wessex. Nous y entrâmes, Dick et moi. Les dames, qui étaient venues sous le portail pour nous voir partir, agitèrent les mains ; le tisserand fit un signe de tête aimable ; le boueur s'inclina avec autant de grâce qu'un troubadour ; Dick secoua les rênes, et nous partîmes.

Chapitre 04

Nous écartant aussitôt de la rivière, nous fûmes bientôt sur la grand'route qui traverse Hammersmith. Mais je n'aurais pas deviné où j'étais, si je n'étais parti du bord de l'eau ; car King Street avait disparu, et la route courait au milieu de larges prairies ensoleillées et de culture jardinière. La Creek, que nous traversâmes tout de suite, avait été délivrée de son conduit souterrain, et en passant sur son joli pont, nous vîmes ses eaux, maintenant gonflées par la marée, couvertes de gaies embarcations de différentes grandeurs. Il y avait des maisons par ci par là, les unes sur la route, d'autres au milieu des champs, avec d'agréables sentiers y conduisant, et chacune entourée d'un jardin luxuriant. Elles étaient toutes bien dessinées et aussi solides que possible, mais leur apparence était rustique, comme celle de maisons de fermiers ; quelques-unes étaient de briques rouges, comme celles sur la rivière, mais la plupart en charpente et plâtre, et les conditions de leur construction les faisaient tellement ressembler à des maisons du moyen-âge faites des mêmes matériaux, qu'il me semblait tout simplement vivre au XIV siècle, sensation à la-

quelle contribuait le costume des gens que nous rencontrions ou dépassions et dont les vêtements n'avaient rien de « moderne ». Presque tout le monde était habillé gaiement, particulièrement les femmes, qui avaient si bon air, ou même étaient si belles, que j'avais peine à retenir ma langue d'appeler l'attention de mon compagnon sur ce fait. Je vis quelques visages pensifs, et en ceux-là je remarquais une grande noblesse d'expression, mais aucun n'était malheureux, et la plupart (nous rencontrions pas mal de gens) étaient franchement et ouvertement joyeux.

Il me sembla reconnaître Broadway au croisement de routes qui existait encore. Sur le côté nord de Broadway, il y avait une rangée de bâtiments précédés de cours, bas, mais magnifiquement construits et ornés, qui formaient un vif contraste avec les maisons sans prétention d'alentour ; et au-dessus de ce bâtiment bas, s'élevaient le toit raide, couvert de tôle, et les contreforts et parties supérieures du mur d'un grand hall, dans un style splendide d'architecture flamboyante, dont il ne suffirait pas de dire qu'elle me parut réunir les meilleures qualités du gothique de l'Europe moderne avec celles de l'architecture sarrasine et de la byzantine, bien qu'il n'y eût copie d'aucun de ces styles. Sur l'autre côté de la route, au sud, il y avait une construction octogonale avec un toit élevé, rappelant comme aspect le baptistère de Florence, sauf qu'elle était entourée d'une arcade de cloître appuyée sur elle : elle était aussi très délicatement ouvragée.

Toute cette masse d'architecture sur laquelle nous avions si soudainement débouché, du milieu des cultures riantes, n'était pas seulement d'une beauté exquise par elle-même, mais une telle expression de vie généreuse et abondante y était empreinte, que jamais je ne m'étais senti réjoui à tel point. J'en riais littéra-

lement de plaisir. Mon ami paraissait le comprendre, et me regardait avec un intérêt satisfait et affectueux. Nous nous étions avancés parmi une multitude de charrettes, où étaient assis des gens, beaux, à l'air bien portant, hommes, femmes et enfants très gaiement habillés, et qui étaient évidemment des charrettes de marché, car elles étaient pleines de produits de la campagne de l'aspect le plus tentant.

— Je n'ai pas besoin de demander, dis-je, si ceci est un marché, car je vois évidemment que c'en est un ; mais quel marché est-ce, pour qu'il soit si splendide ? Et qu'est-ce que la magnifique salle que voilà, et qu'est-ce que le monument du côté sud ?

— Oh ! c'est précisément notre marché de Hammersmith ; et je suis heureux qu'il vous plaise tant, car nous en sommes vraiment très fiers. Naturellement, l'intérieur de la grande salle est notre lieu d'assemblée en hiver ; en été, nous nous réunissons surtout dans les champs du bas, sur la rivière, en face de Barn Elms. Le bâtiment sur notre droite est notre théâtre : j'espère qu'il vous plaît.

— Je serais un idiot s'il ne me plaisait pas.

Il rougit un peu :

— J'en suis heureux, dit-il, parce que j'en ai eu ma part ; j'ai fait les grandes portes, qui sont en bronze damasquiné. Nous les regarderons plus tard, dans la journée peut-être ; mais maintenant nous devrions continuer. Quant au marché, ce n'est pas un jour très actif ; nous le verrons donc mieux une autre fois, parce qu'il y aura plus de monde.

Je le remerciai.

— Est-ce que ce sont là les vrais gens de la campagne ? Quelles jolies filles il y a parmi eux !

Comme je disais cela, mon regard s'arrêta sur le visage d'une belle femme, grande, cheveux noirs, peau blanche, vêtue d'un joli costume vert clair, en l'honneur de la saison et de la chaude journée, qui me souriait aimablement et plus aimablement encore, me sembla-t-il, à Dick ; je m'arrêtai une minute, puis continuai :

— Je le demande parce que je ne vois aucun des gens de campagne que je me serais attendu à voir à un marché ; je veux dire en train de vendre des choses ici.

— Je ne comprends pas, dit-il, quelle espèce de gens vous vous seriez attendu à voir, ni tout à fait ce que vous entendez par gens « de campagne ». Ceux-ci sont les voisins et voilà comment ils sont dans la vallée de la Tamise. Il y a des régions qui sont plus dures et pluvieuses que celle-ci, et les gens y portent des costumes plus grossiers ; et eux-mêmes sont plus rudes d'aspect et plus hâlés. Mais il y en a qui aiment leur aspect mieux que le nôtre ; ils disent qu'il y a en eux plus de caractère… c'est le mot. Enfin c'est une affaire de goût. Quoi qu'il en soit, le croisement entre eux et nous, en général, tourne bien, ajouta-t-il d'un air réfléchi.

Je l'entendais, bien que mes yeux fussent dirigés du côté opposé, car cette jolie fille était justement en train de disparaître par la porte avec son grand panier de pois nouveaux, et j'éprouvais cette sorte de sentiment de déception qui nous envahit, lorsque nous avons vu dans la rue une figure intéressante ou charmante, que nous ne reverrons probablement jamais ; et je restai un moment silencieux. Je repris enfin :

— Ce que je veux dire, c'est que je n'ai pas vu du tout de pauvres gens, pas un.

Il fronça les sourcils, parut embarrassé, et dit :

— Non, bien entendu ; si quelqu'un va mal, il y a des chances pour qu'il reste à la maison, ou tout au plus qu'il se traîne dans le jardin ; mais je ne sache pas que personne soit malade pour le moment. Pourquoi vous attendre à voir de pauvres gens sur la route ?

— Non, non, dis-je ; je ne veux pas dire des gens malades, je veux dire de pauvres gens ; vous savez, des gens grossiers.

— Non, dit-il avec un gai sourire, je n'en connais vraiment pas. Le fait est qu'il faut que vous veniez vite chez mon arrière grand-père, qui vous comprendra bien mieux que moi. Hue, grison !

Là-dessus, il secoua les rênes, et à petits pas nous nous dirigeâmes vers l'est.

Chapitre 05

Passé Broadway, il y avait moins de maisons sur l'un et l'autre côté. Nous traversions maintenant un joli petit ruisseau qui courait à travers un terrain tout tacheté d'arbres, et, un moment après, nous arrivions à un autre marché et une autre salle de ville, comme cela s'appelait. Bien que rien ne me fût familier à l'entour, je savais parfaitement où nous étions, et ne fus pas surpris quand mon guide énonça brièvement : Marché de Kensington.

Tout de suite après, nous arrivions dans une courte rue bordée de maisons ; ou plutôt une longue maison de chaque côté de la route, construite en briques et plâtre, et avec une jolie arcade devant, sur le trottoir.

Dick me dit :

— Ceci est particulier à Kensington. Les gens y sont enclins aux habitations plutôt denses, parce qu'ils aiment la poésie des bois, et les naturalistes s'y plaisent aussi ; car c'est un lieu assez sauvage. L'endroit où nous nous rendons s'appelle Jardins de Kensington ; mais pourquoi « Jardins », je ne sais pas.

J'hésitai presque à dire : « Eh bien, moi, je sais » ; mais il y avait autour de moi tant de choses que je ne savais pas, malgré ses explications, que je pensai qu'il valait mieux me taire.

La route s'enfonça aussitôt dans un bois magnifique, qui s'étendait sur les deux côtés, mais visiblement beaucoup plus au nord, où les chênes même et les châtaigniers étaient de belle taille, les arbres à croissance plus rapide (parmi lesquels je trouvai trop nombreux les platanes et les sycomores), très gros et très élevés.

Il faisait extrêmement bon sous ces arbres, car la journée devenait chaude à point ; la douceur de l'ombrage apaisait mon esprit excité et disposait à une jouissance de rêve, en sorte que j'éprouvais le désir que cela continuât toujours à travers cette fraîcheur embaumée. Mon compagnon semblait partager mes impressions : il laissait le cheval aller de plus en plus lentement et aspirait les senteurs de la forêt verte, parmi lesquelles dominait l'odeur de la fougère piétinée près du bord du chemin.

Si romantique que fût ce bois de Kensington, il n'était pourtant pas solitaire. Nous croisions beaucoup de groupes qui suivaient la route dans les deux sens, ou erraient à la lisière du bois. Parmi ceux-ci il y avait beaucoup d'enfants depuis six ou huit ans jusqu'à seize ou dix-sept. Ils me parurent être des spécimens particulièrement beaux de leur race, et ils s'amusaient évidemment au suprême degré ; quelques-uns entouraient de petites tentes dressées sur le gazon, et près de plusieurs de ces tentes des feux brûlaient, avec des chaudrons suspendus au-dessus, à la façon des bohémiens. Dick m'expliqua qu'il y avait des maisons éparses dans la forêt, et nous pûmes en effet en entrevoir une ou deux. Il me dit que la plupart étaient très petites, comme celles que l'on appelait cottages lorsqu'il y avait des esclaves dans le pays, mais qu'elles étaient assez agréables et appropriées au bois.

— Il faut qu'elles soient joliment bien peuplées d'enfants, dis-je, en montrant la nombreuse jeunesse près de la route.

— Oh, ces enfants ne viennent pas tous des maisons voisines, les maisons forestières, mais de toute la région. Souvent ils forment des groupes et viennent jouer ensemble dans les bois pendant des semaines en été, vivant dans des tentes, comme vous voyez. Nous les y encourageons plutôt ; ils apprennent à faire les choses tout seuls et à faire attention aux bêtes sauvages ; et, voyez-vous, moins ils croupissent dans les maisons, mieux cela vaut. Je dois même vous dire que beaucoup de gens adultes s'en iront passer l'été dans les forêts ; mais la plupart vont dans les plus grandes, comme Windsor, ou la forêt de Dean, ou les déserts du nord. Outre les autres plaisirs, cela leur donne un peu de travail rude, ce qui, je regrette de le dire, est devenu un peu rare depuis ces cinquante dernières années.

Il s'interrompit, puis ajouta :

— Je vous dis tout cela, parce que je vois que, si je parle, il faut que ce soit pour répondre à des questions, auxquelles vous pensez, même quand vous ne les formulez pas ; mais mon aïeul vous en dira davantage.

Je vis que j'allais probablement reprendre pied, et uniquement pour réparer ma maladresse et pour dire quelque chose, je remarquai :

— Eh bien, ces jeunes gens seront d'autant plus dispos pour l'école, lorsque l'été sera fini et qu'il faudra y retourner.

— L'école ? demanda-t-il ; oui, qu'est-ce que vous entendez par ce mot ? Je ne vois pas quel rapport cela peut avoir avec les enfants. Nous parlons bien d'une école de harengs, et d'une école de peinture, et dans le premier sens on pourrait dire une école d'enfants,... mais autrement, dit-il en riant, je dois m'avouer battu.

Diable ! pensai-je, je ne puis ouvrir la bouche sans soulever une complication nouvelle. Je ne voulais pas essayer de rectifier l'étymologie de mon ami ; et je pensai que le mieux était de ne rien dire des fermes de garçons, que j'avais été habitué à appeler écoles, puisque je voyais bien évidemment qu'elles avaient disparu ; je dis donc, après un peu d'hésitation

— J'employais le mot dans le sens de système d'éducation.

— Éducation ? dit-il avec réflexion ; je sais assez de latin pour voir que le mot doit venir de educere, faire sortir, et je l'ai entendu ; mais je n'ai jamais rencontré personne qui ait pu me donner une explication claire de son sens.

On peut s'imaginer combien mes nouveaux amis tombèrent dans mon estime quand j'entendis ce franc aveu, et je dis, plutôt avec mépris :

— Eh bien, éducation veut dire un système d'enseignement des jeunes gens.

— Pourquoi pas les vieux aussi ? demanda-t-il en clignant de d'œil. Mais je puis vous assurer que nos enfants s'instruisent, qu'ils passent ou non par un « système d'enseignement ». Par exemple, vous ne trouverez pas un de ces enfants, garçon ou fille, qui ne sache nager ; et tous se sont habitués à sauter sur les petits poneys de la forêt… en voilà un justement ! Tous savent faire la cuisine ; les plus grands savent faucher ; beaucoup savent couvrir en chaume et faire de petits travaux de charpentier, ou ils savent tenir boutique ; je vous assure qu'ils savent une foule de choses.

— Oui, mais leur éducation mentale, — l'enseignement de leurs cerveaux, dis-je, traduisant ma phrase.

— Hôte, peut-être vous n'avez pas appris à faire les choses dont je viens de parler, et s'il en est ainsi, n'allez pas vous figurer qu'il ne faut pas quelque habileté pour les faire, et qu'elles ne donnent pas beaucoup de travail au cerveau : vous changeriez d'avis si vous voyiez un garçon du Dorsetshire couvrir en chaume, par exemple. Mais, pourtant, je comprends que vous voulez parler de l'instruction dans les livres ; et quant à cela, c'est très simple. La plupart des enfants, voyant des livres autour d'eux, parviennent à lire quand ils ont quatre ans ; j'ai pourtant entendu dire qu'il n'en a pas toujours été ainsi. Quant à l'écriture, nous ne les encourageons pas à griffonner de trop bonne heure (ils griffonnent un peu tout de même), parce que cela leur donne

l'habitude d'une vilaine écriture ; et à quoi bon faire un tas de vilaines écritures, quand il est si facile de faire une impression commune ? Vous comprenez que nous aimons la belle écriture, et beaucoup de gens, quand ils font un livre, l'écrivent complètement, ou le font écrire ; j'entends des livres dont on a besoin seulement à peu d'exemplaires,... des poèmes ou choses de ce genre, vous comprenez. Mais voilà que je suis loin de mes moutons ; vous voudrez bien m'excuser, car je m'intéresse à cette question de l'écriture, ayant moi-même une belle main.

— Eh bien, dis-je, les enfants, quand ils savent lire et écrire, est-ce qu'ils n'apprennent pas autre chose,... des langues, par exemple ?

— Naturellement, quelquefois même avant de savoir lire, ils savent parler français, qui est la langue parlée le plus près de nous, de l'autre côté de l'eau ; et ils ont bientôt fait de savoir aussi l'allemand, qui est parlé dans un nombre énorme de communes et de collèges sur le continent. Telles sont les langues principales que nous parlons dans ces îles, en même temps que l'anglais, le gallois et l'irlandais, qui est une autre forme de gallois ; et les enfants s'y mettent très vite, parce que leurs aînés les savent tous ; et d'ailleurs nos hôtes d'au-delà de la mer amènent souvent leurs enfants avec eux, et les petits se réunissent, et par frottement pénètrent la langue les uns des autres.

— Et les langues anciennes ? demandai-je.

— Oh oui, répondit-il, ils apprennent surtout le grec et le latin en même temps que les langues modernes, quand ils ne se contentent pas de faire un peu connaissance avec le grec.

— Et l'histoire ? demandai-je ; comment enseignez-vous l'histoire ?

— Eh bien, quand on sait lire, naturellement on lit ce qui plaît ; et on trouve facilement quelqu'un pour indiquer les meilleurs livres à lire sur tel ou tel sujet, ou pour expliquer ce qu'on ne comprend pas dans les livres en les lisant.

— Bien, dis-je, qu'apprennent-ils encore ? Je pense qu'ils n'apprennent pas tous l'histoire ?

— Non, non, il y en a qui ne s'en soucient pas ; de fait, je ne crois pas qu'il y en ait beaucoup. J'ai entendu mon arrière-grand-père dire que c'est surtout aux époques de désordre, de disputes et de confusion, que les gens s'occupent beaucoup d'histoire ; et vous savez, dit mon ami avec un charmant sourire, que nous ne sommes pas ainsi à présent. Non ; beaucoup étudient les faits relatifs à la structure des choses, et les relations de cause à effet ; ainsi la science — est-ce un bien ? — s'accroît parmi nous ; quelques-uns, comme on vous l'a dit de l'ami Bob, là-bas, passent du temps aux mathématiques. Cela ne sert à rien de forcer le goût des gens.

— Mais vous ne voulez pas dire que les enfants apprennent toutes ces choses ?

— Cela dépend de ce que vous entendez par enfants ; et aussi il faut vous rappeler combien ils sont différents. En général, ils ne lisent pas beaucoup, sauf un petit nombre de livres de contes, jusque vers quinze ans ; nous n'encourageons pas à se plonger dans les livres prématurément ; vous trouverez bien des enfants qui veulent se mettre aux livres de très bonne heure, ce qui peut-être ne leur vaut rien ; mais il ne sert à rien de les contrarier, et

bien souvent cela ne leur dure pas longtemps, et ils trouvent leur équilibre avant d'arriver à vingt ans. Voyez-vous, les enfants sont surtout enclins à imiter leurs aînés, et lorsqu'ils voient la plupart des gens occupés à un travail vraiment amusant, comme la construction d'une maison, le pavage des rues, le jardinage, et autres du même genre, c'est à cela qu'ils veulent se mettre ; je ne pense donc pas que nous devions craindre d'avoir trop d'hommes instruits dans les livres.

Qu'aurais-je pu dire ? Je restais là, et ne disais mot, par crainte de m'empêtrer encore. D'ailleurs, j'ouvrais les yeux tant que je pouvais, et je me demandais, tandis que le vieux cheval continuait à trottiner, au moment où j'allais entrer dans Londres même, à quoi il pouvait bien ressembler maintenant.

Mais mon compagnon ne pouvait laisser tomber tout à fait son sujet, et continuait avec réflexion :

— Après tout, je ne sache pas que cela leur fasse grand tort, même s'ils poussent étudiants de livres. Des gens comme ça, c'est grand plaisir de les voir si heureux à des travaux qui ne sont guère recherchés. Et de plus, ces étudiants sont d'habitude des gens si agréables, si aimables et d'humeur si douce, si humbles, et en même temps si désireux d'enseigner à chacun tout ce qu'ils savent. En vérité, j'aime prodigieusement ceux que j'ai rencontrés.

Ceci me parut un discours tellement étrange, que je fus sur le point de lui poser une autre question, lorsqu'en arrivant au haut d'une montée, j'aperçus au bas d'une longue clairière, sur ma droite, un majestueux monument, dont la silhouette m'était familière, et je m'écriai :

— L'abbaye de Westminster !

— Oui, l'abbaye de Westminster…, ce qui en reste.

— Oh, qu'est-ce que vous en avez fait ? demandai-je.

— Qu'est-ce que nous en avons fait ? dit-il ; pas grand chose, nous l'avons nettoyée seulement. Mais vous savez que tout l'extérieur a été abîmé, il y a des siècles ; quant à l'intérieur, il a recouvré sa beauté depuis le grand débarras qui eut lieu il y a plus de cent ans ; il était alors encombré d'affreux monuments élevés à des imbéciles et à des valets, à ce que dit mon arrière grand-père.

Nous continuâmes un peu ; je regardai de nouveau à droite, et je dis, d'un ton assez hésitant :

— Ah, voici le Palais du Parlement, vous en servez-vous encore ?

Il éclata de rire, et il lui fallut quelque temps avant de pouvoir se contenir ; puis il me tapa dans le dos, et dit :

— Je vous comprends, voisin ; vous pouvez bien être étonné que nous le conservions, et je sais là-dessus quelque chose, mon aïeul m'a donné à lire des livres sur le jeu bizarre qu'ils jouaient là-dedans. S'en servir ! Ah, oui, on s'en sert comme d'une sorte de marché supplémentaire, et comme magasin d'engrais, et il est commode pour cela, parce que c'est au bord de l'eau. Je crois qu'on a eu l'intention de l'abattre tout au commencement de notre époque ; mais il y avait, m'a-t-on dit, une bizarre société d'antiquités, qui avait rendu des services dans des temps passés, et qui aussitôt se mit en travers pour empêcher la destruction, comme elle a fait pour beaucoup d'autres constructions que la plupart des gens regardaient comme des bâtisses sans valeur et

des fléaux publics ; et elle fut si énergique, et avait de si bonnes raisons à donner, qu'en général elle gagna sa cause. Je dois dire qu'en définitive j'en suis heureux, parce que, vous savez, au pis, ces vieilles constructions grossières servent de repoussoir aux belles constructions que nous bâtissons maintenant. Vous en verrez plusieurs autres par ici : l'endroit où habite mon arrière-grand-père, par exemple, et un grand bâtiment appelé Saint-Paul. Et puis, à ce sujet, nous n'avons pas besoin de regarder à quelques pauvres bâtiments qui restent ; nous pouvons toujours construire ailleurs ; et il est inutile de nous inquiéter pour le développement de travaux agréables en ce genre, car il y a toujours place pour de plus en plus de travail dans une construction nouvelle, même sans la rendre prétentieuse. Par exemple, être à l'aise dans la maison est pour moi si délicieux que pour cela je sacrifierais presque l'espace libre. Puis, bien entendu, il y a l'ornementation qui, nous devons tous en convenir, peut facilement être exagérée dans de simples demeures, mais ne peut guère l'être dans des salles de réunions, des marchés, etc. Je dois vous avouer, pourtant, que mon arrière-grand-père me dit quelquefois que je suis un peu timbré sur ce sujet de la belle construction ; mais vraiment je crois que les énergies humaines doivent surtout servir à ces sortes de travaux ; car je ne vois pas de limite à ce genre de travail, comme j'en vois à beaucoup d'autres.

Chapitre 06

Comme il parlait, nous arrivâmes tout à coup, au sortir des bois, dans une courte rue de maisons élégamment bâties, que mon compagnon me désigna aussitôt sous le nom de Piccadilly ; j'au-

rais appelé le rez-de-chaussée de ces maisons : boutiques, n'avait été que, autant que je pouvais comprendre, les gens ignoraient l'art d'acheter et de vendre. Des marchandises étaient disposées dans les devantures joliment aménagées, comme pour inviter les gens à entrer, et les gens restaient à regarder, ou entraient et sortaient avec des paquets sous le bras, tout à fait comme si c'était bien des boutiques. De chaque côté de la rue courait une arcade élégante pour protéger les piétons, comme dans quelques vieilles villes italiennes. Environ à mi-chemin, un vaste bâtiment du genre de ceux que maintenant je m'attendais à rencontrer, m'indiquait que ceci était encore une espèce de centre, qui avait ses bâtiments publics particuliers.

Dick me dit :

— Ici, vous voyez, c'est un autre marché sur un plan différent de la plupart des autres : les étages supérieurs de ces maisons servent de maisons des Hôtes ; car les gens de tout le pays aiment venir ici en grand nombre de temps en temps, parce que la population est très dense en cet endroit ; vous en voyez la preuve en ce moment, et il y a des gens qui aiment les foules ; je ne puis pas dire que ce soit mon cas.

Je ne pus m'empêcher de sourire en voyant comme une tradition peut durer longtemps. Ici le spectre de Londres s'affirmait encore comme un centre… un centre intellectuel, autant que je pouvais savoir. Pourtant, je ne dis rien, demandant seulement à Dick d'aller très lentement, parce que les objets en montre paraissaient extrêmement jolis.

— Oui, dit-il, c'est un très bon marché pour les jolis objets, et il est surtout tenu pour les beaux produits, parce que le marché du

Palais du Parlement, où l'on expose des choux et des navets, en même temps que de la bière et les espèces de vin inférieures, est tout près.

Puis il me regarda curieusement, et demanda :

— Peut-être voudriez-vous faire quelques emplettes, comme on dit ?

Je regardai ce que je pouvais voir de mon grossier habit bleu, que j'avais amplement occasion de comparer avec les gais atours des citoyens que nous avions croisés ; et je pensai que si, comme il paraissait vraisemblable, je devais être une curiosité pour ce peuple d'apparence très peu affairée, j'animerais avoir un peu moins l'air d'un commissaire de marine congédié. Mais malgré tout ce qui était arrivé, ma main descendit encore dans ma poche, où, à mon effroi, je ne trouvai rien de métallique que deux vieilles clefs rouillées, et je me rappelai que, tout en causant dans la salle des hôtes à Hammersmith, j'avais sorti les espèces de ma poche pour les montrer à la belle Annie et les avais oubliées là. Ma figure exprima une baisse de cinquante pour cent, et Dick, me regardant, dit assez vivement :

— Hé ! Hôte ! qu'est-ce qu'il y a maintenant ? Une guêpe ?

— Non, dis-je, mais je l'ai perdu.

— Eh bien, dit-il, quoi que vous ayez perdu, vous pouvez le ravoir dans ce marché ici, ne vous en mettez donc pas en peine.

Cependant j'avais repris mes sens, et me rappelant les stupéfiants usages de ce pays, je ne me souciai pas d'une seconde conférence sur l'économie sociale et les monnaies d'Édouard III ; je me contentai donc de dire :

— Mes vêtements… Ne pourrais-je pas ? Vous voyez… Que pensez-vous que l'on y pourrait faire ?

Il ne sembla pas avoir la moindre intention de rire, mais dit très gravement :

— Oh ne prenez pas encore de nouveaux habits. Voyez-vous, mon arrière-grand-père s'intéresse aux antiquités, et il voudra vous voir précisément comme vous êtes. Et, vous savez, je ne voudrais pas vous conseiller, mais certainement ce ne serait pas bien de votre part d'enlever aux gens le plaisir d'étudier votre costume, en allant justement vous faire pareil à tous les autres. Vous sentez cela, n'est-ce pas ? dit-il sérieusement.

Je ne sentais pas du tout que ce fût mon devoir de me poser en épouvantail parmi ces gens épris de beauté, mais je vis que je m'étais heurté contre quelque préjugé indéracinable, et que cela ne m'avancerait à rien de me disputer avec mon nouvel ami. Je me contentai donc de répondre :

— Oh, certainement, certainement.

— Eh bien, dit-il aimablement, vous pourriez voir l'intérieur de ces boutiques : pensez à quelque chose que vous voulez avoir.

— Pourrais-je avoir un peu de tabac et une pipe ?

— Bien entendu ; à quoi pensais-je, de ne pas vous demander d'abord ? Bob me dit toujours que nous autres, non fumeurs, sommes un tas d'égoïstes, et j'ai bien peur qu'il n'ait raison. Mais venez : voici justement l'endroit.

Là-dessus, il tira les rênes et sauta, et je le suivis. Une très belle femme, splendidement vêtue de soie brochée, passait lente-

ment, en regardant les devantures sur son chemin. Dick s'adressa à elle :

— Jeune fille, voulez-vous être assez aimable pour tenir notre cheval pendant que nous entrerons un instant ?

Elle nous fit un signe de tête avec un aimable sourire, et se mit à tapoter le cheval avec sa jolie main.

— Quelle belle créature, dis-je à Dick en entrant.

— Qui ? le vieux grison ? dit-il, avec une grimace maligne.

— Non, non ; les cheveux d'or… la dame.

— Oui, c'est vrai. C'est une bonne affaire qu'il y en ait tant, que chacun puisse avoir sa chacune : autrement je crains bien qu'on se battrait pour elles. Et, ajouta-t-il devenu très grave, je ne dis pas que ça n'arrive pas encore quelquefois. Car vous savez que l'amour n'est pas chose très raisonnable, et la perversité et l'obstination sont plus communes que ne le pensent quelques-uns de nos moralistes. Il ajouta, d'un ton encore plus sombre :

— Oui, il n'y a qu'un mois il est arrivé un malheur là-bas, chez nous, qui a fini par coûter la vie à deux hommes et à une femme, et, pour ainsi dire, nous a caché la lumière du soleil pour un temps. Ne m'interrogez pas là-dessus pour le moment ; je vous le raconterai plus tard.

Àce moment nous étions dans la boutique, qui avait un comptoir et des rayons sur les murs, le tout très bien tenu, quoique sans prétention à l'effet, d'ailleurs pas très différent de ce à quoi j'étais habitué. Il y avait là deux enfants, un garçon d'environ douze ans, à la peau brune, qui était assis à lire un livre, et une

jolie petite fille d'un an à peu près plus âgée, qui était aussi assise et lisait derrière le comptoir ; ils étaient visiblement frère et sœur.

— Bonjour, petits voisins, dit Dick. Mon ami que voici voudrait du tabac et une pipe ; pouvez-vous les lui donner ?

— Oh oui, certainement, dit la fillette avec une sorte d'agilité modeste qui était amusante. Le garçon leva les yeux et se mit à regarder mon costume étranger, mais aussitôt rougit et tourna la tête, comme s'il avait conscience qu'il ne se conduisait pas bien.

— Cher voisin, dit la fillette, avec la physionomie la plus solennelle d'un enfant qui joue à tenir boutique, quel tabac est-ce que vous désirez ?

— Du Latakié, dis-je, avec l'impression d'assister à un jeu d'enfant, et me demandant si j'aurais autre chose qu'une illusion.

Mais la fillette prit un délicieux petit panier sur un rayon derrière elle, alla à un bocal, d'où elle sortit une masse de tabac, et posa le panier plein devant moi, sur le comptoir, et je pus à la fois sentir et voir que c'était d'excellent Latakié.

— Mais vous ne l'avez pas pesé, dis-je, et… et qu'est-ce que je vais en prendre ?

— Oh, dit-elle, je vous conseille de bourrer votre blague, car vous pouvez aller dans des endroits où on ne trouve pas de Latakié. Où est votre blague ?

Je me fouillai de tous côtés, et enfin sortis mon morceau de coton imprimé qui remplit pour moi l'office de sac à tabac. Mais la fillette le regarda avec quelque dédain, et dit :

— Cher voisin, je peux vous donner quelque chose de bien mieux que ce chiffon de coton.

Elle traversa légèrement la boutique et revint aussitôt, et, lorsqu'elle passa près du garçon, elle lui souffla quelque chose a l'oreille ; il fit un signe de tête, se leva et sortit.

La fillette tenait entre le pouce et l'index une blague en maroquin rouge, avec de gaies broderies :

— Voilà, je vous en ai choisi une, et vous allez la prendre : elle est jolie et tient beaucoup.

Puis elle se mit à la bourrer de tabac et la posa près de moi :

— Maintenant, la pipe : il faut que vous me laissiez aussi vous la choisir, il y en a trois jolies qui viennent d'arriver.

Elle disparut encore et revint avec une pipe à gros fourneau, sculptée dans quelque bois dur avec beaucoup de soin et montée en or parsemé de petites pierres. Bref, c'était le joujou le plus joli et le plus gai que j'eusse jamais vu, quelque chose comme la meilleure espèce de travail japonais, mais en mieux.

— Mon Dieu ! dis-je, quand j'eus jeté les yeux dessus, ceci est trop magnifique pour moi et pour n'importe qui, excepté l'empereur du monde. D'ailleurs, je la perdrai : je perds toujours mes pipes.

L'enfant avait l'air un peu décontenancée, et dit :

— Ne l'aimez-vous pas, voisin ?

— Oh si, dis-je, évidemment je l'aime.

— Eh bien, alors, prenez-là, et ne vous inquiétez pas de la perdre. Qu'est-ce que ça fait si vous la perdez ? Quelqu'un la trouvera certainement et s'en servira, et vous pourrez en prendre une autre.

Je la lui pris des mains pour la regarder, et, ce faisant, oubliai ma circonspection, et dis :

— Mais comment pourrai-je jamais payer un objet comme celui-ci ?

Dick posa sa main sur mon épaule pendant que je parlais ; je me retournai et vis dans ses yeux une expression comique qui me mettait en garde contre toute nouvelle manifestation d'une moralité commerciale disparue ; je rougis donc et me tus, tandis que la fillette me regardait simplement avec la plus profonde gravité, comme un étranger qui patauge en parlant, car elle ne m'avait évidemment pas compris le moins du monde.

— Je vous remercie mille fois, dis-je enfin avec effusion en mettant la pipe dans ma poche, non sans la crainte pénible de me trouver tout à l'heure devant un magistrat.

— Oh, vous êtes tout à fait le bienvenu, dit la petite fille avec les manières d'une grande personne, ce qui était très drôle. C'est un vrai plaisir de servir de bons vieux messieurs comme vous ; surtout quand on peut voir tout de suite que vous êtes venu de loin au-delà de la mer.

— Oui, ma chère, dis-je, j'ai été un grand voyageur.

Comme je proférais ce mensonge par pure politesse, le garçon rentra, portant un plateau sur lequel je vis une longue bouteille et deux beaux verres.

— Voisins, dit la fillette, qui parlait seule, — son frère étant évidemment très timide, — je vous prie de boire un verre pour nous avant de partir, car nous n'avons pas tous les jours des Hôtes tels que vous.

Là-dessus le garçon posa le plateau sur le comptoir et solennellement versa un vin couleur paille dans les flutes. Sans hésiter, je bus, car la chaude journée me donnait soif ; et je pensai que j'étais encore de ce monde, et que les raisins du Rhin n'avaient pas perdu leur bouquet, car si je bus jamais de bon Steinberg, ce fut bien ce matin-là ; mentalement je pris note de demander à Dick comment on s'y prenait pour fabriquer de bon vin, puisqu'il n'y avait plus d'ouvriers contraints à boire du tord-boyaux au lieu du bon vin qu'eux-mêmes fabriquent.

— Ne boirez-vous pas un verre pour nous, chers petits voisins ? demandai-je.

— Je ne bois pas de vin, dit la fillette, je préfère la limonade ; mais, à votre santé !

— Et moi, j'aime mieux la bière au gingembre, dit le petit garçon.

Bon, bon, pensai-je, les goûts des enfants n'ont pas beaucoup changé. Et là-dessus nous leur souhaitâmes le bonjour et sortîmes de la boutique.

Je fus désappointé, comme d'une transformation dans un rêve, de voir un grand vieillard qui tenait notre cheval à la place de la belle femme. Il nous expliqua que la jeune fille n'avait pu attendre, et qu'il avait pris sa place ; et il nous cligna de l'œil et se

mit à rire en voyant nos figures déçues, si bien qu'il ne nous restait qu'à rire aussi.

— Où allez-vous ? demanda-t-il à Dick.

— À Bloomsbury.

— Si vous ne tenez pas à être tous deux seuls, j'irai avec vous, dit le vieillard.

— Très bien ; dites-moi quand vous voudrez descendre, et j'arrêterai. Montons.

Nous voilà repartis ; je demandai si c'étaient en général des enfants qui servaient le monde dans les marchés.

— Assez souvent, quand il ne s'agit pas de denrées très pesantes, mais pas toujours. Les enfants aiment à s'amuser à cela, et c'est bon pour eux, parce qu'ils manient une masse de produits, et cela les instruit ; ils apprennent comment ces produits sont faits, d'où ils viennent, et ainsi de suite. En outre, c'est un travail si facile que n'importe qui peut le faire. On dit que dans les premiers temps de notre époque, il y avait pas mal de gens qui étaient affligés par hérédité d'une maladie appelée paresse, parce qu'ils étaient les descendants directs de ceux qui, aux temps mauvais, obligeaient les autres à travailler pour eux… vous savez, les gens qu'on appelle maîtres d'esclaves ou employeurs dans les livres d'histoire. Eh bien, ces gens frappés de paresse passaient tout leur temps à servir dans les boutiques, parce qu'ils étaient propres à si peu de chose. Je crois même que, pendant un temps, ils furent positivement astreints à faire quelque travail de ce genre, parce qu'ils devenaient tellement laids, surtout les femmes, et produisaient des enfants tellement laids, si on ne trai-

tait pas énergiquement leur maladie, que les voisins ne pouvaient y tenir. Pourtant, je suis heureux de dire que tout cela a disparu maintenant ; la maladie s'est éteinte, ou bien existe sous une forme tellement atténuée, qu'un court traitement de médecine apéritive la fait disparaître. On l'appelle maintenant les diables bleus. Drôle de nom, n'est-ce pas ?

— Oui, dis-je, plongé dans mes réflexions.

Mais le vieillard interrompit :

— Oui, tout cela est vrai, voisin ; et j'ai vu quelques-unes de ces pauvres femmes devenues vieilles. Mais mon père en a connu plusieurs quand elles étaient jeunes ; et il disait qu'elles ressemblaient aussi peu que possible à des jeunes femmes : elles avaient les mains comme des jeux de brochettes, et de pauvres petits bras comme des baguettes, et des tailles grandes comme des verres de montre, des lèvres minces, des nez pointus, et les joues pâles ; et elles avaient toujours l'air d'être offensées de tout ce qu'on leur disait ou de ce qu'on faisait. Ce n'est pas étonnant si elles portaient de vilains enfants, car personne que des hommes pareils à elles n'aurait pu en tomber amoureux… les pauvres !

Il s'arrêta et parut rêver de sa vie passée, puis il dit :

— Et savez-vous, voisins, qu'autrefois on était encore inquiet au sujet de cette maladie de la paresse : un moment nous nous sommes donné beaucoup de mal pour en guérir les gens. Vous n'avez lu aucun des livres de médecine sur ce sujet ?

— Non, dis-je, car le vieillard s'adressait à moi.

— Eh bien, dit-il, on croyait dans ce temps-là que c'était un reste de la vieille maladie du moyen-âge, la lèpre : il semble que

c'était très bien vu, car beaucoup des gens qui en étaient atteints vivaient très retirés et étaient servis par une classe spéciale de personnes malades habillées de façon bizarre, en sorte qu'on pouvait les reconnaître. Elles portaient, entre autres vêtements, des culottes en velours de laine, l'étoffe qu'on appelait peluche il y a quelques années.

Tout cela me paraissait très intéressant, et j'aurais aimé faire parler le vieillard plus longtemps. Mais Dick supportait assez impatiemment tant d'histoire ancienne ; d'ailleurs, je crois qu'il désirait me garder aussi novice que possible pour son arrière-grand-père. Il finit donc par éclater de rire, et dit :

— Pardonnez-moi, voisins, mais je ne peux m'en empêcher. Imaginer des gens qui n'aiment pas travailler ! c'est trop risible. Toi-même, mon vieux, tu aimes travailler… de temps en temps, — dit-il, en tapotant le vieux cheval affectueusement avec son fouet. Quelle étrange maladie ! On peut bien l'appeler les diables bleus.

Et il se remit à rire très bruyamment ; un peu trop, pensai-je, pour ses bonnes manières habituelles ; et je ris avec lui, pour lui tenir compagnie, mais du bout des dents seulement ; car, moi, je ne voyais rien de drôle à ce que des gens n'aiment pas travailler, comme vous pensez bien.

Chapitre 07

J'étais de nouveau occupé à regarder autour de moi ; nous étions tout à fait sortis du marché de Piccadilly, et nous nous trouvions

dans un quartier de maisons élégamment construites et très ouvragées, que j'aurais appelées des villas, si elles avaient été laides et prétentieuses, ce qui était loin d'être le cas. Chaque maison se trouvait dans un jardin soigneusement cultivé et débordant de fleurs. Les merles y chantaient de leur mieux dans les arbres qui, sauf, ça et là, un laurier et quelques groupes de tilleuls, semblaient être tous des arbres fruitiers : il y avait beaucoup de cerisiers, à ce moment tout chargés de fruits ; et plusieurs fois en passant le long d'un jardin, des paniers de beaux fruits nous furent offerts par des enfants et des jeunes filles. Au milieu de tous ces jardins et de ces maisons, il était naturellement impossible de reconnaître la place des anciennes rues ; mais il me sembla que les principales routes étaient les mêmes qu'autrefois.

Nous arrivâmes bientôt dans un espace largement ouvert, un peu en pente vers le sud, dont la situation ensoleillée avait été mise à profit pour la plantation d'un verger, composé surtout d'abricotiers, au milieu desquels se trouvait une jolie construction gaie, en bois, peinte et dorée, qui avait l'air d'une boutique de rafraîchissement. À partir du côté sud du dit verger courait une longue route, toute diaprée par l'ombre de vieux poiriers, au bout de laquelle se montrait la haute tour du palais du Parlement, ou Marché-au-Fumier.

Une étrange sensation s'empara de moi ; je fermai les yeux pour éviter la vue du soleil éclatant sur ce séjour de jardins, et pendant un moment passa devant moi une fantasmagorie d'un autre temps. Un grand espace entouré de hautes maisons laides, avec une laide église au coin, et derrière moi un bâtiment à coupole d'une laideur infâme ; la route bondée d'une foule étouffée et excitée, dominée par des omnibus regorgeant de spectateurs.

Au milieu, un carré pavé avec une fontaine, peuplé seulement de quelques hommes habillés de bleu, et de pas mal d'images de bronze particulièrement laides, dont une au sommet d'une haute colonne. Le dit carré séparé du bord de la route par une quadruple rangée de gros hommes habillés de bleu, et de l'autre côté de la route, au sud, les casques d'une ligne de soldats à cheval, d'un blanc mortel dans le gris d'une froide après-midi de novembre…

J'ouvris de nouveau les yeux à la lumière du soleil, et je m'écriai, parmi les murmures du feuillage et les fleurs odorantes :

— Trafalgar Square !

— En effet, dit Dick, qui avait encore tiré les rênes, c'est cela. Je ne m'étonne pas que vous trouviez le nom ridicule : mais, après tout, ce n'était l'affaire de personne de le changer, puisque le nom d'un crime éteint ne peut mordre. Pourtant, je me dis quelquefois qu'on aurait dû donner à cet endroit le nom de la grande bataille qui y a été livrée en 1952,… celle-là en valait la peine, si les historiens ne mentent pas.

— Ce qu'ils font généralement, ou du moins faisaient, dit le vieillard. Par exemple, qu'est ce que vous me direz de ceci, voisins ? J'ai lu dans un livre — un livre stupide ! — intitulé Histoire social-démocratique de James, un récit embrouillé d'une bataille qui a eu lieu ici vers l'année 1887 (je retiens mal les dates). Des gens, d'après cette histoire, allaient tenir un meeting de protestation, ou quelque chose comme cela, et le gouvernement de Londres, ou le Conseil, ou la Commission, ou n'importe quel autre corps barbare d'oisons mal venus, tomba sur ces citoyens (comme on les appelait alors), les armes à la main. Cela semble

trop ridicule pour être vrai ; mais, d'après cette version de l'histoire, il n'en arriva pas grand chose, ce qui est certainement par trop ridicule pour être vrai.

— Eh bien, dis-je, tout de même votre M. James a raison, et c'est vrai ; sauf qu'il n'y a pas eu de bataille, rien que des gens sans armes et paisibles, attaqués par des ruffians armés de gourdins. — Et ils ont supporté cela ? dit Dick, avec la première expression désagréable que j'aie vue sur sa figure aimable.

Je répondis en rougissant :

— Il fallait bien le supporter ; nous n'y pouvions rien.

Le vieillard me lança un regard pénétrant :

— Vous paraissez en savoir long là-dessus, voisin ! Et est-il vrai, réellement, que rien ne s'ensuivit ?

— Il s'ensuivit ceci, que pas mal de gens furent envoyés en prison à cause de cela.

— Des gens aux gourdins ? dit le vieillard. Les pauvres diables !

— Non, non, de ceux qui avaient reçu les coups.

Le vieillard dit assez rudement :

— Ami, je pense que vous avez été lire quelque collection vermoulue de mensonges, et que vous vous y êtes laissé prendre trop facilement.

— Je vous assure, que ce que je vous ai dit est vrai.

— Bon, bon, je suis certain que vous le pensez, voisin, mais je ne vois pas comment vous pourriez en avoir une telle certitude.

Je ne pouvais pas expliquer comment, je me tus. Cependant Dick, qui était resté les sourcils froncés, en méditation, se mit enfin à parler, et dit doucement, presque tristement :

— Qu'il est étrange de penser qu'il y a eu des hommes comme nous-mêmes, et vivant dans ce beau et heureux pays, qui, je suppose, avaient des sentiments et des affections comme nous-mêmes, et qui pouvaient pourtant faire de si horribles choses.

— Oui, dis-je, d'un ton didactique ; et encore, après tout, même ces époques étaient un grand progrès sur les époques qui les avaient précédées. N'avez-vous rien lu sur la période du moyen-âge et la férocité de ses lois criminelles ; et comment à cette époque, les hommes semblaient bel et bien jouir des tourments de leurs semblables ? Même, ils faisaient de leur Dieu un bourreau et un geôlier plutôt qu'autre chose.

— Oui, il y a aussi de bons livres sur cette période, dont j'ai lu quelques-uns. Mais quant au grand progrès du dix-neuvième siècle, je ne le vois pas. Après tout, les gens du moyen-âge agissaient selon leur conscience, comme le montre votre remarque sur leur Dieu, qui est vraie, et ils étaient prêts à supporter ce qu'ils infligeaient aux autres ; tandis que ceux du dix-neuvième siècle étaient hypocrites, et avaient la prétention d'être humains, tout en continuant à tourmenter et à enfermer des hommes qui étaient simplement ce que eux, les maîtres des prisons, les avaient forcés à être. Oh, c'est atroce à penser !

— Mais peut-être, dis-je, ils ne savaient pas à quoi ressemblaient les prisons.

Dick semblait très excité, même en colère :

— Honte encore plus sur eux, dit-il, alors que vous et moi nous le savons, tant d'années après. Voyez-vous, voisin, ils ne pouvaient manquer de savoir tout au moins quelle perte c'est qu'une prison pour la communauté, et que leurs prisons étaient un sûr acheminement au mal.

Je dis :

— Mais n'avez-vous pas de prisons du tout, maintenant ?

Aussitôt que ces mots furent sortis de ma bouche, je sentis que j'avais fait une faute, car Dick rougit soudain et fronça les sourcils, et le vieillard parut surpris et affligé ; et aussitôt Dick me répondit avec colère, et pourtant comme s'il se retenait un peu :

— Jour de ma vie ! comment pouvez-vous poser pareille question ? Ne vous ai-je pas dit que nous savons ce que signifie une prison, par le témoignage certain de livres vraiment dignes de foi, appuyé de notre imagination ? Et ne m'avez-vous pas interpellé tout spécialement pour remarquer que les gens sur les routes et dans les rues ont l'air heureux ? Et comment pourraient-ils avoir l'air heureux, s'ils savaient que leurs voisins sont enfermés en prison, et supporter tranquillement de pareilles choses ? Et s'il y avait des gens en prison, on ne pourrait pas le cacher, comme on peut cacher un meurtre, qui n'est pas commis de propos délibéré, avec un tas de gens à regarder de sang-froid le meurtrier, comme dans cette histoire de prison. Des prisons, vraiment ! Oh, non, non, non !

Il s'arrêta ; il commençait à se calmer et reprit d'une voix aimable :

— Mais, pardonnez-moi ! Je ne devrais pas n'échauffer tellement à ce sujet, puisqu'il n'y a pas de prisons : je crains que vous ne pensiez beaucoup de mal de moi, parce que je m'emporte. Bien entendu, vous qui venez d'autres pays, on ne doit pas s'attendre à ce que vous sachiez ces choses. Et maintenant j'ai peur de vous avoir causé une impression désagréable.

C'était vrai, en un sens ; mais il y avait tant de générosité dans sa chaleur, que je ne l'en aimai que mieux, et je dis :

— Non, c'est uniquement de ma faute, parce que j'ai été si bête. Permettez-moi de changer de sujet et de vous demander ce que c'est que l'imposante construction à votre gauche, que l'on aperçoit au bout de ce bouquet de platanes ?

— Ah ! c'est un vieux bâtiment, élevé dans la première moitié du vingtième siècle, et, comme vous voyez, d'un bizarre style fantaisiste qui n'est pas extrêmement beau ; mais il y a quelques belles choses à l'intérieur, surtout des peintures, plusieurs très anciennes. On l'appelle la Galerie nationale ; je me suis quelquefois creusé la tête pour savoir ce que pouvait bien signifier ce nom ; quoi qu'il en soit, maintenant, tout endroit où l'on conserve des peintures comme curiosités est appelé Galerie nationale, peut-être d'après celle-ci. Naturellement, il y en a un certain nombre partout dans le pays.

Je n'essayai pas de l'éclairer, trouvant la tâche trop difficile ; mais je sortis ma magnifique pipe et me mis à fumer, et le vieux cheval continua à trottiner. Chemin faisant, je dis :

— Cette pipe est un joujou d'un grand travail, et vous paraissez si raisonnables dans ce pays, et votre architecture est si bien

entendue, que je suis un peu étonné de voir que vous vous livrez à de telles babioles.

En parlant, l'idée me vint que je témoignais de quelque ingratitude après avoir reçu un si beau cadeau ; mais Dick ne parut pas faire attention à mes mauvaises manières :

— Oh, je ne sais pas, dit-il ; c'est une jolie chose, et puisque personne n'est obligé de fabriquer de tels objets que si cela lui plaît, je ne vois pas pourquoi ceux-là ne les fabriqueraient pas, à qui cela plaît. Naturellement, si les sculpteurs étaient rares, ils seraient tous occupés à l'architecture, comme vous l'appelez, et alors ces joujoux, — un bon mot, — ne seraient pas fabriqués ; mais comme il y a une foule de gens qui savent sculpter, — de fait, presque tout le monde, — et comme il n'y a pas beaucoup d'ouvrage, du moins je le crains, on ne déconseille pas ces sortes de menus travaux.

Il réfléchit un peu, et paraissait assez troublé ; mais bientôt sa figure s'éclaira :

— Après tout, vous devez reconnaître que la pipe est une très jolie chose, avec les petites figures sous les arbres, toutes taillées de façon si habile et charmante ; … trop travaillées pour une pipe, peut-être, mais quoi, c'est très joli.

— D'une trop grande valeur pour son usage, peut-être, dis-je.

— Qu'est-ce que vous dites ? répliqua-t-il ; je ne comprends pas.

J'allais entrer dans une inutile explication pour le lui faire comprendre, lorsque nous arrivâmes à la grille d'une vaste construction composite, où quelque travail semblait en train.

— Quel est ce bâtiment ? demandai-je vivement ; car c'était un plaisir de voir, parmi ces choses étranges, quelque chose ressemblant un peu à ce que je connaissais. On dirait une fabrique.

— Oui, je crois savoir ce que vous voulez dire, et c'est bien cela ; nous ne les appelons pas fabriques maintenant, mais Ateliers-unis : c'est-à-dire des endroits où se réunissent les gens qui veulent travailler ensemble.

— Je pense, dis-je, qu'on y emploie de la force motrice sous quelque forme.

— Non, non. Pourquoi les gens se réuniraient-ils pour se servir de la force, qu'ils peuvent avoir là où ils habitent, ou tout près, par deux ou trois, ou chacun séparément, s'ils préfèrent ? Non les gens se réunissent dans ces Ateliers-unis pour des travaux manuels, dans lesquels le travail en commun est nécessaire ou avantageux ; pareils travaux sont souvent très agréables. Là-dedans, par exemple, on fait de la poterie et du verre,... vous pouvez voir là le couronnement des fours. Naturellement c'est commode d'avoir des fourneaux de belle taille, des ouvreaux et des creusets, et pas mal de matières pour s'en servir : quoique, bien entendu, il y a un bon nombre d'endroits pareils, car ce serait ridicule, si un homme aime la poterie ou le soufflage du verre, qu'il soit obligé de vivre en un seul lieu, ou de renoncer au travail qui lui plaît.

— Je ne vois pas de fumée sortir des fours, dis-je.

— Fumée ? pourquoi verriez-vous de la fumée ?

Je me tus, et il continua :

— C'est très bien à l'intérieur, quoique aussi simple que ce que vous voyez dehors. Quant aux métiers, le tournage de l'argile doit être amusant, le soufflage du verre doit joliment faire transpirer, mais il y en a qui l'aiment beaucoup ; et cela ne m'étonne pas : il y a une sensation de puissance, quand on y est devenu habile, à remuer la matière en fusion. Cela fait toutes sortes de travaux agréables, dit-il en souriant ; car, si grand soin que l'on ait de pareils produits, il faut bien qu'ils se cassent, un jour ou l'autre, en sorte qu'il y a toujours beaucoup à faire.

Je me tus et réfléchis.

Nous arrivions à ce moment près d'une équipe d'hommes qui réparaient la route, ce qui nous retarda un peu ; mais je n'en fus pas fâché, car tout ce que j'avais vu jusqu'alors semblait simplement quelques heures d'un jour de fête d'été, et il me manquait de voir comment ces gens se mettraient à l'ouvrage pour un vrai travail nécessaire. Ils s'étaient reposés, et venaient seulement de reprendre le travail, lorsque nous arrivâmes ; de sorte que ce fut le bruit des pioches qui me réveilla de mes réflexions. Ils étaient douze environ, vigoureux jeunes gens, ressemblant beaucoup à une équipe de rameurs à Oxford, aux temps dont j'avais le souvenir, et pas plus émus par leur besogne : leurs vêtements de dessus étaient posés sur le bord de la route en une pile bien rangée, sous la surveillance d'un garçon de six ans ; celui-ci avait un bras jeté autour du cou d'un gros dogue, qui jouissait de sa paresse autant que si ce jour d'été eût été pour lui seul. En jetant un coup d'œil sur la pile de vêtements, je pus voir briller des broderies d'or et de soie, et j'en conclus que plusieurs de ces ouvriers avaient des goûts analogues à ceux du boueur doré de Hammersmith. À côté, il y avait un bon gros panier qui faisait penser à du

pâté froid et à du vin ; une demi douzaine de jeunes femmes étaient là à regarder le travail des ouvriers, ce qui valait bien la peine d'être regardé, car ils frappaient de grands coups et étaient très habiles dans leur ouvrage, et ils étaient garçons aussi beaux et bien faits qu'il soit possible d'en voir une douzaine par un jour d'été. Ils riaient et causaient gaiement entre eux et avec les femmes, mais bientôt leur chef leva les yeux, et nous vit arrêtés devant le chemin barre. Il reposa sa pioche et éleva la voix :

— Halte, compagnons ! voilà des voisins qui veulent passer.

Là-dessus, les autres s'arrêtèrent aussi, et, se mettant de côté, aidèrent le vieux cheval en poussant nos roues sur la route à moitié défoncée, puis, comme des hommes qui ont un ouvrage agréable en train, retournèrent vivement à leur travail, ne s'arrêtant que pour nous souhaiter un bonjour souriant : en sorte que le bruit des pioches avait recommencé avant que le grison eût repris son petit trot. Dick les regarda en arrière par dessus son épaule, et dit :

— Ils sont en veine aujourd'hui : c'est un excellent exercice d'essayer combien de coups de pioche on peut donner en une heure ; et je peux voir que ces voisins-là savent bien leur métier. Ce n'est pas seulement une question de force pour avancer vite dans ce genre de travail, n'est-ce pas, Hôte ?

— Je ne pense pas, répondis-je, mais, à dire vrai, je ne m'y suis jamais essayé.

— Vraiment ? dit-il d'un air grave, c'est grand dommage ; c'est un bon travail pour fortifier les muscles, et cela me plaît ; mais je reconnais que c'est plus agréable la seconde semaine que la première. Ce n'est pas que j'y sois adroit : je me rappelle qu'on se

moquait de moi à un ouvrage où je travaillais, et on me criait : « Bien ramé, pioche ! Mettez-y le dos, baissez-vous ! »

— La plaisanterie n'est pas bien drôle, fis-je.

— Oh, dit-il, tout nous semble une bonne plaisanterie, quand nous avons un ouvrage agréable en train et de bons garçons joyeux autour de nous ; nous nous sentons si heureux, vous savez.

Je me remis à réfléchir en silence.

Chapitre 08

Nous tournions maintenant dans un charmant sentier, au-dessus duquel les branches de grands platanes se rencontraient presque, et sur les côtés étaient des maisons basses, assez rapprochées.

— Ceci est Long-Acre, expliqua Dick ; il doit y avoir eu ici un champ de blé autrefois. Comme c'est curieux que les lieux changent ainsi, et pourtant conservent leurs vieux noms ! Vous voyez comme les maisons sont serrées, et on continue à y construire, voyez-vous !

— Oui, dit le vieillard, mais je crois que les constructions ont remplacé les champs de blé dès avant le milieu du dix-neuvième siècle. J'ai entendu dire que c'était ici une des parties les plus denses de la ville. Mais il faut que je descende ici, voisins ; je suis venu voir un ami qui habite dans les jardins derrière ce Long-Acre. Adieu et bonne chance, Hôte !

Il sauta et s'éloigna d'un pas vigoureux, comme un jeune homme.

— Quel âge donneriez-vous à ce voisin ? demandai-je à Dick, lorsqu'on l'eut perdu de vue ; car je voyais qu'il était vieux, et cependant il était sec et vigoureux comme un vieux chêne ; un type de vieillard que je n'étais pas habitué à voir.

— Oh, à peu près quatre-vingt-dix, je pense.

— Comme vos gens doivent vivre vieux !

— Oui, certainement, nous avons battu les soixante-dix du vieux livre juif des Proverbes. Mais vous comprenez qu'il s'agissait de la Syrie, un pays chaud et sec, où l'on vit plus vite que sous notre climat tempéré. Cependant, je ne crois pas que cela fasse grand chose, du moment qu'un homme est en bonne santé et heureux pendant sa vie. Mais maintenant, Hôte, nous sommes si près de l'endroit où habite mon vieux parent que je pense que vous feriez mieux de garder pour lui toute question nouvelle.

Je fis signe que oui ; et là-dessus, tournant à gauche, nous descendîmes une pente douce entre plusieurs beaux jardins de roses, le long de ce que je prenais pour l'emplacement de Endell Street. Plus loin, Dick tira les rênes un instant, au moment où nous traversions une longue route en ligne droite, avec des maisons disséminées çà et là, et dit :

— Holborn par ici, Oxford Road par là. C'était autrefois une partie très importante de la populeuse cité, en dehors des murs de la ville romaine et du moyen-âge : beaucoup des nobles féodaux du moyen-âge, dit-on, avaient de grandes maisons des deux côtés de Holborn. Vous devez vous rappeler qu'il est question de

la maison de l'évêque d'Ely dans la pièce de Shakespeare, Richard III ; et il y en a encore quelques restes. Pourtant, cette route n'a plus la même importance, maintenant que la vieille cité a disparu, murs et le reste.

Il continua, et je souriais légèrement en pensant combien le dix-neuvième siècle, dont on a parlé en termes si emphatiques, comptait pour peu de chose dans le souvenir de cet homme qui lisait Shakespeare et n'avait pas oublié le moyen-âge.

Traversant la route, nous entrâmes dans un court chemin étroit, pour arriver de nouveau sur une large voie, sur un côté de laquelle il y avait un grand long bâtiment en façade sur la route, et je compris aussitôt que c'était un nouveau groupe public. En face, il y avait un vaste espace de verdure, sans mur ni séparation d'aucune sorte. Je regardai entre les arbres et aperçus au-delà un portique à colonnes qui m'était bien familier… un vieil ami, rien moins que le British Museum. Cela me coupa presque la respiration, au milieu de toutes les étranges choses que j'avais vues ; mais je me tus et laissai Dick parler. Il dit :

— Là-bas, le British Museum, où mon arrière-grand-père habite la plupart du temps ; je ne vous en dirai donc pas grand chose. Le bâtiment à gauche est le marché du Musée, et je crois que le mieux est d'y aller pour une minute ou deux ; car le grison aura besoin de repos et d'avoine, et je pense que vous resterez avec mon parent la plus grande partie de la journée ; et à dire vrai, il peut y avoir là quelqu'un que je désire particulièrement voir et avec qui j'aurai peut-être une longue conversation.

Il pâlit et soupira, pas précisément de plaisir, me sembla-t-il ; je ne dis donc rien, naturellement, et il dirigea le cheval sous une

arcade qui nous conduisit dans un très large rectangle pavé, avec un grand sycomore à chaque coin, et une fontaine jaillissante au milieu. Près de la fontaine, il y avait quelques boutiques de marché, avec de gais auvents de toile rayée, autour desquels du monde, surtout des femmes et des enfants, passait tranquillement en regardant les produits exposés. Le rez-de-chaussée du bâtiment autour de ce rectangle était occupé par une large arcade ou cloître, dont je ne pouvais assez admirer la capricieuse, mais forte architecture. Là aussi quelques personnes flânaient ou étaient assises à lire sur des bancs.

Dick me dit en manière d'excuse :

— Ici comme ailleurs, c'est peu actif aujourd'hui ; un vendredi vous verriez tout bondé, égayé par le monde, et l'après-midi il y a généralement musique à la fontaine. Pourtant je pense que nous aurons une assez bonne réunion à notre repas de midi.

La voiture traversa le rectangle, et, par une arcade, entra de l'autre côté dans une grande belle écurie, où le vieux cheval fut vite installé ; nous fîmes son bonheur en lui donnant sa pitance, puis nous retraversâmes à pied le marché, Dick semblant assez soucieux, à ce qu'il me parut.

Je remarquai que les gens ne pouvaient s'empêcher de me regarder un peu de travers ; et en comparant mes habits et les leurs je ne pouvais m'en étonner ; mais, chaque fois qu'ils rencontraient mon regard, ils me faisaient un très amical signe d'accueil.

Nous allâmes droit à l'avant-cour du Musée, où, sauf les rampes disparues et les branches murmurantes des arbres, rien ne paraissait changé ; les pigeons eux-mêmes tournoyaient au-

tour du bâtiment et s'accrochaient aux ornements du fronton comme je les avais vus faire autrefois.

Dick semblait un peu distrait, mais il ne put s'abstenir de faire quelques remarques sur l'architecture, et dit :

— C'est un vieux bâtiment assez vilain, n'est-ce pas ? Bien des gens avaient voulu le mettre à bas et le reconstruire, et peut-être, si vraiment le travail vient à manquer, nous le ferons. Mais, comme mon arrière-grand-père vous le racontera, ça ne serait pas une petite affaire. car il y a là-dedans de merveilleuses collections de toutes sortes d'antiquités, et en outre une énorme bibliothèque avec beaucoup de livres extrêmement beaux, et beaucoup de très utiles, tels que documents originaux, textes de vieux ouvrages, etc. ; et le tracas et l'inquiétude, même le risque, qu'il y aurait à déplacer tout cela a sauvé les constructions. En outre, comme nous l'avons déjà dit, il n'est pas mauvais d'avoir quelque spécimen de ce que nos ancêtres regardaient comme un beau monument. Car il y a beaucoup de travail et de matériaux là dedans.

— Je le vois, dis-je, et suis tout à fait d'accord avec vous. Mais est-ce que le mieux ne serait pas maintenant de voir votre arrière-grand-père ?

De fait, je voyais bien qu'il tirait un peu le temps en longueur. Il dit :

— Oui, nous allons entrer tout de suite dans la maison. Mon parent est trop vieux pour faire beaucoup de travail au Musée, où il a été gardien des livres il y a longtemps ; mais il vit encore beaucoup ici ; je crois même, dit-il en souriant, qu'il se regarde

comme une partie des livres, ou bien les livres comme une partie de lui-même, je ne sais lequel.

Il hésita encore un peu, puis, tout d'un coup, me prit la main, disant : « Eh bien, venez ! » et me conduisit à la porte d'une des vieilles habitations officielles.

Chapitre 09

— Votre parent ne se soucie donc pas beaucoup des belles constructions, dis-je en entrant dans la maison classique, plutôt morne : elle était aussi nue que possible, sauf quelques gros pots de fleurs de juin, çà et là ; mais elle était très propre et bien badigeonnée.

— Oh, je ne sais, fit Dick assez distraitement. Il vieillit, certainement, car il a plus de cent cinq ans, et sans doute il ne se soucie guère de se déplacer. Mais, bien entendu, il pourrait vivre dans une plus jolie maison, s'il voulait : il n'est pas obligé de vivre toujours au même endroit, pas plus que n'importe qui. Par ici, Hôte.

Il me montra le chemin jusqu'au premier, et, ouvrant une porte, nous entrâmes dans une grande pièce du vieux modèle, aussi simple que le reste de la maison, avec un petit nombre de meubles nécessaires, très simples aussi, même grossiers, mais solides, et portant beaucoup de sculpture, bien dessinée, quoique d'une exécution assez grossière. Dans le coin le plus éloigné de la chambre, à un bureau près de la fenêtre, était assis un petit vieillard dans un large fauteuil de chêne bien garni de coussins. Il était vêtu d'une sorte de jaquette de Norfolk, en serge bleue, usée

jusqu'à la corde, avec culotte pareille, et des bas de laine grise. Il sauta de son fauteuil, et cria, d'une voix étonnamment forte pour un homme si âgé :

— Bienvenu, Dick, mon garçon ; Clara est ici, et sera enchantée de vous voir ; ainsi consolez-vous.

— Clara ici ? si j'avais su, je n'aurais pas amené… Au moins, je veux dire, j'aurais…

Dick bégayait et était confus, évidemment parce qu'il avait peur de dire quelque chose qui me fît sentir que j'étais de trop. Mais le vieillard, qui ne m'avait pas vu d'abord, vint à son secours en s'avançant et me disant d'un ton aimable :

— Pardonnez-moi, je vous prie, car je n'avais pas remarqué que Dick, qui est assez grand pour cacher n'importe qui, avait amené un ami. Soyez très cordialement le bienvenu ! D'autant plus que j'espère presque que vous allez distraire un vieillard en lui donnant des nouvelles de par delà les mers, car je vois que vous avez traversé l'Océan et venez de pays très lointains.

Il me regarda d'un air pensif, presque inquiet, en disant sur un autre ton :

— Pourrais-je vous demander d'où vous venez, puisque vous êtes si évidemment un étranger ?

Je répondis distraitement :

— Je vivais en Angleterre, et maintenant je suis revenu ; j'ai couché la nuit dernière dans la maison des Hôtes de Hammersmith.

Il s'inclina gravement, mais parut, me sembla-t-il, un peu déçu de ma réponse. Quant à moi, je m'étais mis à le regarder plus attentivement que les bonnes manières ne le permettaient peut-être ; car en vérité sa figure, toute ridée qu'elle fût comme une pomme séchée, me parut étrangement familière ; comme si je l'avais vue avant… dans un miroir peut-être, me disais-je.

— Eh bien, dit le vieillard, d'où que vous veniez, vous êtes venu chez des amis. Et je vois que mon arrière-petit-fils, Richard Hammond, m'a tout l'air de vous avoir amené ici pour que je fasse quelque chose pour vous. Est-ce vrai, Dick ?

Dick, qui devenait de plus en plus distrait et ne cessait de regarder la porte avec inquiétude, parvint à dire :

— Oui, c'est cela, grand-père : notre Hôte trouve les choses très changées, et ne peut le comprendre ; moi non plus ; j'ai donc pensé à vous l'amener, puisque vous savez mieux que qui que ce soit tout ce qui s'est passé depuis deux cents ans… Qu'est-ce qu'il y a ?

Et il se retourna vers la porte. On entendit un bruit de pas dehors ; la porte s'ouvrit, et une très belle jeune femme entra, qui s'arrêta court à la vue de Dick, rougit soudain comme une rose, mais le regarda tout de même en face. Dick la regarda fixement et tendit à demi la main vers elle, et toute sa figure frémit d'émotion.

Le vieillard ne les laissa pas longtemps dans ce malaise timide, mais dit en souriant avec une gaieté de vieillard :

— Dick, mon garçon, et vous, ma chère Clara, je croirais que, nous deux vieux, nous vous gênons ; car je pense que vous avez

beaucoup à vous dire l'un à l'autre. Vous devriez aller dans la salle de Nelson au-dessus ; je sais qu'il est sorti ; et il vient de couvrir les murs tout autour de livres du moyen-âge, en sorte qu'elle sera assez jolie, même pour vous deux et votre joie renouvelée.

La jeune femme tendit la main à Dick, et, prenant la sienne, le conduisit hors de la pièce, en regardant droit devant elle ; mais il était facile de voir qu'elle rougissait de bonheur et non de colère ; car en vérité l'amour est bien plus conscient de lui-même que la fureur.

Lorsque la porte fut fermée sur eux, le vieillard se tourna vers moi, encore souriant, et dit :

— Franchement, mon cher Hôte, vous me rendrez un grand service, si vous êtes venu pour mettre en mouvement ma vieille langue. Mon amour de la parole réside encore en moi, ou plutôt s'accroît ; et bien qu'il soit assez agréable de voir ces jeunes gens s'agiter et jouer ensemble si sérieusement, comme si le monde entier dépendait de leurs baisers (et il en dépend bien un peu), je ne crois pas pourtant que mes récits du passé les intéressent beaucoup. La dernière moisson, le dernier bébé, le dernier morceau de sculpture sur la place du marché, voilà assez d'histoire pour eux. C'était autre chose, je crois, quand j'étais enfant, alors que nous n'étions pas aussi sûrs que nous le sommes maintenant de la paix et de l'abondance continue… Allons, allons ! Sans vous mettre à la question, laissez-moi vous demander ceci. Dois-je vous considérer comme un chercheur qui sait quelque chose de notre manière moderne de vivre, ou comme quelqu'un qui arrive d'un endroit où les bases mêmes de la vie sont différentes des nôtres…, savez-vous quelque chose, ou rien, sur nous ?

Tout en parlant, il me regardait avec attention, et ses yeux exprimaient une surprise croissante ; je répondis d'une voix basse :

— Je ne connais de votre vie moderne que ce que j'ai pu saisir en me servant de mes yeux sur le chemin depuis Hammersmith jusqu'ici, et en posant à Richard Hammond quelques questions qu'il n'a guère comprises pour la plupart.

Ceci fit sourire le vieillard.

— Alors, dit-il, je dois vous parler comme…

— Comme si j'étais un être d'une autre planète.

Le vieillard, qui, à propos, s'appelait Hammond, comme son arrière-petit-fils, sourit et branla la tête, et, tournant son siège vers moi, me pria de n'asseoir dans un lourd fauteuil de chêne, et dit, en me voyant fixer les yeux sur ses curieuses sculptures :

— Oui, je suis très attaché au passé, à mon passé, vous comprenez. Les meubles même que vous voyez ici sont d'une époque antérieure à mon enfance ; c'est mon père qui les a fait faire ; s'ils avaient été faits dans les cinquante dernières années, ils auraient été exécutés bien plus habilement ; mais je ne crois pas que je les aurais mieux aimés. C'était presque un recommencement dans ce temps-là : c'étaient des temps vivants, où on avait la tête chaude. Mais vous voyez comme je suis bavard : posez-moi des questions, posez-moi des questions sur n'importe quoi, cher Hôte ; puisqu'il faut que je parle, faites que ma parole vous profite.

Je me tus un instant, puis je dis, un peu nerveusement :

— Excusez-moi si je suis grossier ; mais je m'intéresse tellement à Richard, qui a été si aimable pour moi, étranger, que j'ai-

merais vous poser une question sur lui.

— Bon, dit le vieux Hammond, s'il n'était pas « aimable », comme vous dites, envers quelqu'un de totalement étranger, on dirait qu'il est un étrange individu et les gens seraient capables de le fuir. Mais questionnez, questionnez ! N'ayez pas peur de questionner !

Je dis :

— Cette belle fille, est-ce qu'il va se marier avec elle ?

— Oui, c'est cela. Il a déjà été marié avec elle, et maintenant il me paraît assez évident qu'il va se marier de nouveau avec elle.

— Vraiment, dis-je, me demandant ce que cela voulait dire.

— Voici toute l'histoire, dit le vieux Hammond, elle est bien simple, et à présent, l'espère, heureuse : ils ont vécu ensemble deux années la première fois ; ils étaient tous deux très jeunes ; et alors elle se mit dans la tête qu'elle était amoureuse de quelqu'un d'autre. Elle quitta donc le pauvre Dick ; je dis le pauvre Dick, parce qu'il n'avait trouvé personne autre. Mais ça n'a pas duré longtemps, un an seulement, à peu près. Puis elle est venue me trouver, car elle avait l'habitude de confier ses chagrins au vieux, et elle m'a demandé comment allait Dick, et s'il était heureux, et tout le reste. Je vis donc ce qui se passait, et dis qu'il était très malheureux, et pas bien du tout ; ce qui était un mensonge, au moins le dernier point. Alors, vous pouvez deviner la suite. Clara est venue pour avoir une longue conversation avec moi aujourd'hui, mais Dick fera bien mieux son affaire. Même, si le hasard ne l'avait pas amené chez moi aujourd'hui, j'aurais eu à l'envoyer chercher demain.

— Bah ! Est-ce qu'ils ont des enfants ?

— Oui, deux ; ils sont en ce moment chez une de mes filles, avec qui Clara, elle aussi, a longtemps demeuré. Je ne voulais pas la perdre de vue, car j'étais sûr qu'ils se remettraient ensemble, et Dick, qui est le meilleur des bons garçons, prenait vraiment la chose à cœur. Vous voyez, il n'avait pas d'autre amour où se réfugier, comme elle. J'ai donc tout conduit, comme je l'avais déjà fait pour des affaires du même genre.

— Ah, dis-je, vous vouliez évidemment leur faire éviter la Cour des divorces ; mais je pense qu'elle a souvent à régler de pareilles affaires.

— Alors vous supposez une absurdité. Je sais qu'il a existé des choses aussi folles que des cours de divorce : mais réfléchissez : tous les cas qui s'y présentaient étaient des affaires de discussion de propriété ; et je pense, cher Hôte, dit-il en souriant, que, bien que venu d'une autre planète, vous pouvez voir, d'un simple regard superficiel sur notre monde, que des discussions de propriété privée ne peuvent trouver place parmi nous de nos jours.

En effet, ma course de Hammersmith à Bloomsbury, et toute la tranquille vie heureuse dont j'avais vu tant de preuves, même sans compter mon emplette, auraient suffi à me montrer que les « droits sacrés de la propriété », tels que nous nous les représentions, n'existaient plus. Je restai donc silencieusement assis, et le vieillard reprit son discours :

— Or donc, les discussions de propriété n'étant plus possibles, que reste-t-il en ces matières, dont une cour de justice pourrait s'occuper ? Imaginer une cour pour renforcer un contrat de pas-

sion ou de sentiment ! S'il fallait aller jusqu'à réduire à l'absurde la nécessité d'un contrat, une telle folie suffirait.

Il se tut de nouveau un instant, puis il dit :

— Il faut que vous compreniez une fois pour toutes, que nous avons changé ces choses ; ou plutôt que notre manière de les envisager a changé, à mesure que nous avons changé dans les deux cents dernières années. Nous ne nous abusons pas, et nous ne croyons pas pouvoir nous débarrasser de tous les soucis qui sont inhérents aux relations entre les sexes. Nous savons qu'il nous faut affronter le malheur provenant de la confusion, par l'homme et par la femme, entre la passion naturelle, le sentiment et l'amitié, qui, lorsque tout va bien, adoucit le réveil des illusions passagères ; mais nous ne sommes pas assez fous pour ajouter l'avilissement à ce malheur, en nous engageant dans de sordides querelles sur les moyens d'existence et la position, et sur le droit de tyranniser les enfants qui ont été les résultats de l'amour ou du plaisir.

Il s'arrêta encore et reprit :

— L'amour en coup de foudre, que l'on prend pour un héroïsme qui durera toute la vie, et bientôt s'évanouit en déception ; l'inexplicable désir qui saisit un homme d'âge plus mûr, d'être tout pour quelque femme, dont il a idéalisé le vulgaire charme humain et la beauté humaine jusqu'à une perfection surhumaine, et dont il a fait l'unique objet de son désir ; ou enfin le vœu raisonnable d'un homme fort et réfléchi de devenir l'ami le plus intime d'une femme belle et sage, le vrai type de la beauté et de la gloire du monde que nous aimons tant,... tous ces sentiments enfin, de même que nous goûtons tout le plaisir et

l'exaltation d'esprit qui les accompagnent, nous nous résignons à supporter la tristesse qui parfois les accompagne aussi, nous souvenant de ces vers du poète ancien (je cite grossièrement de mémoire une des nombreuses traductions du dix-neuvième siècle) :

Les Dieux ont façonné la douleur de l'homme et ses tourments,
Pour qu'il reste ensuite à l'homme à les raconter et les chanter.

Oui, oui, il y a peu de chances évidemment que l'on manque de tout poème et que toute tristesse soit guérie.

Il se tut quelque temps, et je ne voulais pas l'interrompre. Enfin il reprit :

— Mais vous devez savoir que nous autres, dans ces générations, sommes robustes et avons la vie facile ; nous passons nos vies en lutte raisonnable avec la nature, nous n'exerçons pas seulement une partie de nous-mêmes, mais toutes les parties, nous prenons le plus vif plaisir à toute la vie du monde. Et puis c'est un point d'honneur parmi nous de ne pas nous considérer comme le centre de tout, de ne pas croire que le monde va s'arrêter parce qu'un homme est triste ; aussi nous trouverions stupide. ou, si vous voulez, criminel, d'exagérer ces questions de sentiment et de sensibilité : nous ne sommes pas plus portés à augmenter nos tristesses sentimentales qu'à faire les douillets pour nos souffrances corporelles ; et nous reconnaissons qu'il y a d'autres plaisirs que de faire l'amour. Vous devez vous souvenir aussi que nous avons la vie longue, et que par suite la beauté, chez l'homme et chez la femme, n'est pas aussi éphémère qu'elle était à l'époque où nous étions tellement surchargés de maladies par nous-mêmes infligées. Ainsi nous secouons ces chagrins

d'une façon que peut-être les sentimentalismes d'autres temps auraient trouvée méprisable et peu héroïque, mais que nous trouvons nécessaire et humaine. Si donc, d'une part, nous avons cessé d'être commerciaux dans nos affaires d'amour, nous avons cessé en même temps d'être artificiellement fous. La folie qui vient de la nature, l'imprudence de l'homme peu mûri, ou l'homme plus âgé pris dans un piège, nous devons nous arranger de tout cela, et nous n'en sommes pas autrement honteux ; mais quant à être conventionnellement sensibles ou sentimentaux,... mon ami, je suis vieux, et peut-être me trompé-je, mais enfin je crois que nous avons rejeté quelques-unes des folies de l'ancien monde.

Il s'arrêta, comme attendant quelques mots de moi ; mais je me tins coi ; alors il continua :

— Du moins, si nous soufrons de la tyrannie et de l'inconstance de la nature et de notre propre manque d'expérience, cela ne nous fait pas grimacer, ni mentir. S'il doit y avoir séparation entre ceux qui avaient pensé ne jamais se séparer, qu'ils se séparent : mais il ne doit y avoir aucun prétexte d'union, quand la réalité en a disparu ; pas plus que nous ne forçons ceux qui savent bien en être incapables à professer un sentiment éternel qu'ils ne peuvent pas véritablement éprouver : c'est ainsi que, si la monstruosité du plaisir vénal n'est plus possible, elle n'est pas non plus nécessaire. Ne me comprenez pas mal. Vous n'avez pas paru choqué lorsque je vous ai dit qu'il n'y avait pas de cours de justice pour renforcer des contrats de sentiment ou de passion : mais les hommes sont si bizarrement faits, que vous serez peut-être choqué si je vous dis qu'il n'y a pas, pour remplacer ces cours, de code d'opinion publique, qui pourrait être aussi tyran-

nique et irraisonnable que ces cours elles-même. Je ne dis pas que les gens ne jugent pas la conduite de leurs voisins, quelquefois, sans doute, injustement. Mais je dis qu'il n'y a pas d'invariable ensemble conventionnel de règles d'après lequel les gens sont jugés ; aucun lit de Procuste pour y étendre et tourmenter leurs esprits et leurs vies, aucune excommunication hypocrite que les gens sont forcés de prononcer, soit par habitude irréfléchie, soit sous la menace inexprimée du petit interdit, s'ils sont mous dans leur hypocrisie. Êtes-vous choqué maintenant ?

— N-non… non, dis-je avec quelque hésitation. Tout est si différent.

— En tout cas, il y a une chose dont je crois pouvoir répondre : tout sentiment, quel qu'il soit, est vrai… et général ; il n'est pas réservé à des gens très particulièrement raffinés. Je suis également assez sûr, comme je vous l'ai indiqué tout à l'heure, qu'il n'y pas de beaucoup autant de souffrances liées à ces causes, soit pour les hommes, soit pour les femmes, qu'il y en avait autrefois. Mais excusez-moi d'être si prolixe sur ce sujet ! Vous savez que vous m'avez demandé de vous traiter comme un être d'une autre planète.

— Et je vous remercie beaucoup, dis-je. Puis-je maintenant vous interroger sur la position des femmes dans votre société ?

Il rit de bon cœur pour un homme de son âge.

— Ce n'est pas sans raison que j'ai acquis la réputation d'être un étudiant d'histoire consciencieux. Je crois que vraiment je comprends « le mouvement d'émancipation des femmes » du dix-neuvième siècle. Je doute qu'un autre vivant le comprenne aujourd'hui.

— Eh bien ? dis-je, un peu piqué par sa gaieté.

— Eh bien, vous verrez naturellement que tout cela est à présent une controverse éteinte. Les hommes n'ont plus aucune occasion de tyrannie sur les femmes, ni les femmes sur les hommes ; choses qui toutes deux se produisaient dans ces temps anciens. Les femmes font ce qu'elles aiment le mieux, et les hommes n'en sont ni jaloux ni blessés. C'est là un tel lieu commun, que j'ai presque honte de le dire.

Je dis :

— Oh ! et la législation ? Est-ce qu'elles y prennent part ?

Hammond sourit :

— Je crois que vous devez attendre une réponse à cette question jusqu'à ce que nous arrivions au sujet de la législation. Il peut y avoir des nouveautés pour vous dans ce sujet aussi.

— Très bien, mais à propos de cette question des femmes ? J'ai vu à la maison des Hôtes que les femmes servent les hommes : cela ressemble un peu à de la réaction, ne trouvez-vous pas ?

— Croyez-vous ? dit le vieillard : peut-être vous pensez que tenir une maison est une occupation secondaire, qui ne mérite pas le respect. Je crois que telle était l'opinion des femmes « avancées » du dix-neuvième siècle, et des hommes qui les soutenaient. Si c'est la vôtre, je recommande à votre attention un vieux conte populaire norvégien, intitulé Comment l'homme prit soin de la maison, ou quelque chose comme cela, soin dont le résultat fut que, après diverses tribulations, l'homme et la vache de la famille se balançaient mutuellement au bout d'une corde, l'homme suspendu à mi-hauteur de la cheminée, la vache suspendue au

toit qui, selon la mode du pays, était fait de gazon, et inclinait sa pente bas vers le sol. Dur pour la vache, il me semble. Bien entendu, pareille mésaventure ne pourrait arriver à une personne aussi supérieure que vous, ajouta-t-il, riant tout bas.

Je me sentais un peu mal à l'aise devant cette sèche raillerie. Vraiment, sa manière de traiter la dernière partie de la question me paraissait un peu irrespectueuse.

— Voyons, mon ami, dit-il, ne savez-vous pas que c'est un grand plaisir pour une femme adroite d'organiser habilement une maison, et de faire en sorte que tous les habitants de la maison aient l'air satisfait, et lui soient reconnaissants ? Et puis, vous savez, tout le monde aime être soigné par une jolie femme : c'est même une des formes les plus agréables de la coquetterie. Vous n'êtes pas si vieux que vous ne puissiez vous le rappeler. Je me le rappelle bien, moi.

Et le vieux rit encore tout bas, et enfin éclata bel et bien de rire.

— Excusez-moi, dit-il au bout d'un moment ; je ne ris de rien à quoi vous puissiez être en train de penser, mais de cette sotte mode du dix-neuvième siècle, courante parmi les gens riches dits cultivés, d'ignorer les étapes parcourues par leur dîner quotidien, comme sujets trop bas pour leur intelligence sublime. Inutiles idiots ! Eh bien, voyons, je suis un « homme de lettres », comme on nous appelait, nous autres bizarres animaux, et pourtant je suis aussi un assez bon cuisinier.

— Moi de même, dis-je.

— Eh bien, alors, je pense vraiment que vous pouvez me comprendre mieux que vous ne semblez le faire, à en juger par vos paroles et votre silence.

— Peut-être ; mais que des gens mettent communément en pratique ce sens de l'intérêt dans les occupations ordinaires de la vie, cela m'épouvante plutôt : Je vous poserai tout à l'heure une ou deux questions à ce sujet. Mais je veux revenir à la position des femmes parmi vous. Vous avez étudié le mouvement de « l'émancipation des femmes » au dix-neuvième siècle : ne vous rappelez-vous pas que plusieurs des femmes « supérieures » voulaient émanciper la partie la plus intelligente de leur sexe de la charge de faire des enfants ?

Le vieillard redevint tout à fait sérieux. Il dit :

— Je me souviens de cet étrange trait de vaine folie, résultat, comme toutes les autres folies de cette époque, de la hideuse tyrannie de classe qui dominait alors. Qu'en pensons-nous maintenant ? demandez-vous. Mon ami, il est facile de répondre à cette question. Comment serait-il possible que la maternité ne fût pas hautement honorée parmi nous ? Certes il va de soi que les souffrances naturelles et nécessaires que la mère doit subir forment un lien entre l'homme et la femme, un stimulant de plus pour l'amour et l'affection entre eux, et ceci est universellement reconnu. Au surplus, rappelez-vous que toutes les charges artificielles de la maternité sont maintenant supprimées. Une mère n'a plus aucune basse inquiétude pour l'avenir de ses enfants. Il est vrai qu'ils peuvent tourner plus ou moins bien ; ils peuvent décevoir ses plus hautes espérances ; de telles inquiétudes sont une partie du mélange de plaisir et de peine qui constitue la vie de l'humanité. Mais du moins la crainte lui est épargnée (c'était le plus

souvent la certitude) que des incapacités artificielles fassent de ces enfants quelque chose de moins que des hommes et des femmes : elle sait qu'ils vivront et agiront selon la mesure de leurs propres facultés. Dans les temps passés, il est évident que la « société » de l'époque venait en aide à son dieu judaïque et a « l'homme de science » du temps en reprochant aux enfants les fautes des parents. Comment renverser ce procès, comment arracher à l'hérédité son aiguillon, tel a été longtemps un des plus constants soucis des hommes réfléchis parmi nous. En sorte que, vous voyez, la femme d'une santé ordinaire (et presque toutes nos femmes sont à la fois bien portantes et au moins avenantes), respectée comme mère et éducatrice d'enfants, désirée comme femme, aimée comme compagne, sans souci de l'avenir de ses enfants, a bien plus l'instinct de la maternité, que n'a jamais pu l'avoir la pauvre esclave, mère d'esclaves, des temps passés, ou sa sœur des classes supérieures, élevée dans l'ignorance affectée des faits naturels, chauffée dans une atmosphère de pruderie et de prurit mêlés.

— Vous parlez avec chaleur, dis-je, mais je puis voir que vous avez raison.

— Oui ; et je vais vous donner une preuve des avantages que nous avons gagnés par notre liberté. Quel air trouviez-vous aux gens que vous avez croisés aujourd'hui ?

— J'aurais eu peine à croire qu'il pouvait y avoir tant de gens de belle mine en aucun pays civilisé.

Il chanta un peu victoire, comme un vieux coq qu'il était.

— Quoi ! Sommes-nous encore civilisés ? dit-il. Eh bien, quant à notre mine, le sang anglais et danois, qui est en somme prédo-

minant ici, ne produisait pas beaucoup de beauté. Mais je crois que nous avons fait des progrès. Je connais un homme qui a une grande collection de portraits gravés sur des photographies du dix-neuvième siècle, et si l'on passe de celles-là, pour les comparer, aux figures communes d'aujourd'hui, le progrès de notre belle mine est au-dessus de toute contestation. Eh bien, il y a des gens qui ne trouvent pas trop fantastique de voir un lien direct entre cet accroissement de beauté et notre liberté et notre bon sens dans les questions dont nous avons parlé : ils croient qu'un enfant né de l'amour naturel et sain, même éphémère, entre un homme et une femme, a des chances pour tourner mieux de toutes manières, et particulièrement comme beauté corporelle, que le produit du respectable lit du mariage commercial ou du morne désespoir de l'esclave dans le système commercial. On dit : « La joie engendre la joie. » Qu'en pensez-vous ?

— Je suis assez de cet avis.

Chapitre 10

— Eh bien, dit le vieillard, en changeant de position dans son fauteuil, il faut continuer vos questions, Hôte ; j'ai mis assez longtemps à répondre à cette première.

Je dis :

— J'ai besoin d'un ou deux éclaircissements sur vos idées en matière d'éducation ; bien que j'aie recueilli de la bouche de Dick, que vous laissez vos enfants courir à l'aventure et que vous ne

leur enseignez rien, bref, que vous avez tellement perfectionné l'éducation que maintenant vous n'en avez plus.

— Alors vous avez recueilli maladroitement. Mais, bien entendu, je comprends votre point de vue sur l'éducation, qui est celui des temps passés, où « la lutte pour la vie », — c'était la formule, — (c'est-à-dire la lutte pour des rations d'esclaves d'un côté et pour une large part du privilège des maîtres d'esclaves de l'autre) réduisait « l'éducation » pour la plupart des gens, aux limites étroites de leçons d'une exactitude peu rigoureuse, quelque chose de propre à être absorbé par des commençants dans l'art de vivre, que cela leur plaise ou non, qu'ils en aient faim ou non, et qui a été mâché et digéré quantité de fois par des gens que cela n'intéressait pas, en vue de le servir à d'autres gens que cela n'intéressait pas davantage.

J'arrêtai par mon rire la colère montante du vieillard et dis :

— Mais, vous, du moins n'avez pas reçu un tel enseignement ; vous pouvez donc laisser passer un peu votre colère.

— C'est vrai, c'est vrai, dit-il en souriant. Je vous remercie de réprimer mon mauvais caractère : je m'imagine toujours vivre à l'époque dont nous parlons, quelle qu'elle soit. Mais cependant, pour m'exprimer plus posément, vous vous attendiez à voir jeter les enfants dans des écoles, lorsqu'ils ont atteint un âge supposé par convention l'âge convenable, quelles que puissent être leurs facultés et leurs goûts divers, pour y être soumis, avec le même mépris des faits, à un certain programme convenu « d'instruction ». Mon ami, ne voyez-vous pas qu'une telle manière de faire implique l'ignorance du fait de la croissance, tant physique que mentale ? Personne ne pourrait sans dommage sor-

tir d'un tel moulin ; et ceux-là seulement pourraient éviter d'y être écrasés, en qui l'esprit de révolte serait puissant. Heureusement, il en a été ainsi de la plupart des enfants, dans tous les temps, sans quoi je ne sais pas si nous aurions jamais atteint notre présente situation. Vous voyez maintenant à quoi se réduit tout cela. Dans les vieux temps, tout cela était le résultat de la pauvreté. Au dix-neuvième siècle, la société était si misérablement pauvre, par suite du vol organisé sur lequel elle était fondée, qu'une véritable éducation était impossible pour qui que ce fût. Toute la théorie de leur soi-disant éducation était : qu'il est nécessaire de faire entrer un peu d'instruction dans un enfant, même par des procédés de torture, en l'accompagnant de bavardages que l'on sait inutiles, ou sinon il manquera d'instruction toute sa vie ; la hâte due à la pauvreté ne permettait rien d'autre. Tout cela est fini ; nous ne sommes plus pressés, et l'instruction est à la disposition de chacun, lorsque ses propres goûts le poussent à la rechercher. En cela comme en tout, nous nous sommes enrichis : nous avons le moyen de nous laisser le temps de la croissance.

— Bien, dis-je, mais supposez que l'enfant, le jeune homme, l'homme, ne désire jamais l'instruction, ne croisse jamais dans le sens que vous pouvez désirer : supposez, par exemple, qu'il ne veut pas apprendre l'arithmétique ou les mathématiques ; vous ne pouvez pas le forcer quand sa croissance est terminée ; ne pouvez-vous pas le forcer auparavant, et ne devriez-vous pas le faire ?

— Eh bien, vous a-t-on forcé à apprendre l'arithmétique et les mathématiques ?

— Un peu.

— Et quel âge avez-vous ?

— Mettons cinquante-six.

— Et qu'est-ce que vous savez maintenant en fait d'arithmétique et de mathématiques ? dit le vieillard, avec un sourire assez moqueur.

— Absolument rien, je regrette de le dire.

Hammond rit doucement, mais ne fit pas d'autre commentaire sur mon aveu, et j'abandonnai le sujet de l'éducation, voyant bien qu'il n'y avait rien à faire avec lui de ce côté.

Je réfléchis un peu, et dis :

— Vous avez parlé tout à l'heure de tenue de maison : cela a frappé mon oreille un peu comme des usages des temps passés : j'aurais cru que vous deviez vivre plus en commun.

— En phalanstères, hein ? Eh bien, nous vivons comme il nous plaît, et il nous plaît en général de vivre avec certains compagnons de maison, auxquels nous nous sommes habitués. Rappelez-vous encore que la pauvreté a disparu et que les phalanstères de Fourier, et toutes choses de ce genre, bien naturelles en leur temps, n'impliquaient rien d'autre qu'un refuge contre la pure indigence. Une manière de vivre comme celle-là n'a pu être conçue que par des gens qu'entourait la pire forme de pauvreté. Mais vous devez comprendre en même temps que si des maisons distinctes sont la règle ordinaire parmi nous, et si elles sont tenues de façons plus ou moins différentes, aucune porte n'est cependant fermée à une personne de bon caractère qui s'accommode de vivre comme les autres compagnons de maison : seulement, bien entendu, il ne serait pas raisonnable que quelqu'un s'intro-

duisît dans une maison et invitât les gens à changer leurs habitudes pour lui être agréables, car il peut aller ailleurs, et vivre comme il lui plaît. D'ailleurs, je n'ai pas besoin d'en dire long là-dessus, puisque vous allez remonter le fleuve avec Dick, vous verrez par votre propre expérience comment ces choses s'arrangent.

Après un moment, je dis :

— Et vos grandes villes ? Qu'en faites-vous ? Londres, qui… dont j'ai lu qu'elle était la moderne Babylone de la civilisation, semble avoir disparu.

— Eh bien, mais, dit le vieux Hammond, peut-être, après tout, elle ressemble davantage à l'ancienne Babylone que la « moderne Babylone » du dix-neuvième siècle. Mais peu importe. Après tout il y a pas mal de population dans les endroits entre ici et Hammersmith, et vous n'avez pas vu encore la partie la plus dense de la ville.

— Dites-moi donc comment c'est vers l'est ?

— Il y a eu un temps où, si vous aviez monté un bon cheval et aviez couru tout droit depuis ma porte, ici, à une bonne allure, pendant une heure et demie, vous vous seriez encore trouvé en plein Londres, et la plus grande partie de tout cela était des « bouges », comme on les appelait ; cela veut dire des lieux de torture pour des innocents, hommes et femmes, ou pis, des maisons de prostitution, pour entretenir et élever hommes et femmes dans un avilissement tel que cette torture leur semblât la simple vie ordinaire et naturelle.

— Je sais, je sais, dis-je assez impatiemment. C'était ce que c'était ; dites-moi quelque chose de ce qui est. Rien de tout cela

est-il resté ?

— Pas un pouce ; mais quelque souvenir en est demeuré, et j'en suis heureux. Une fois par an, au premier mai, nous tenons une fête solennelle dans ces communes de l'est de Londres, pour célébrer le « Défrichement de la Misère », comme on l'appelle. Ce jour-là, nous avons musique et danse, et des jeux joyeux, et un heureux festin sur l'emplacement de l'un des pires vieux bouges, dont nous ayons conservé le traditionnel souvenir. À cette occasion, l'usage est que les plus jolies filles chantent plusieurs des vieux chants révolutionnaires, et ceux qui étaient les gémissements des mécontents, jadis si désespérés, sur les lieux mêmes où ces terribles crimes de meurtre de classe étaient journellement commis il y a tant d'années. Pour un homme comme moi, qui ai si assidûment étudié le passé, c'est un spectacle curieux et touchant : sur quelque tertre — où était autrefois le plus misérable semblant de maison, une tanière dans laquelle hommes et femmes entassés parmi les ordures comme sardines en baril, vivaient une telle vie qu'ils ne pouvaient l'endurer, comme je le disais tout à l'heure, que parce qu'ils étaient avilis au dessous de l'humanité, — l'on voit une belle jeune femme, délicieusement vêtue et couronnée de fleurs des prairies voisines, debout au milieu du peuple heureux d'entendre des paroles terribles de menace et de lamentation sortir de ses belles lèvres douces ; elle est inconsciente de leur vraie signification : on l'entend, par exemple, chanter la chanson de la Chemise, de Hood, et l'on pense tout le temps qu'elle ne sait pas bien de quoi il est question, tragédie devenue incompréhensible pour elle et ses auditeurs. Pensez-y, si vous pouvez, et pensez combien glorieuse la vie est devenue !

— Vraiment, dis-je, il m'est difficile d'y penser.

J'étais assis à regarder l'éclat de ses yeux et comme la nouvelle vie semblait briller dans sa figure, et j'admirais qu'à son âge il pût penser au bonheur du monde, ou seulement à autre chose qu'à son prochain dîner.

— Dites-moi en détail, dis-je, ce qu'il y a maintenant à l'est de Bloomsbury ?

— Il n'y a que peu de maisons entre ici et les limites de l'ancienne cité ; mais dans la cité nous avons une population dense. Nos ancêtres, au premier défrichement des bouges, ne se sont pas hâtés d'abattre les maisons dans ce qu'on appelait, à la fin du dix-neuvième siècle, le quartier des affaires de la ville, et ce qui plus tard fut connu sous le nom d'Escroc-ville. Vous comprenez, ces maisons, bien qu'elles fussent hideusement serrées sur le sol, étaient grandes, solidement construites et propres, parce qu'on ne s'en servait pas pour y vivre, mais uniquement comme maisons de jeu ; en sorte que les pauvres gens des bouges défrichés les prirent comme logement, et habitèrent là jusqu'au moment où les hommes de ces temps-là eurent le temps de penser à quelque chose de mieux pour eux ; les constructions furent donc abattues si progressivement, que les gens se sont habitués à vivre en groupes plus denses, là, que dans la plupart des endroits ; aussi c'est encore la partie la plus populeuse de Londres et peut-être de toutes ces îles. Mais c'est très agréable, en partie à cause de la splendeur de l'architecture qui va plus loin que ce que vous verrez ailleurs. Pourtant, cette densité, si on peut l'appeler ainsi, ne dépasse pas une rue appelée Aldgate, dont vous avez peut-être entendu parler. Au-delà, les maisons sont largement disséminées parmi les prairies, qui sont très belles, surtout quand vous allez

de ce côté vers la charmante rivière Lea (où le vieil Isaak Walton allait prêcher, vous savez), vers les endroits qu'on appelle Strat Ford et Old Ford, noms que vous ne connaissez pas, bien entendu, quoique les Romains les aient occupés autrefois.

Je ne les connaissais pas ! pensais-je. Comme c'est étrange ! que moi, qui avais vu détruire le dernier reste du charme de ces prairies le long de la Lea, je dusse en entendre parler comme ayant repris leur charme à pleine mesure.

Hammond continua :

— En descendant vers la Tamise, vous arrivez aux docks, qui sont des travaux du dix-neuvième siècle, et sont encore en usage, quoique moins encombrés qu'ils ne l'étaient autrefois, car nous déconseillons la centralisation tant que nous pouvons, et nous avons depuis longtemps abandonné la prétention d'être le marché du monde. Autour de ces docks, il y a un certain nombre de maisons qui pourtant ne sont habitées de façon permanente que par peu de monde ; je veux dire que ceux qui s'en servent vont et viennent beaucoup, l'endroit étant trop bas et marécageux pour être agréable à habiter. Passé les docks, à l'est, du côté de la terre, c'est tout en pâturages, pays plat, autrefois marais, sauf un petit nombre de jardins, et il y a là très peu d'habitations permanentes : à peine quelques cabanes et maisonnettes pour les hommes qui vont veiller aux grands troupeaux de bétail qui y paissent. Mais cependant, avec les bêtes et les hommes, et les toits de tuiles rouges épars, et les grandes meules de foin, ce n'est pas une fête à dédaigner de prendre un poney tranquille et d'aller chevaucher par là par une après-midi d'automne ensoleillée, voir le fleuve et les navires qui montent et descendent, et jusqu'à Shooters' Hill et aux hautes terres du Kent, puis tourner vers la

grande mer verte du bas pays d'Essex, avec la vaste étendue de ciel et le soleil bas éclairant le large espace d'un flot de lumière paisible. Il y a un endroit appelé Canning's Town et, plus loin, Silvertown, où les belles prairies sont les plus belles : c'étaient certainement autrefois des bouges, et assez misérables.

Les noms m'écorchaient les oreilles, mais je ne pouvais lui expliquer pourquoi. Je dis donc :

— Et au sud du fleuve, comment est-ce ?

— Vous trouveriez que cela ressemble beaucoup au pays du côté de Hammersmith. Au nord, encore, le pays monte, et il y a une ville agréable et bien bâtie, appelée Hampstead, qui est l'extrémité de Londres de ce côté-là. Elle domine l'extrémité nord-ouest de la forêt que vous avez traversée.

Je souris.

— Voilà donc ce qui a été Londres, dis-je. Maintenant, parlez-moi des autres villes du pays.

— Quant aux lieux sombres qui étaient autrefois, comme nous savons, les centres manufacturiers, ils ont disparu comme le désert londonien de briques et de mortier ; seulement, comme ils n'étaient des centres de rien, que de « manufactures », et n'avaient d'autre objet que le marché du jeu, ils ont laissé moins de traces de leur existence que Londres. Bien entendu, le grand changement dans l'emploi de la force mécanique rendait cela facile, et ils auraient probablement cessé d'être des « centres », même si nous n'avions pas changé nos habitudes ; mais, étant ce qu'ils étaient, aucun sacrifice ne nous a paru trop grand pour nous débarrasser des « districts manufacturiers », comme on les

appelait. D'ailleurs, tout le charbon et le minerai dont nous avons besoin est extrait et envoyé là où on en a besoin avec aussi peu de saleté et de désordre que possible, et sans autant troubler la vie de gens tranquilles. On serait tenté de croire, d'après ce qu'on a lu sur l'état de ces districts au dix-neuvième siècle, que ceux qui les tenaient en leur pouvoir tourmentaient, salissaient et avilissaient les hommes par méchanceté préméditée ; mais il n'en était pas ainsi : comme la fausse éducation dont nous avons parlé tout à l'heure, cela venait de leur effrayante pauvreté. Ils étaient obligés d'endurer n'importe quoi, et même d'assurer qu'ils étaient contents ; tandis que nous pouvons maintenant en user largement avec tout, et refuser de marcher quand ça ne nous plaît pas.

J'avoue que je n'étais pas fâché de couper court par une question à sa glorification de l'époque dans laquelle il vivait. Je dis :

— Et les petites villes ? Je pense que vous les avez balayées complètement ?

— Non, non, il n'en a pas été ainsi. Au contraire, on a peu éclairci, quoique beaucoup rebâti, dans les petites villes. Il est vrai que leurs faubourgs, quand elles en avaient, ont disparu et pris l'aspect général du pays, et que leur centre a gagné de l'espace et s'est mis à l'aise ; mais les villes ont encore leurs rues, leurs places et leurs marchés ; en sorte que c'est au moyen de ces petites villes que nous, hommes d'aujourd'hui, pouvons nous faire quelque idée de ce qu'étaient les villes de l'ancien monde, — je veux dire, en mieux.

— Prenez Oxford, par exemple, dis-je.

— Oui, je crois qu'Oxford était beau, même au dix-neuvième siècle. Maintenant il présente cet intérêt de conserver encore un

grand nombre de constructions de l'époque précommerciale, et c'est un endroit magnifique, bien qu'il y ait beaucoup de villes qui sont devenues à peine moins belles.

— En passant, puis-je demander si c'est encore un lieu d'études ?

— Encore ? dit-il en souriant. Mais il est revenu à quelques-unes de ses meilleures traditions ; vous pouvez donc vous représenter combien loin il est de sa situation au dix-neuvième siècle. C'est la véritable étude, la science poursuivie pour elle-même, — bref, l'Art de la Science, — que l'on y cultive, et non l'étude commerciale du passé. Mais peut-être vous ne savez pas qu'au dix-neuvième siècle Oxford et sa sœur moins intéressante, Cambridge, devinrent définitivement commerciales. Toutes deux, et particulièrement Oxford, étaient les lieux où l'on élevait une classe particulière de parasites, qui se donnaient à eux-mêmes le nom de gens cultivés ; ils étaient vraiment plutôt cyniques, comme étaient généralement les classes soi-disant instruites de l'époque ; mais ils affectaient une exagération de cynisme, afin de se faire passer pour savants et sages selon le monde. Les classes moyennes riches (elles n'avaient aucun rapport avec les classes laborieuses) les traitaient avec cette sorte de tolérance méprisante qu'un baron du moyen-âge témoignait à son bouffon, bien que, il faut le dire, ils ne fussent nullement aussi agréables que les anciens bouffons : en fait, ils étaient l'ennui de la société. On en riait, on les méprisait…, et on les payait. Et c'était tout ce qu'ils voulaient.

Hélas ! pensai-je, comme l'histoire s'entend à révoquer les jugements contemporains. Certainement, les pires d'entre eux étaient aussi mauvais que cela. Mais je dois reconnaître que pour

la plupart ils étaient des fats, et qu'ils étaient bien commerciaux. Je dis à voix haute, mais plutôt à moi-même qu'à Hammond :

— Oui, mais comment auraient-ils pu être meilleurs que l'époque qui les avait faits ?

— C'est vrai, mais leurs prétentions étaient plus hautes.

— Plus hautes ? dis-je en souriant.

— Vous me poussez dans mes retranchements, dit-il, souriant à son tour. Laissez-moi dire, du moins, qu'elles étaient une pauvre suite aux aspirations de l'Oxford « du barbare moyen-âge ».

— Oui, cela suffira.

— Et que ce que j'ai dit d'eux est vrai en gros. Mais continuez !

— Nous avons parlé de Londres et des districts manufacturiers, et des villes ordinaires ; et les villages ?

Hammond dit :

— Vous devez savoir que, vers la fin du dix-neuvième siècle, les villages étaient presque détruits, excepté là où ils étaient devenus de simples annexes des districts manufacturiers, ou même des sortes de districts manufacturiers secondaires. On laissait les maisons se dégrader et tomber en ruines ; on y coupait les arbres pour les quelques shillings que les pauvres branches pouvaient rapporter ; la construction y était devenue inexprimablement pauvre et laide. La main-d'œuvre était rare ; mais le salaire baissait quand même. Tous les humbles arts de la campagne, qui autrefois s'ajoutaient aux petits plaisirs des campagnards, étaient perdus. Les produits de la campagne qui passaient par les mains

des cultivateurs n'atteignaient jamais jusqu'à leur bouche. Une incroyable misère et une âpre gêne régnaient sur les champs qui, malgré l'agriculture grossière et négligente de cette époque, étaient si complaisants et si productifs. Aviez-vous quelque idée de tout cela ?

— J'ai entendu dire qu'il en était ainsi, dis-je ; mais quelle fut la suite ?

— Le changement, qui, en ces matières, se produisit dès les premiers temps de notre époque, fut d'une rapidité très singulière. Les gens envahirent les villages de la campagne, et, pour ainsi dire, se jetèrent sur la terre libérée comme une bête sauvage sur sa proie ; et, en un temps très court, les villages d'Angleterre furent plus peuplés qu'ils n'avaient été depuis le quatorzième siècle, et grossirent rapidement. Naturellement, cette invasion de la campagne fut une affaire malaisée à traiter, et aurait causé beaucoup de misère si le peuple eût été encore sous la servitude du monopole de classe. Mais au point où l'on en était, les choses s'arrangèrent bientôt. Les gens trouvèrent l'occupation qui leur convenait, et renoncèrent à essayer de se mettre à des métiers où ils devaient nécessairement échouer. La ville envahit la campagne ; mais les envahisseurs, comme les envahisseurs guerriers des temps anciens, cédèrent à l'influence de leur entourage, et devinrent campagnards ; et à leur tour, lorsqu'ils furent devenus plus nombreux que les hommes des villes, ils influencèrent ceux-ci ; en sorte que la différence entre la ville et la campagne alla en diminuant ; et c'est bien ce monde de la campagne, vivifié par la pensée et l'esprit alerte des gens élevés dans les villes, qui a produit cette vie heureuse, pleine de loisir, active pourtant, dont vous avez eu une première idée. Je le répète, bien des fautes ont

été commises, mais nous avons eu le temps de les réparer. Beaucoup est resté à faire pour les hommes du temps de ma jeunesse. Les idées confuses de la première moitié du vingtième siècle, à l'époque où les hommes étaient encore courbés sous la crainte de la pauvreté, et ne faisaient pas assez attention au plaisir présent de la simple vie journalière, détruisaient en grande partie ce que l'époque commerciale nous avait laissé de beauté extérieure : et je reconnais que les hommes ne se sont relevés que lentement des torts qu'ils se sont faits à eux-mêmes, même après qu'ils furent devenus libres. Si lentement que soit venu le relèvement, il est du moins venu ; et plus vous nous verrez, plus clairement vous apparaîtra que nous sommes heureux, que nous vivons parmi la beauté, sans aucune crainte de devenir efféminés ; que nous avons beaucoup à faire, et, en somme, avons plaisir à le faire. Que pouvons-nous demander de plus à la vie ?

Il s'arrêta, comme cherchant les mots pour exprimer sa pensée. Puis il dit :

— Tel est notre état. L'Angleterre a été autrefois un pays d'éclaircies parmi les bois et les déserts, avec un petit nombre de villes disséminées, qui étaient des forteresses pour l'armée féodale, des marchés pour le peuple, des centres d'artisans. Elle est devenue ensuite un pays d'immenses et sales boutiques et de plus sales cavernes de jeu, entourées de fermes mal tenues, rongées de misère et mises au pillage par les maîtres des boutiques. Elle est maintenant un jardin où rien n'est pillé, rien abîmé, avec les habitations, hangars, boutiques nécessaires, répandus par tout le pays, le tout soigné, coquet, joli. Car, vraiment, nous aurions trop honte de nous-mêmes, si nous acceptions que la fabrication des denrées, même sur une grande échelle, comportât seulement

l'apparence de la désolation et de la misère. Eh bien ! mon ami, ces ménagères dont nous parlions tout à l'heure, nous enseigneraient mieux que cela.

Je dis :

— Certes, sous cet aspect, tout est changé pour le mieux. Mais, bien que je doive bientôt voir quelques-uns de ces villages, dites-moi en deux mots comment ils sont, rien que pour me préparer.

— Peut-être avez-vous vu quelque peinture supportable de ces villages, tels qu'ils étaient avant la fin du dix-neuvième siècle. Il en existe.

— J'ai vu plusieurs peintures de ce genre, dis-je.

— Eh bien, dit Hammond, nos villages ressemblent au meilleur de ces endroits, avec l'église ou maison de réunion des voisins comme bâtiment principal. Remarquez seulement qu'il ne s'y trouve aucune trace de pauvreté : aucun délabrement pittoresque ; ce dont, à dire vrai, l'artiste profitait souvent pour dissimuler son incapacité à dessiner l'architecture. Ces choses ne nous plaisent pas, même lorsqu'elles ne prouvent pas la misère. De même que ceux du moyen-âge, nous aimons que tout soit propre et coquet, et ordonné, et brillant ; tous ceux, d'ailleurs, qui ont quelque sentiment de la puissance de l'architecture, savent qu'ils peuvent tirer de la nature ce qu'il leur faut, et dans leurs rapports avec elle se gardent de toute absurdité.

— Outre les villages, y a-t-il des maisons de campagne éparses ? demandai-je.

— Oui, en quantité, dit Hammond ; de fait, sauf dans les terres incultes et les forêts, et sur les dunes (comme à Hindhead, en

Surrey), il est difficile de ne pas être en vue d'une maison ; et là où les maisons sont très disséminées, elles sont grandes et ressemblent plus aux anciens collèges qu'aux maisons ordinaires, telles qu'elles étaient autrefois. Cela est fait par sociabilité, car un grand nombre de gens peuvent habiter dans ces maisons-là, et ceux qui habitent à la campagne ne sont pas nécessairement des agriculteurs ; bien que presque tous apportent leur aide par moments. La vie qui s'écoule dans ces grandes demeures de la campagne est très agréable, d'autant mieux que plusieurs des hommes les plus instruits de notre temps y vivent ; bref, on y trouve une grande variété d'esprit et d'humeur, et la vie y est brillante et animée.

— Je suis assez surpris, dis-je, de tout cela, car il me semble qu'après tout le pays doit être passablement peuplé.

— Certainement, la population est à peu près la même qu'à la fin du dix-neuvième siècle ; nous l'avons dispersée, voilà tout. Naturellement, nous avons aidé aussi à peupler d'autres pays,... où l'on avait besoin de nous et où on nous demandait.

— Une chose, il me semble, ne va pas avec votre mot de « jardin », pour caractériser le pays. Vous avez parlé de terres incultes et de forêts, et j'ai vu moi-même le commencement de votre forêt de Middlesex et d'Essex. Pourquoi conservez-vous cela dans un jardin ? N'est-ce pas vraiment fâcheux ?

— Mon ami, nous aimons ces morceaux de nature sauvage, nous pouvons nous les permettre, et nous les avons ; d'ailleurs, quant aux forêts, nous avons besoin de beaucoup de bois de charpente, et nous pensons qu'il en sera de même de nos fils et de nos petits-fils. Si le pays est un jardin, j'ai entendu dire qu'on avait

autrefois des plantations d'arbres et de rochers dans les jardins ; et moi qui n'aimerais guère les rochers artificiels, je vous assure que plusieurs des rochers naturels de notre jardin méritent d'être vus. Allez vers le Nord, cet été, voir ceux du Cumberland et du Westmoreland, où, entre parenthèses, vous verrez des troupeaux de moutons, en sorte qu'ils ne sont pas aussi déserts que vous pouvez croire ; moins déserts que des champs de culture intensive hors de la saison, il me semble. Allez jeter un coup d'œil sur les parcs à moutons le long des pentes entre Ingleborough et Pen-y-gwent, et vous me direz si vous croyez que nous abîmons le pays en ne le couvrant pas de manufactures pour faire des choses dont personne n'a besoin, ce qui était la principale occupation du dix-neuvième siècle.

— Je tâcherai d'y aller.

— Ce ne sera pas bien difficile.

Chapitre 11

— Maintenant, dis-je, j'en suis arrivé au moment de poser des questions, auxquelles je crois que les réponses seront arides et les commentaires difficiles pour vous ; mais j'ai prévu depuis quelque temps déjà qu'il faut que je les pose, bon gré, mal gré. Quelle sorte de gouvernement avez-vous ? Le républicanisme a-t-il finalement triomphé ? Ou en êtes-vous venus à une pure dictature, que plusieurs, au dix-neuvième siècle, prophétisaient devoir être l'issue dernière de la démocratie ? Et cette dernière hypothèse ne semble pas tellement absurde, puisque vous avez trans-

formé votre palais du Parlement en marché au fumier. Ou alors, où avez-vous installé votre Parlement actuel ?

Le vieillard répondit mon sourire par un rire cordial, et dit :

— Bah ! bah ! le fumier n'est pas la pire sorte de corruption ; la fertilité peut en être la suite, tandis que la disette seule suivait l'autre sorte, dont ces murs autrefois enfermaient les grands soutiens. Eh bien, cher Hôte, permettez-moi de vous dire que notre parlement actuel serait difficile à installer en un seul endroit, parce que le peuple entier est notre parlement.

— Je ne comprends pas.

— Non, je le pense bien. Il faut maintenant que je vous choque en vous disant que nous n'avons plus rien de ce que vous, indigène d'une autre planète, appelleriez un gouvernement.

— Je ne suis pas aussi choqué que vous pourriez croire, ayant quelque connaissance des gouvernements. Mais, dites-moi, comment vous arrangez-vous, et comment en êtes-vous venus à cet état de choses ?

— Il est vrai que nous avons quelques mesures à prendre au sujet de nos affaires, et sur lesquelles vous pourrez questionner tout à l'heure, et il est vrai également que tout le monde n'est pas toujours d'accord sur le détail de ces mesures ; mais, d'autre part, il est vrai que l'on n'a pas plus besoin d'un système compliqué de gouvernement, avec armée, marine et police pour forcer chacun à se soumettre à la volonté de la majorité de ses égaux, que l'on ne recourrait à une machine analogue pour arriver à comprendre que sa tête et un mur de pierre ne peuvent occuper le même lieu au même moment. Désirez-vous de plus amples explications ?

— Oui, oui, je vous prie.

Le vieil Hammond s'installa dans son fauteuil avec un air de satisfaction qui m'inquiéta plutôt, et me fit craindre une dissertation scientifique : je soupirai donc, et j'attendis. Il dit :

— Je pense que vous savez assez bien quelle était la nature du gouvernement aux mauvais anciens âges ?

— Je suis censé le savoir.

Hammond. — Qu'était le gouvernement d'alors ? Était-ce vraiment le Parlement ou une partie quelconque du Parlement ?

Moi. — Non.

H. — Le Parlement n'était-il pas, d'une part, une sorte de comité de vigilance installé pour empêcher que les intérêts des classes supérieures subissent aucun dommage, et en même temps une sorte de masque pour tromper le peuple en lui donnant l'illusion qu'il avait un peu de part à l'arrangement de ses propres affaires ?

Moi. — L'histoire semble nous le montrer.

H. — Dans quelle mesure le peuple arrangeait-il ses propres affaires ?

Moi. — J'estime, d'après ce que j'ai entendu, qu'il obligeait quelquefois le Parlement à faire une loi pour légaliser quelque modification déjà effectuée.

H. — Rien d'autre ?

Moi. — Je ne crois pas. Ce que je sais, c'est que si le peuple faisait quelque tentative pour prendre en mains la cause de ses

griefs, la loi intervenait et disait : ceci est sédition, révolte, ou quoi encore ? et elle massacrait ou torturait les chefs de pareilles tentatives.

H. — Si alors le Parlement n'était pas le gouvernement, et le peuple non plus, qu'est-ce qui était le gouvernement ?

Moi. — Pouvez-vous me le dire ?

H. — Je crois que nous ne nous tromperons pas de beaucoup en disant que le gouvernement c'était les tribunaux, appuyés par l'exécutif, qui maniait la force brute que le peuple trompé lui permettait d'employer à son propre service, je veux dire l'armée, la marine et la police.

Moi. — Les hommes raisonnables sont obligés de penser que vous avez raison.

H. — Et maintenant ces tribunaux. Étaient-ils lieux où l'on agissait loyalement selon les idées de l'époque ? Un pauvre homme avait-il chance d'y bien défendre sa propriété et sa personne ?

Moi. — C'est un lieu commun que même des gens riches regardaient un procès comme un affreux malheur, même s'ils le gagnaient ; et quant à un pauvre,... on considérait comme un miracle d'équité et de générosité, qu'un pauvre homme, une fois pris dans les griffes de la loi, échappât à la prison ou à la ruine totale.

H. — Il semble donc, mon fils, que le gouvernement par les tribunaux et la police, qui était le véritable gouvernement du dix-neuvième siècle, n'était pas très merveilleux, même pour les gens de cette époque, vivant sous un régime de classes qui proclamait

l'inégalité et la pauvreté comme la loi de Dieu et le lien qui maintenait le monde.

Moi. — Oui, il semble.

H. — Et maintenant que tout cela est changé, et que les « droits de la propriété », — c'est-à-dire les poings crispés sur un stock de marchandises, et le cri aux voisins : vous ne les aurez pas ! — maintenant que tout cela a disparu si complètement qu'il n'est même plus possible de plaisanter ces absurdités, un pareil gouvernement est-il possible ?

Moi. — Il est impossible.

H. — Oui, heureusement. Mais pour quel autre objet que la protection des riches contre les pauvres, des forts contre les faibles, ce gouvernement existait-il ?

Moi. — J'ai entendu dire que l'on affirmait que son rôle était de défendre les citoyens contre les attaques d'autres pays.

H. — On l'a affirmé ; mais pouvait-on s'attendre à ce que personne le crût ? Par exemple, le gouvernement anglais a-t-il défendu le citoyen anglais contre le gouvernement français ?

Moi. — C'est ce que l'on disait.

H. — Alors, si les Français avaient envahi l'Angleterre et l'avaient conquise, ils n'auraient pas permis aux ouvriers anglais de bien vivre ?

Moi, riant. — Autant que je puis en juger, les maîtres anglais des ouvriers anglais se chargeaient de cela : ils prenaient à leurs ouvriers le plus qu'ils osaient de leur subsistance, à leur propre profit.

H. — Mais si les Français avaient conquis, n'auraient-ils pas pris encore plus aux ouvriers anglais ?

Moi. — Je ne crois pas ; car, dans ce cas, les ouvriers anglais seraient morts de faim ; et alors la conquête française aurait ruiné les Français, tout comme si les chevaux et le bétail anglais avaient péri par insuffisance de nourriture. En sorte qu'après tout, les ouvriers anglais n'auraient pas autrement pâti de la conquête : leurs maîtres français n'auraient pas pu tirer d'eux plus que ne faisaient leurs maîtres anglais.

H. — C'est vrai ; et nous pouvons reconnaître que la prétention du gouvernement de protéger les gens pauvres (c'est-à-dire utiles) contre les autres pays aboutit à rien. Mais cela est bien naturel ; car nous avons déjà vu que c'était la fonction du gouvernement de protéger les riches contre les pauvres. Mais le gouvernement ne défendait-il pas ses hommes riches contre les autres nations ?

Moi. — Je ne me rappelle pas avoir entendu dire que les riches eussent besoin de défense ; car on dit que lorsque deux nations étaient en guerre, les hommes riches de chaque nation jouaient entre eux à peu près comme d'habitude et même se vendaient des armes qui servaient à tuer leurs propres compatriotes.

H. — Bref, on aboutit à ceci que, tandis que le soi-disant gouvernement de protection de la propriété au moyen des tribunaux signifiait destruction de richesse, cette défense des citoyens d'un pays contre ceux d'un autre pays au moyen de la guerre ou de la menace de guerre signifiait sensiblement la même chose.

Moi. — Je ne peux le nier.

H. — Alors le gouvernement existait en réalité pour la destruction de la richesse ?

Moi. — Il semble. Et pourtant…

H. — Pourtant quoi ?

Moi. — Il y avait beaucoup de gens riches, dans ce temps-là.

H. — Vous apercevez les conséquences de ce fait ?

Moi. — Je crois les voir. Mais expliquez-les moi.

H. — Si le gouvernement détruisait habituellement la richesse, le pays doit avoir été pauvre.

Moi. — Oui, certainement.

H. — Pourtant, au milieu de cette pauvreté, les personnes en faveur desquelles le gouvernement existait exigeaient la richesse, quoiqu'il pût arriver.

Moi. — C'était bien cela.

H. — Qu'est-ce qui doit arriver si, dans un pays pauvre, quelques gens exigent la richesse aux dépens des autres ?

Moi. — Une pauvreté inouïe pour les autres. Toute cette misère, alors, était causée par le gouvernement destructeur dont nous avons parlé ?

H. — Non, il serait inexact de dire cela. Le gouvernement lui-même n'était que le résultat nécessaire de la tyrannie insouciante, sans but, de ces temps-là ; ce n'était que le mécanisme de la tyrannie. Maintenant la tyrannie a pris fin, et nous n'avons plus besoin d'un pareil mécanisme ; nous ne pourrions nous en

servir, puisque nous sommes libres. Donc, dans le sens que vous donnez à ce mot, nous n'avons pas de gouvernement. Comprenez-vous cela, maintenant ?

Moi. — Oui. Mais je vous poserai quelques autres questions sur la façon dont vous, hommes libres, réglez vos affaires.

H. — De tout mon cœur. Demandez !

Chapitre 12

— Eh bien, dis-je, au sujet de cette « organisation » dont vous avez parlé comme remplaçant le gouvernement, pourriez-vous m'en donner un aperçu ?

— Voisin, bien que nous ayons beaucoup simplifié nos vies en comparaison de ce qu'elles étaient, et que nous nous soyons débarrassés de bien des conventions et de bien des usages honteux qui donnaient à nos ancêtres beaucoup de tracas, notre vie est pourtant trop complexe pour que je vous raconte en détails par la parole comment elle est organisée ; il vous faut le découvrir en vivant parmi nous. Il est vrai que je peux mieux vous dire ce que nous ne faisons pas, que ce que nous faisons.

— Eh bien ? dis-je.

— Voici ce que je peux dire : nous avons vécu cent cinquante ans, au moins, à peu près selon notre mode actuel, et une tradition, ou habitude de vie, s'est établie en nous ; et cette habitude est devenue une habitude d'agir en somme pour le mieux. Il est facile pour nous de vivre sans nous voler les uns les autres. Il

nous serait possible de nous disputer et de nous voler les uns les autres, mais cela nous serait plus pénible que de nous abstenir de la dispute et du vol. Telle est en résumé la base de notre vie et de notre bonheur.

— Tandis qu'aux temps anciens, il était très difficile de vivre sans lutte et sans vol. Voilà ce que vous voulez dire, n'est-ce pas, en me donnant le côté négatif de votre bonne situation ?

— Oui, cela était si difficile que l'on célébrait ceux qui agissaient bien avec leurs voisins comme saints et héros, et on les considérait avec le plus grand respect.

— Pendant leur vie ? demandai-je.

— Non, quand ils étaient morts.

— Mais aujourd'hui vous ne prétendez pas que personne ne transgresse jamais cette habitude de bonne camaraderie ?

— Certes non, dit Hammond, mais lorsque les transgressions se produisent, tout le monde, transgresseurs et tous, les reconnaît pour ce qu'elles sont, les erreurs d'amis, non les actions habituelles de personnes poussées à la haine contre la société.

— Je vois ; vous voulez dire que vous n'avez pas de classes « criminelles ».

— Comment pourrions-nous en avoir, puisqu'il n'y a pas de classe riche pour former des ennemis de l'État, au moyen de l'injustice de l'État ?

Je dis :

— J'ai cru comprendre, à un mot que vous avez laissé tomber tout à l'heure, que vous avez aboli le Code civil. Est-ce vrai, littéralement ?

— Il s'est aboli de lui-même, mon ami. Comme je l'ai dit déjà, les tribunaux civils étaient établis pour la défense de la propriété privée ; car personne n'a jamais considéré comme possible de contraindre les gens à se bien conduire les uns vis-à-vis des autres au moyen de la force brutale. Eh bien, la propriété privée étant abolie, toutes les lois et tous les « crimes » légaux qu'elle avait fabriqués ont pris fin. « Tu ne voleras pas » a dû être traduit par « Tu travailleras pour vivre heureusement ». Est-il nécessaire de fortifier ce commandement par la violence ?

— Bon, ceci est compris, et je suis d'accord là-dessus ; mais, et les crimes de violence ? Est-ce que leur existence (et vous reconnaissez que ces faits se produisent) ne rend pas nécessaire le Code criminel ?

— Dans votre sens du mot, nous n'avons pas non plus de loi criminelle. Considérons le sujet de plus près, et voyons d'où jaillissent les crimes de violence. Le plus grand nombre de beaucoup, aux temps passés, était le résultat des lois sur la propriété privée, qui interdisaient à tous, sauf quelques privilégiés, la satisfaction des plaisirs naturels, et de l'évidente contrainte générale, suite de ces lois. Cette cause de crimes violents a complètement disparu. En outre, bien des actes violents provenaient de la perversion artificielle des passions sexuelles, qui était cause de présomptueuses jalousies et d'autres misères. Eh bien, si vous y faites bien attention, vous trouverez que ce qu'il y avait au fond de ces misères était surtout l'idée (une idée créée par la loi), que la femme est la propriété de l'homme, qu'il soit mari, père, frère,

ou n'importe quoi. Cette idée-là, bien entendu, a disparu avec la propriété privée, aussi bien que certaines folies sur ce que les femmes « se perdent » à suivre leurs désirs naturels d'une façon illégale, ce qui était naturellement une convention causée par les lois de la propriété privée.

Une autre cause connexe de crimes de violence était la tyrannie familiale, qui a été le sujet de tant de romans et d'histoires du temps passé, et qui, elle aussi, était le résultat de la propriété privée. Naturellement, tout cela est fini, puisque les familles ne sont unies par aucun lien de contrainte, légal ou social, mais seulement par le goût et l'affection mutuels, et l'on est libre d'aller ou de venir, comme il plaît à chacun ou à chacune. Et encore, nos étalons d'honneur et d'estime publique sont très différents des anciens ; réussir à surpasser ses voisins est un chemin vers la renommée maintenant fermé, espérons-le, pour toujours. Chaque homme est libre d'exercer ses facultés particulières de tout son pouvoir, et chacun l'encourage à le faire. En sorte que nous nous sommes débarrassés de l'envie au regard torve, accouplée par les poètes avec la haine, certes avec raison ; des montagnes de malheur et d'animosité ont été ainsi amoncelées qui, chez les hommes irritables et passionnés, — c'est-à-dire les hommes énergiques et actifs, — ont souvent conduit à la violence.

Je ris, et dis :

— En sorte que maintenant vous retirez votre concession, et vous dites qu'il n'y a pas de violence parmi vous ?

— Non, dit-il, je ne retire rien ; comme je vous l'ai dit, ces choses arrivent. Le sang chaud s'égare parfois. Un homme peut en frapper un autre, et l'homme frappé frapper à son tour, et le

résultat peut être un homicide, pour mettre les choses au pis. Et puis après ? Allons-nous, nous les voisins, rendre les choses pires encore ? Allons-nous prendre les uns des autres une si mesquine opinion, que de supposer que l'homme tué nous somme de le venger, alors que nous savons que, s'il avait été blessé, il aurait, une fois redevenu de sang-froid et capable de peser toutes les circonstances, pardonné à celui qui l'avait blessé ? Ou bien la mort du meurtrier rendrait-elle la vie au mort, ou guérirait-elle le malheur que sa perte a causée ?

— Bien, mais réfléchissez ; est-ce que la sécurité de la société ne doit pas être sauvegardée par quelque punition ?

— Voilà, voisin ! dit le vieillard un peu triomphant. Vous avez mis dans le mille. Cette punition, dont les hommes parlaient si sagement et usaient si stupidement, qu'était-elle, sinon l'expression de leur crainte ? Et ils avaient bien à craindre, puisqu'ils — je veux dire les maîtres de la société — demeuraient comme une troupe armée en pays ennemi. Mais nous, qui vivons parmi nos amis, n'avons ni à craindre ni à punir. Certainement, si, par crainte d'un rare homicide éventuel, d'une brutalité éventuelle, nous devions solennellement et légalement commettre homicide et violence, nous ne pourrions être qu'une société de féroces couards. Ne le croyez-vous pas, voisin ?

— Oui, je le crois, quand je me mets à envisager les choses de ce côté.

— Vous devez pourtant comprendre, dit le vieillard, que, lorsqu'une violence quelconque est commise, nous comptons que le coupable lui-même fera toute la réparation qui lui sera possible, et lui-même y compte. Mais, là encore, réfléchissez si la destruc-

tion ou un dommage grave infligé à un homme momentanément dominé par la colère ou la folie peut être une réparation pour la communauté ? Évidemment, cela ne peut être pour elle qu'un dommage de plus.

Je dis :

— Mais supposez qu'un homme ait l'habitude de la violence,... qu'il tue un homme par an, par exemple ?

— Pareille chose est inconnue. Dans une société où il n'y a pas de punition à éviter, pas de loi à tourner, le remords suivra certainement la faute.

— Et les moindres éclats de violence, demandai-je, comment les traitez-vous, car jusqu'à présent nous avons parlé des grandes tragédies, je crois.

Hammond dit :

— Si celui qui agit mal n'est pas malade ou fou (auxquels cas il doit être mis à l'écart jusqu'à ce que sa maladie ou sa folie soit guérie), il est évident que la douleur et l'humiliation doivent suivre la mauvaise action ; et la société en général saura manifester cette évidence aux yeux de celui qui agit mal, si d'aventure il y était peu sensible ; et, par là encore, une sorte de réparation s'ensuivrait, tout au moins un témoignage public de douleur et d'humiliation. Est-il si pénible de dire : « Je vous demande pardon, voisin » ? Eh oui, quelquefois c'est pénible, et voilà tout.

— Vous croyez que cela suffit ? demandai-je.

— Oui, et de plus c'est tout ce que nous pouvons faire. Si par surcroît nous torturons l'homme, nous transformons sa douleur

en colère, et l'humiliation qu'autrement il éprouverait de sa mauvaise action est étouffée par un espoir de se venger de notre mauvaise action envers lui. Il a payé la pénalité légale, et peut « aller et pécher de nouveau » à son aise. Faudra-t-il donc commettre pareille folie ? Souvenez-vous que Jésus avait obtenu la remise de la pénalité légale avant de dire : « Allez et ne péchez plus. » Sans compter que, dans une société d'égaux, vous ne trouverez personne pour jouer le rôle de tortureur ou de geôlier, tandis que vous trouverez beaucoup de monde pour se faire garde-malade ou médecin.

— Alors, vous considérez le crime comme une pure maladie spasmodique, qui ne demande à être traitée par aucun code de lois criminelles ?

— À peu près ; et comme, ainsi que je vous l'ai dit, nous sommes en général un peuple sain, il n'est pas probable que nous soyons beaucoup dérangés par cette maladie-là.

— Bon, vous n'avez ni code civil, ni code criminel. Mais n'avez-vous pas de lois du marché, si je puis dire, aucun règlement pour l'échange des produits ? Car vous devez faire des échanges, même n'ayant pas de propriété.

Il dit :

— Nous n'avons pas d'échange individuel courant, comme vous l'avez vu ce matin quand vous avez fait des emplettes ; mais, bien entendu, il y a des règlements des marchés, qui varient selon les circonstances et suivant l'usage général. Mais comme ce sont des sujets de consentement universel, auxquels personne ne rêve de faire objection, nous n'avons pas pris la précaution de les renforcer : c'est pourquoi je ne les appelle pas lois. Dans la loi,

qu'elle soit criminelle ou civile, l'exécution suit toujours le jugement, et quelqu'un doit pâtir. Quand vous voyez le juge sur son siège, vous voyez à travers lui, aussi clairement que s'il était de verre, l'agent mettre en prison et le soldat tuer quelque personne actuellement vivante. De pareilles folies feraient un charmant marché, n'est-ce pas ?

— Certes, dis-je, ce serait transformer le marché en un vrai champ de bataille, dans lequel bien des gens pâtiraient autant que, dans un champ de bataille, de boulets et de bayonnettes. Et, d'après ce que j'ai vu, je croirais plutôt que les opérations du marché, grandes et petites, sont conduites d'une manière qui en fait une occupation agréable.

— Vous avez raison, voisin. Bien qu'il y ait tant de gens, en fait de beaucoup le plus grand nombre parmi nous, qui seraient malheureux s'ils n'étaient pas occupés des objets qu'ils fabriquent, objets qui deviennent magnifiques entre leurs mains, il y en a beaucoup aussi, comme les ménagères dont je parlais, dont le plaisir consiste dans l'administration et l'organisation, pour employer des mots à longues queues, c'est-à-dire des gens qui aiment rassembler les choses, éviter le gaspillage, veiller à ce que rien ne reste en magasin inutilement. De telles gens sont complètement heureux dans leur travail, d'autant plus qu'ils s'occupent de faits présentant un intérêt actuel et non simplement d'inventaires destinés à prévoir quelle part leur reviendra dans la taxe levée par les privilégiés sur les gens utiles, ce qui était l'occupation des gens de commerce aux temps passés. Eh bien, qu'allez-vous me demander ensuite ?

Chapitre 13

— Comment traitez-vous la politique ?

Hammond dit en souriant :

— Je suis heureux que ce soit à moi que vous posiez cette question ; je crois qu'avec tout autre vous auriez dû vous expliquer ou essayer de le faire, si bien que vous auriez été dégoûté de poser des questions. Je crois vraiment être le seul homme en Angleterre qui sache ce que vous voulez dire ; et, puisque je le sais, je répondrai brièvement à votre question en disant que nous sommes très bien pourvus quant à la politique,... car nous n'en avons pas. Si jamais vous faites un livre de cette conversation, réservez un chapitre pour ceci, selon la manière des Serpents en Islande du vieil Horrebow.

— Je le ferai.

Chapitre 14

— Comment sont traitées vos relations avec les nations étrangères ?

— Je n'affecterai pas de ne pas savoir ce que vous voulez dire, dit-il, mais je vous dirai tout de suite que le système entier de nations rivales et en lutte, qui jouait un si grand rôle dans le « gouvernement » du monde de la civilisation a disparu en même temps que l'inégalité entre l'homme et l'homme dans la société.

— Est-ce que cela ne rend pas le monde plus sot ?

— Pourquoi ? dit le vieillard.

— L'oblitération de la diversité nationale, dis-je.

— Non-sens, dit-il d'un ton un peu hargneux. Traversez la mer et regardez. Vous trouverez assez de diversité : le paysage, la construction, la nourriture, les amusements, tout est divers. Les hommes et les femmes, divers par l'apparence aussi bien que par les habitudes de la pensée ; le costume, bien plus divers que dans la période commerciale. Comment cela ajouterait-il à la diversité ou dissiperait-il la sottise, de contraindre certaines familles ou tribus, souvent hétérogènes et en désaccord entre elles, à former certains groupes artificiels et mécaniques, de les appeler nations et d'exciter leur patriotisme, — c'est-à-dire leurs préjugés absurdes et envieux.

— Oui,... je ne sais pas comment.

— C'est bien, dit Hammond gaiement ; vous pouvez facilement comprendre, maintenant que nous sommes délivrés de cette folie, combien il est évident pour nous que, grâce à cette diversité même, les différents caractères des races peuvent être mutuellement avantageux et agréables, sans qu'on ait le moins du monde besoin de se voler les uns les autres : nous sommes tous attachés à la même entreprise et nous y consacrons nos vies. Et je dois vous dire que les querelles ou malentendus qui surgissent se produisent très rarement entre gens de race différente ; et, par suite, puisqu'il y a moins d'absurdité dans ces querelles, elles sont d'autant plus vite apaisées.

— Bien, dis-je, pour ce qui est des questions de politique ; quant aux différences générales d'opinion dans une seule et même communauté, affirmez-vous qu'il n'y en a pas ?

— Non, pas du tout, dit-il d'un air un peu hargneux ; mais je dis que des différences d'opinion sur des choses vraiment sérieuses n'ont pas besoin, — et chez nous elles n'ont pas cet effet, — de cristalliser les gens en partis constamment hostiles, avec des théories différentes sur l'origine du monde et le progrès. N'est-ce pas là ce que signifiait politique ?

— H'm, voyons, je n'en suis pas si sûr.

— Je vous prends, voisin ; ils affectaient seulement cette grave différence d'opinion ; car, si elle avait existé, ils n'auraient pas pu traiter ensemble dans le commerce ordinaire de la vie ; ils n'auraient pas pu manger ensemble, acheter et vendre entre eux, jouer ensemble, tromper ensemble les autres, mais ils auraient dû se battre toutes les fois qu'ils se rencontraient, ce qui n'aurait pas du tout fait leur affaire. Le jeu des maîtres de la politique était, par flatterie ou par force, de faire payer au public la dépense d'une vie luxueuse et de plaisirs excitants pour quelques cliques d'individus ambitieux, et l'affectation de différences graves d'opinion, démentie par tous les actes de leur vie, suffisait parfaitement pour cela. Qu'a tout cela à faire avec nous ?

— Bon, rien, je l'espère. Mais j'ai peur… Bref, j'ai entendu dire que la lutte politique était un résultat nécessaire de la nature humaine.

— La nature humaine ! s'écria le vieux gars impétueusement ; quelle nature humaine ? La nature humaine des indigents, des esclaves, des maîtres d'esclaves, ou la nature humaine d'hommes libres, prospères ? Laquelle ? Voyons, dites !

— Eh bien, je pense qu'il y aurait une différence, selon les circonstances, dans la manière dont les gens traiteraient ces

questions.

— Je le croirais volontiers. En tout cas, l'expérience montre qu'il en est ainsi. Parmi nous, nos différends sont relatifs à des questions de métiers et aux affaires passagères qui les concernent, et ne pourraient pas diviser les hommes de façon durable. En général, le résultat immédiat montre quelle opinion sur tel sujet est la bonne ; c'est une question de fait, non de spéculation. Par exemple, il n'est évidemment pas facile de fonder un parti politique sur la question de savoir si la moisson, dans telle ou telle région, commencera cette semaine ou la suivante, quand tous les hommes sont d'accord qu'elle doit au plus tard commencer dans deux semaines et quand chacun peut descendre lui-même dans les champs et voir si les grains sont assez mûrs pour être coupés.

— Et vous réglez ces différends, grands et petits, par la volonté de la majorité, je suppose ?

— Certainement ; comment pourrions-nous les régler autrement ? Vous voyez, dans des questions qui sont purement personnelles, qui n'intéressent pas le bien de la communauté, comment un homme s'habillera, qu'est-ce qu'il mangera ou boira, qu'est-ce qu'il écrira ou lira, et ainsi de suite, — il ne peut y avoir aucune différence d'opinion, et chacun fait ce qu'il lui plaît. Mais, lorsque la question est d'intérêt général pour la communauté tout entière, et que faire ou ne pas faire quelque chose intéresse chacun, il faut que la majorité l'emporte ; à moins que la minorité veuille en venir aux mains et montre par la force qu'elle est la majorité effective ou réelle ; ce qui, cependant, dans une société d'hommes qui sont libres et égaux, est peu vraisemblable ; car dans une pareille communauté la majorité apparente est la

majorité réelle, et les autres, comme je l'ai indiqué déjà, le savent trop bien pour faire de l'obstruction par pure stupidité, d'autant moins qu'ils ont eu amplement l'occasion de présenter la question sous le jour qu'ils ont voulu.

— Comment est-ce organisé ? demandai-je.

— Eh bien, dit-il, prenons une de vos unités d'organisation, commune, district ou paroisse (car nous avons les trois noms ; aujourd'hui ils ne répondent en fait qu'à de faibles différences, mais il y a eu un temps où elles étaient assez grandes). Dans telle circonscription, comme vous diriez, quelques voisins pensent qu'il faut faire ou défaire quelque chose : construire un nouveau hall de ville, détruire des maisons incommodes, ou décider qu'un pont de pierre remplacera quelque vilain vieux pont de fer, là, il y a à faire et à défaire à la fois. Eh bien, à la prochaine réunion ordinaire des voisins, ou Assemblée, comme nous disons conformément à l'ancienne langue des temps antérieurs à la bureaucratie, un voisin propose le changement, et, bien entendu, si tout le monde est d'accord, la discussion est finie, sauf les détails. De même, si personne ne soutient celui qui fait la proposition, — ne l'appuie, comme on disait, la question tombe pour le moment ; ce qui vraisemblablement ne se produira pas parmi des gens sensés, car l'auteur de la proposition en a certainement parlé avec d'autres avant l'Assemblée. Mais, en supposant l'affaire proposée et appuyée, si quelques-uns des voisins la désapprouvent, s'ils pensent que l'affreux pont de fer pourra encore servir quelque temps et s'ils ne veulent pas s'embarrasser d'en construire un tout de suite, on ne compte pas les voix cette fois-là, mais on remet la discussion complète à l'Assemblée suivante, et, en attendant, les arguments pour et contre se répandent et plusieurs sont

imprimés, en sorte que chacun est au courant ; lorsque l'Assemblée se réunit de nouveau, il y a une discussion en forme et enfin on vote à mains levées. Si l'on se tient à peu de voix, la question est de nouveau renvoyée à une discussion ultérieure ; si l'écart de voix est considérable, on demande à la minorité si elle veut céder à l'opinion la plus répandue, ce qu'elle fait souvent, même le plus généralement. Si elle refuse, la question est discutée une troisième fois ; et si la minorité n'a pas sensiblement augmenté, elle cède toujours ; je crois pourtant qu'il existe quelque règle à demi-oubliée qui lui permettrait de prolonger l'affaire ; mais, en fait, ce qui arrive toujours, c'est qu'ils sont convaincus, non peut-être que leur façon de voir est mauvaise, mais qu'ils ne pourront persuader ou obliger la communauté à l'adopter.

— Très bien, dis-je, mais qu'arrive-t-il si l'écart se maintient faible ?

— En principe, et selon la règle en ce cas, la question doit être alors abandonnée, et la majorité, lorsqu'elle est si faible, est obligée de se soumettre et d'accepter le statu quo. Mais je dois vous dire qu'en fait il est très rare que la minorité fasse prévaloir cette règle ; en général, elle cède amicalement.

— Mais savez-vous qu'il y a dans tout cela quelque chose qui ressemble beaucoup à la démocratie ; et je croyais que la démocratie était considérée comme mortellement atteinte depuis déjà bien des années.

Le vieillard cligna des yeux.

— Je reconnais que nos méthodes ont ce défaut. Mais que faire ? Personne d'entre nous ne peut se plaindre de ne pas toujours agir à sa guise à la barbe de la communauté, car il est

évident que tous ne peuvent pas avoir cette satisfaction. Que faire ?

— Mais, je ne sais pas.

— Outre notre méthode, les seules solutions que je puisse concevoir sont celles-ci. D'abord choisir ou élever une classe de personnes supérieures capables de juger toutes les questions, sans consulter les voisins ; nous aurions alors ce qu'on a appelé une aristocratie d'intelligence ; ou bien, deuxième solution, afin de sauvegarder la liberté des volontés individuelles, nous reviendrions à un système de propriété privée, et nous aurions de nouveau des esclaves, et des maîtres d'esclaves. Que pensez-vous de ces deux moyens ?

— Mais, dis-je, il y a une troisième ressource, savoir : que chacun soit absolument indépendant de tous, et qu'ainsi la tyrannie sociale soit abolie.

Il me fixa pendant une seconde ou deux, puis éclata de rire de tout son cœur ; et j'avoue que je l'imitai. Lorsqu'il revint à lui, avec un signe d'approbation, il dit :

— Oui, oui, je suis tout à fait d'accord avec vous — et c'est ce que nous faisons tous.

— Oui, et d'ailleurs cela ne gêne pas beaucoup la minorité : car, prenons la question du pont, personne n'est obligé d'y travailler, s'il n'en approuve pas la construction. Du moins, je suppose que non.

Il sourit, et dit :

— Finement vu ; et pourtant, du point de vue d'un indigène d'une autre planète. Si l'homme de la minorité sent son amour-propre blessé, certes il peut le soulager en refusant d'aider à la construction du pont. Mais, cher voisin, ce n'est pas là un baume très efficace pour la blessure causée par la « tyrannie d'une majorité » dans notre société ; car tout travail exécuté est, soit avantageux, soit préjudiciable pour tous les membres de la société. La construction du pont est un avantage pour chaque homme, si cela se trouve être une bonne chose, et un préjudice, si cela se trouve en être une mauvaise, qu'il y ait mis la main ou non ; et, en attendant, son travail est avantageux pour les constructeurs du pont, quoi qu'il arrive. En fait, pour celui à qui la construction du pont déplaît, je ne vois pas d'autre ressource que le plaisir de dire : « Je vous l'avais bien dit ! » s'il se trouve qu'elle était une faute ; s'il en profite, il lui faut souffrir en silence. Une terrible tyrannie que notre communisme, n'est-ce pas ? Souvent on prévenait les gens contre cette calamité, aux époques passées, lorsque, pour une personne bien nourrie, satisfaite, on voyait mille misérables meurt-de-faim. Quant à nous, la tyrannie nous engraisse et nous donne bonne mine ; une tyrannie, à dire vrai, que ne pourrait rendre visible aucun microscope, que je sache. N'ayez crainte, mon ami ; nous n'allons pas nous créer des soucis en donnant à notre paix, notre abondance, notre bonheur, de vilains noms, dont le sens même est oublié !

Il rêva un moment, puis tressaillit, et dit :

— Y a-t-il d'autres questions, cher hôte ? La matinée s'écoule rapidement avec mon bavardage.

Chapitre 15

— Oui, dis-je. Je m'attends à voir paraître Dick et Clara d'un moment à l'autre : ai-je le temps de vous poser une ou deux questions avant leur arrivée ?

— Faites, cher voisin, faites, dit le vieil Hammond. Plus vous me questionnerez, plus je serai content ; et d'ailleurs, s'ils viennent et me trouvent au milieu d'une réponse, ils n'auront qu'à s'asseoir tranquillement et à faire semblant d'écouter jusqu'à ce que j'aie fini. Je ne les troublerai pas ; ils seront très satisfaits d'être assis côte à côte et de se savoir près l'un de l'autre.

Je souris, comme il convenait, et dis :

— Bien ; je continuerai la conversation sans faire attention à eux, lorsqu'ils entreront. Voici donc ce que je voudrais vous demander : comment amenez-vous les gens à travailler, s'il n'y a pas de récompense du travail, et particulièrement comment les amenez-vous à travailler avec énergie ?

— Pas de récompense du travail ? dit Hammond, d'un ton grave. La récompense du travail est la vie. N'est-ce pas assez ?

— Mais aucune récompense pour un travail particulièrement bien fait ?

— Ample récompense : la récompense de la création ; le salaire que Dieu gagne, comme on aurait dit autrefois. Si vous vous mettez à demander un paiement pour le plaisir de créer, — la perfection du travail n'est pas autre chose, — la prochaine fois, nous entendrons quelque proposition pour récompenser la procréation des enfants.

— Mais l'homme du dix-neuvième siècle dirait que c'est un désir naturel de procréer des enfants et un désir naturel de ne pas travailler.

— Oui, oui, je connais cette antique platitude, — complètement fausse, et même, pour nous, tout à fait dénuée de sens. Fourier, dont tout le monde se moquait, comprenait mieux la question.

— Pourquoi est-ce dénué de sens pour vous ?

— Parce que cela suppose que tout travail est souffrance, et nous sommes si loin de le croire, que, comme vous avez pu le remarquer, une sorte de crainte grandit parmi nous qu'un jour nous manquions, non de richesse, mais d'ouvrage. C'est un plaisir que nous craignons de perdre, non une peine.

— Oui, j'ai remarqué cela, et je comptais aussi vous interroger à ce sujet. Mais, en attendant, vous parliez de l'agrément du travail parmi vous ; que vouliez-vous prétendre au juste ?

— Ceci, que maintenant tout travail est agréable ; soit parce que l'espoir d'acquérir honneur et prospérité en travaillant cause une excitation agréable, même lorsque le travail en lui-même est peu plaisant ; soit parce qu'il est devenu une agréable habitude, comme, par exemple, pour ce que vous pourriez appeler un travail machinal ; enfin (et la plus grande partie de notre travail est de cette sorte) parce que le travail lui-même procure un véritable plaisir des sens, c'est-à-dire qu'il est fait par des artistes.

— Je comprends. Pouvez-vous me dire maintenant comment vous êtes parvenus à cet heureux état ? Car, à parler franchement, cette transformation des mœurs de l'ancien monde me pa-

raît beaucoup plus grande et plus importante que tous les autres changements que vous m'avez racontés, relativement au crime, à la politique, à la propriété et au mariage.

— Vous avez raison, dit-il. Vous pourriez même dire, plutôt, que c'est cette transformation qui rend toutes les autres possibles. Quel est l'objet de la révolution ? Certainement, de rendre les gens heureux. La révolution ayant accompli sa transformation prédestinée, comment pouvez-vous empêcher la montée de la contre-révolution, si ce n'est en rendant les gens heureux ? Quoi ! faudra-t-il attendre du malheur la paix et la stabilité ? Il serait plus raisonnable de vouloir cueillir des raisins sur les buissons d'épine, des figues sur les chardons ! Et le bonheur sans un heureux travail journalier est impossible.

— Très évidemment juste, dis-je : car il me semblait que le vieillard prêchait un peu. Mais répondez à ma question : comment avez-vous atteint ce bonheur ?

— En peu de mots, par l'absence de contrainte artificielle, par la liberté pour tout homme de faire ce qu'il sait faire le mieux, jointe à la connaissance des produits du travail, dont nous avons réellement besoin. Je dois avouer que nous ne sommes parvenus à cette connaissance que lentement et péniblement.

— Continuez, dis-je, donnez-moi plus de détails ; expliquez plus complètement. Ce sujet m'intéresse excessivement.

— Oui, je vais le faire ; mais, pour cela, il faut que je vous ennuie en vous parlant un peu du passé. Le contraste est nécessaire pour cette explication. Ça ne vous fait rien ?

— Non, non.

Il se réinstalla dans son fauteuil pour un long discours :

— Il est évident, d'après tout ce que nous avons entendu dire et lisons, qu'à la dernière époque de la civilisation, les hommes se trouvaient dans un cercle vicieux, quant à la production des biens. Ils avaient atteint une merveilleuse facilité de production et, afin de tirer le meilleur parti de cette facilité, ils avaient peu à peu créé (ou, plutôt, laissé se former) un système extrêmement compliqué de vente et d'achat, que l'on a appelé le marché mondial ; et ce marché mondial, une fois mis en train, les obligeait à continuer de fabriquer plus de produits, et toujours plus de produits, qu'ils en eussent besoin ou non. Ainsi, tandis que, bien entendu, ils ne pouvaient s'affranchir de la nécessité de fabriquer pour les nécessités réelles, ils créaient une série indéfinie de nécessités factices ou artificielles, qui devint, sous la loi de fer du susdit marché mondial, égale en importance aux nécessités de la vie. Par là, ils se surchargèrent d'une prodigieuse masse de travail, uniquement pour maintenir leur misérable système.

— Oui, et alors ?

— Eh bien ! alors, comme ils s'étaient obligés à chanceler sous cet horrible fardeau d'inutile production, il leur devint impossible de considérer le travail et ses résultats à un autre point de vue que celui-ci : l'effort incessant pour dépenser sur chaque article la plus faible somme possible de travail, et en même temps pour fabriquer autant d'articles que possible. À cette « production à bon marché », comme on disait, tout était sacrifié. Le bonheur de l'ouvrier dans son travail, ou plutôt son confort le plus indispensable, sa santé même, sa nourriture, ses vêtements, son logement, son temps, son plaisir, son éducation — bref, sa vie — ne pesaient pas un grain de sable dans la balance, comparés à

cette affreuse nécessité de « produire à bon marché » des objets, dont une grande partie ne valaient pas la peine d'être produits du tout. Oui, et on raconte, et il faut le croire, si accablants sont les témoignages, — bien que beaucoup, aujourd'hui, ne puissent pas le croire, — que même des hommes riches et puissants, les maîtres des pauvres diables dont je viens de parler, consentaient à vivre au milieu de spectacles, de bruits et d'odeurs tels qu'il est dans la nature humaine d'en avoir horreur et de les fuir, afin de soutenir par leurs richesses cette suprême extravagance. En fait, la communauté tout entière était prise dans la gueule de ce monstre dévorant, « la production à bon marché », où l'avait jetée le marché mondial.

— Hélas ! dis-je. Mais qu'arriva-t-il ? Leur habileté et leur facilité à produire ne sont-elles pas venues à bout de ce chaos misérable, à la fin ? N'ont-ils pu gagner de vitesse ce marché mondial, puis, résolument, se mettre à chercher les moyens de se soulager de cette effroyable charge de travail superflu ?

Il sourit amèrement.

— L'ont-ils seulement essayé ? Je n'en suis pas sûr. Vous connaissez le vieux dicton : l'insecte s'habitue à vivre dans le fumier ; et que le fumier leur parût doux ou non, il est certain que ces gens y vivaient.

Sa façon de juger la vie du dix-neuvième siècle me suffoqua un peu, et je dis faiblement :

— Mais l'économie de travail due aux machines ?

— Eh ! fit-il. Qu'est-ce que vous dites-là ? L'économie de travail due aux machines ? Oui, elles étaient faites « pour économi-

ser le travail » (ou, pour parler plus clairement, des vies d'hommes) sur tel ouvrage, afin de pouvoir le dépenser, — je pourrais dire le gaspiller, — sur tel autre ouvrage, probablement inutile. Ami, toutes leurs inventions pour épargner le travail aboutissaient uniquement à augmenter le fardeau de travail. L'appétit du marché mondial croissait en raison du travail dont il se nourrissait : les pays compris dans le cercle de la « civilisation » (c'est-à-dire la misère organisée) regorgeaient des rebuts du marché, et la force et la ruse étaient employées sans frein à « ouvrir » des pays hors de ces limites. Ce procédé d'« ouverture » est étrange pour quiconque a lu les professions de foi des hommes de cette époque, mais n'a pas pénétré leur manière d'agir ; c'est peut-être ce qui nous montre au pis la grande tare du dix-neuvième siècle : la pratique d'une affectation hypocrite pour éviter la responsabilité d'une férocité réelle. Lorsque le marché mondial civilisé guettait un pays qui jusqu'alors avait échappé à ses griffes, on trouvait quelque prétexte clair, — la suppression d'un esclavage différent de celui du commerce, et moins cruel ; l'expansion d'une religion à laquelle ses promoteurs ne croyaient plus ; la « délivrance » de quelque forcené ou de quelque fou homicide, que ses méfaits avaient mis dans l'embarras au milieu des indigènes du pays « barbare » — bref, n'importe quel bâton avec lequel on pût frapper. Puis on prenait un aventurier hardi, sans principes, ignorant (il n'était pas difficile à trouver à l'époque de la concurrence), et on l'invitait, à force de présents, à « créer un marché » en brisant tout ce qu'il pouvait y avoir de traditions sociales dans le pays condamné, en y détruisant à loisir tout ce qu'il lui plairait. Il forçait les indigènes à recevoir des produits dont ils n'avaient pas besoin et s'emparait de leurs produits naturels en « échange », — c'était le nom de cette

sorte de vol, — et, par là il « créait de nouveaux besoins », et pour y suffire (c'est-à-dire pour que leurs nouveaux maîtres leur permissent de vivre), les malheureux, impuissants, étaient obligés de se vendre et se soumettre à l'esclavage de l'écrasant travail sans espoir, afin d'avoir de quoi acheter les inutilités de la « civilisation ». Ah ! dit le vieillard en désignant le musée, j'ai lu des livres et des papiers là-dedans où sont racontées d'étranges histoires sur la manière dont la civilisation (ou misère organisée) traitait la « non-civilisation » ; depuis le temps où le gouvernement britannique envoyait, de propos délibéré, des couvertures infectées de petite vérole, comme poison de choix, à d'innocentes tribus de Peaux-Rouges, jusqu'à l'époque où l'Afrique fut dévastée par un homme appelé Stanley, qui…

— Pardon, dis-je, mais, vous le savez, le temps presse, et je désire continuer notre sujet suivant le chemin le plus court possible ; je voudrais tout de suite vous demander ceci, sur les produits fabriqués pour le marché mondial : quelle était leur qualité ? ces gens, qui étaient si habiles à fabriquer, je suppose qu'ils fabriquaient bien ?

— La qualité ! dit le vieillard d'un ton bourru, assez mécontent d'être interrompu dans son histoire ; comment auraient-ils pu faire attention à de telles niaiseries que la qualité des marchandises qu'ils vendaient ? Les meilleures étaient d'une assez basse moyenne et les plus mauvaises étaient de simples pis-aller qu'on prenait en guise des objets demandés, mais qu'on n'aurait pas supportés si l'on avait pu avoir autre chose. C'était une plaisanterie courante de ce temps-là, que les produits étaient faits pour la vente et non pour l'usage ; plaisanterie que vous pouvez com-

prendre, vous qui venez d'une autre planète, mais nos gens ne le peuvent pas.

— Quoi ! ne faisaient-ils rien de bien ?

— Si, il y avait une catégorie de produits qu'ils fabriquaient absolument bien, et c'était la catégorie des machines qui servaient à fabriquer les objets. C'étaient habituellement des ouvrages tout à fait parfaits, admirablement appropriés à leur usage. En sorte que l'on peut dire que le grand exploit du dix-neuvième siècle a été la fabrication de machines, merveilles d'invention, d'habileté et de patience, dont on se servait pour la production d'innombrables quantités de pis-aller sans valeur. En réalité, les propriétaires de machines ne considéraient rien de ce qu'ils fabriquaient comme des produits, mais uniquement comme des moyens de s'enrichir. Bien entendu, le seul signe auquel on reconnaissait l'utilité des produits, était qu'il se trouvât des acheteurs — raisonnables ou stupides, peu importait.

— Et les gens s'arrangeaient de cela ?

— Un temps.

— Et ensuite ?

— Ensuite, la culbute, dit le vieillard en souriant, et le dix-neuvième siècle s'est vu lui-même comme un homme qui aurait perdu ses habits étant au bain et qui est obligé d'aller tout nu par la ville.

— Vous êtes bien dur pour ce malheureux dix-neuvième siècle.

— Naturellement, je le connais si bien.

Il se tut un moment, puis il dit :

— Il y a dans notre famille des traditions — des histoires véritables, plutôt — datant de ce siècle : mon grand-père a été une de ses victimes. Si vous êtes un peu au courant, vous comprendrez combien il a souffert, si je vous dis qu'il était, en ce temps-là, un pur artiste, un homme de génie et un révolutionnaire.

— Je crois comprendre, dis-je ; mais maintenant, il semble, vous avez changé tout cela ?

— Oui, plutôt. Les produits que nous fabriquons sont faits parce qu'on en a besoin : les hommes travaillent pour l'usage de leurs voisins, comme ils travailleraient pour eux-mêmes, et non pour un vague marché dont ils ne savent rien et sur lequel ils n'ont aucun contrôle : comme il n'y a ni achat ni vente, ce serait simplement de la folie de fabriquer des produits pour le cas où on en aurait besoin ; car il n'y a plus personne qui puisse être forcé à les acheter. Ainsi, tout ce qui est fabriqué est bon, et absolument propre à son objet. Rien ne peut être fait que pour un usage déterminé ; aussi on ne fait pas de produits inférieurs. De plus, comme je l'ai déjà dit, nous nous sommes rendu compte de nos besoins, en sorte que nous ne fabriquons pas plus que ce qu'il nous faut ; et comme rien ne nous oblige à fabriquer une grande quantité de choses inutiles, nous avons assez de temps et de ressources pour regarder la fabrication comme notre plaisir. Tout travail qui serait fastidieux à faire à la main est fait par un machinisme énormément perfectionné ; et tout travail qu'il est agréable de faire à la main est fait sans machinisme. Il n'est pas difficile de trouver de l'ouvrage convenant au tour d'esprit particulier à chacun ; en sorte que nul n'est sacrifié aux besoins d'un autre. De temps en temps, lorsque nous avons reconnu que quelque travail est trop déplaisant ou pénible, nous l'avons abandonné, et nous

avons tout à fait renoncé à l'objet qu'il produisait. Vous voyez bien maintenant que, dans ces conditions, tout le travail que nous faisons est un exercice de l'esprit et du corps plus ou moins agréable : en sorte qu'au lieu d'éviter le travail, tout le monde le recherche : et, les gens étant devenus plus adroits au travail de génération en génération, il est devenu si facile qu'il semble que l'on fasse moins, alors que probablement on produit davantage. Je pense que cela explique cette crainte, à laquelle j'ai fait allusion tout à l'heure, d'une disette possible de travail, crainte que vous avez peut-être déjà remarquée, sentiment qui grandit et qui s'est développé depuis une vingtaine d'années.

— Mais croyez-vous qu'il y ait à craindre une disette de travail parmi vous ?

— Non, je ne crois pas, et je vous dirai pourquoi ; c'est le penchant de chacun de rendre son propre ouvrage de plus en plus agréable, ce qui a pour résultat d'élever l'idéal de perfection (car personne n'aime produire un ouvrage qui ne soit pas à son honneur) et de provoquer une plus mûre réflexion avant la production ; et il y a un nombre si considérable de choses qui peuvent être traitées comme des œuvres d'art, que cela seul donne du travail à une foule de gens adroits. Et puis, si l'art est inépuisable, la science l'est aussi ; et bien qu'elle ne soit plus la seule occupation innocente à laquelle un homme intelligent puisse passer son temps, comme on le croyait autrefois, il y a pourtant — et je pense qu'il y aura toujours — beaucoup de gens qu'excite la lutte contre ses difficultés, et qui la préfèrent à tout. Et puis, à mesure que le travail impliquera de plus en plus de plaisir, je pense que nous reprendrons des genres d'ouvrage produisant des objets désirables, mais que nous avons abandonnés faute d'avoir su les

conduire agréablement. Au surplus, je crois que c'est seulement dans certaines parties de l'Europe, plus avancées que le reste du monde, que vous entendrez parler de cette crainte d'une disette de travail. Les pays qui ont été autrefois les colonies de la Grande-Bretagne, par exemple, et particulièrement l'Amérique — surtout la partie de l'Amérique qui a formé les États-Unis — nous sont aujourd'hui et seront pendant longtemps d'une grande ressource. Ces pays, et, comme je vous le dis, particulièrement l'Amérique du Nord, ont si terriblement souffert des derniers jours de la civilisation dans toute sa vigueur, et vivre y était devenu tellement affreux, qu'ils sont maintenant très en retard pour tout ce qui rend la vie agréable. On peut dire que depuis près de cent ans les gens de l'Amérique du Nord sont occupés à transformer en habitation un monceau d'ordures puantes ; et il y a encore beaucoup à faire, d'autant plus que le pays est si grand.

— Eh bien, dis-je, je suis extrêmement heureux de penser que vous avez une telle perspective de bonheur devant vous. Mais je voudrais vous poser encore quelques questions, et ensuite j'aurai fini pour aujourd'hui.

Chapitre 16

En parlant, j'entendis des pas près de la porte ; le loquet céda, et nos deux amants entrèrent, si beaux à voir que l'on n'éprouvait aucune gêne devant leur tendresse peu dissimulée ; il semblait que le monde entier dut être amoureux d'eux. Quant au vieil Hammond, il les regarda comme un artiste qui vient de peindre

un tableau presque aussi bien qu'il avait pensé pouvoir le faire en s'y mettant, et il était parfaitement heureux. Il dit :

— Asseyez-vous, asseyez-vous, jeunes gens, et ne faites pas de bruit. Notre hôte a encore quelques questions à me poser.

— Oh ! je le pense bien, dit Dick ; vous n'avez été que trois heures et demie ensemble ; et il n'y a pas à espérer que l'histoire de deux siècles puisse être racontée en trois heures et demie ; sans compter que vous avez dû vous égarer, je suppose, dans le domaine de la géographie et des métiers.

— Quant au bruit, mon cher cousin, dit Clara, vous allez bientôt être dérangé par celui de la cloche du dîner, et je pense que sa musique sera très agréable à notre hôte, qui a déjeuné de bonne heure, il paraît, et qui a sans doute eu une journée fatigante hier.

— Eh bien, dis-je, puisque vous avez prononcé le mot, je commence à sentir que vous avez raison ; mais je me suis nourri d'émerveillement en attendant : vraiment, je vous assure, ajoutai-je en voyant son sourire, oh, si charmant !

Or à ce moment, de quelque tour élevée, arriva le bruit d'un carillon argentin, qui jouait un doux air clair ; il résonna à mes oreilles inhabituées comme le chant du premier merle au printemps, et évoqua dans ma mémoire un flux de souvenirs, les uns de mauvais moments, les autres de bons, mais tous adoucis maintenant en simple plaisir.

— Assez de questions pour ce matin, dit Clara ; elle me prit la main, comme ferait un enfant affectueux, et me conduisit hors de la pièce et dans l'escalier jusqu'à la cour du Musée, laissant les deux Hammond suivre comme ils voulaient.

Nous allâmes au Marché, où j'avais été déjà, et où se dirigeait en même temps que nous une file clairsemée de gens élégamment vêtus. Nous entrâmes dans le cloître et arrivâmes à une entrée richement moulée et sculptée, où une très jolie jeune fille aux cheveux noirs nous donna à chacun une belle touffe de fleurs d'été, et nous pénétrâmes dans une salle beaucoup plus grande que celle de la maison des Hôtes à Hammersmith, d'une architecture plus soignée et peut-être plus belle. J'eus de la peine à quitter des yeux les peintures murales (car je pensais que c'était de mauvais goût de regarder tout le temps Clara, quoiqu'elle en valût bien la peine). Je vis d'un coup d'œil que leurs sujets étaient pris aux bizarres légendes et fantaisies de l'ancien monde, dont une demi-douzaine de gens tout au plus, dans le monde d'hier, avaient quelque idée ; et lorsque les deux Hammond s'assirent en face de nous, je dis au vieillard, en désignant la frise :

— Que c'est curieux de voir ces sujets ici !

— Pourquoi ? Je ne vois pas ce qui peut vous surprendre ; tout le monde connaît les contes ; et ce sont des sujets gracieux et agréables, pas trop tragiques pour un lieu où surtout on mange et boit et où l'on s'amuse, et pourtant pleins d'action.

Je souris, et dis :

— Eh bien, je ne m'attendais guère à trouver le souvenir des Sept Cygnes, du Roi de la Montagne d'Or, du Fidèle Henri, et de toutes ces fantaisies agréablement curieuses, que Jacob Grimm a réunies, datant de l'enfance du monde, et déjà bien attardées de son temps : j'aurais cru que vous aviez oublié de telles puérilités à cette époque-ci.

Le vieillard sourit, et ne dit rien ; mais Dick rougit fort, et éclata :

— Qu'est-ce que vous voulez dire, Hôte ? Je les trouve très belles, je ne dis pas seulement les peintures, mais les histoires ; et, lorsque nous étions enfants, nous nous figurions les voir se dérouler dans tous les coins de forêt, dans tous les plis de rivière : toute maison dans les champs était pour nous le palais du roi de la fable. Ne vous souvenez-vous pas, Clara ?

— Oui, dit-elle ; et il me sembla qu'un léger nuage passait sur sa gracieuse figure. J'allais lui adresser la parole, lorsque les jolies servantes vinrent à nous en souriant, avec un doux gazouillement de fauvettes au bord de l'eau, et nous servirent à dîner. Le dîner, comme notre déjeuner, fut préparé et présenté avec une délicatesse qui me montrait que ceux qui l'avaient apprêté avaient goût à ce travail ; mais il n'y avait excès ni de quantité, ni de friandise ; chaque chose était simple, bien qu'excellent en son genre ; et il était évident que ceci n'était pas une fête, mais un simple repas ordinaire. Les verres, la vaisselle, les assiettes, étaient très beaux, à mes yeux habitués à l'étude de l'art du moyen-âge ; mais un pilier de club du dix-neuvième siècle les aurait sans doute trouvés grossiers et pas assez finis ; les faïences étaient en poterie vernissée, mais avec une très belle ornementation ; les seules porcelaines étaient, çà et là, quelque vieux travail oriental. Les verres, de même, bien qu'élégants et gracieux, et très variés de forme, étaient quelque peu chiffonnés et de facture plus raboteuse que les articles commerciaux du dix-neuvième siècle. L'ameublement et l'arrangement général de la salle étaient à l'avenant du couvert de la table, beaux de forme et ornés à profusion, mais sans le « fini » commercial des menuisiers et ébé-

nistes de notre temps. De plus, absence complète de ce que le dix-neuvième siècle appelle « confort », — c'est-à-dire absolue incommodité ; — en sorte que, même sans compter la délicieuse excitation de cette journée, je n'avais jamais encore goûté mon dîner avec tant de plaisir.

Lorsque nous eûmes fini de manger et que nous fûmes restés assis un moment, avec une bouteille de très bon vin de Bordeaux devant nous, Clara revint à la question du sujet des peintures, comme si cela l'avait préoccupée.

Elle les regarda et dit :

— Comment se fait-il, alors que notre vie surtout nous intéresse, que cependant les gens qui s'adonnent à écrire des poèmes ou à peindre des tableaux s'occupent rarement de notre vie moderne, ou, s'ils le font, ont grand soin que leurs poèmes ou leurs peintures n'y ressemblent pas ? Ne sommes-nous pas assez bien pour nous peindre nous-mêmes ? Comment se fait-il que nous trouvions les affreux temps passés si intéressants — en peinture et en poésie ?

Le vieil Hammond sourit :

— Il en a toujours été ainsi et je pense qu'il en sera toujours ainsi quelque raison qu'on en puisse donner. Il est vrai qu'au dix-neuvième siècle lorsqu'il y avait si peu d'art et qu'on en parlait tant, il y avait une théorie d'après laquelle l'art et la littérature d'imagination devaient s'occuper de la vie contemporaine ; mais cela n'arriva jamais ; car, si l'on y avait quelque prétention, l'auteur prenait toujours soin, comme Clara vient de l'indiquer, de dissimuler, d'exagérer, ou d'idéaliser et de défigurer d'une manière ou d'une autre ; en sorte que, malgré toute son apparence

de vérité, il aurait pu aussi bien s'occuper de l'époque des Pharaons.

— Mais, dit Dick, il est certainement tout naturel d'aimer ces choses défigurées ; de même que, lorsque nous étions enfants, comme je le disais tout à l'heure, nous aimions nous représenter nous mêmes dans tel ou tel rôle, dans telle ou telle condition. C'est ce que font ces peintures. Et pourquoi ne le feraient-elles pas ?

— Tu as touché juste, dit le vieil Hammond ; c'est ce qui est enfant en nous qui produit des œuvres d'imagination. Lorsque nous sommes enfants, le temps passe pour nous si lentement qu'il nous semble avoir du temps pour tout.

Il soupira, puis sourit :

— Au moins, réjouissons-nous de ce que notre jeunesse est revenue. Je bois aux jours présents !

— Seconde enfance, dis-je à voix basse, puis je rougis de ma double grossièreté et j'espérai qu'il n'eût pas entendu. Mais il avait entendu ; il se tourna vers moi en souriant :

— Oui, pourquoi pas ? Et, pour ma part, je souhaite que cela dure longtemps et que la prochaine période où le monde verra une humanité sage et malheureuse, si cela doit arriver, nous conduise rapidement à une troisième enfance, si le temps présent n'est pas déjà notre troisième. En attendant, mon ami, il faut que vous sachiez que nous sommes trop heureux, tant individuellement que collectivement, pour nous préoccuper de ce qui viendra plus tard.

— Eh bien, pour moi, dit Clara, je voudrais que nous soyons assez intéressants pour qu'on nous écrive et nous peigne.

Dick lui répondit quelques paroles d'amant, impossibles à transcrire, puis nous restâmes assis un moment sans rien dire.

Chapitre 17

Dick rompit enfin le silence :

— Hôte, pardonnez-nous une petite lourdeur d'après-dîner. Que voudriez-vous faire ? Allons-nous sortir le grison et retourner à Hammersmith ? ou voulez-vous venir avec nous entendre chanter des Gallois dans une salle tout près d'ici ? ou bien voulez-vous venir tout de suite avec moi dans la Cité pour voir quelques constructions vraiment belles ? ou — quoi encore ?

— Mais, dis-je, comme je suis étranger, je vous laisserai choisir pour moi.

En réalité, je n'avais aucun besoin d'être « amusé » à ce moment ; et d'ailleurs j'avais comme un sentiment que le vieillard, avec sa connaissance des temps anciens, et même une sorte de sympathie à rebours pour eux, causée par son effective haine, m'était pour ainsi dire une couverture contre le froid de ce monde si nouveau où j'étais, en quelque sorte, déshabillé de toute pensée et de tout mode d'action coutumiers, et je désirais ne pas le quitter trop tôt. Il vint aussitôt à mon secours :

— Attendez un peu, Dick ; il y a encore quelqu'un à consulter, après vous et l'hôte que voici, et c'est moi. Je ne vais pas perdre

tout de suite le plaisir de sa compagnie, surtout lorsque je sais qu'il a quelque chose de plus à me demander. Allez donc rejoindre vos Gallois, c'est très bien ; mais avant tout apportez-nous une autre bouteille de vin dans notre coin, et puis filez tant que vous voudrez, et revenez chercher notre ami pour aller vers l'ouest, mais pas trop tôt.

Dick acquiesça en souriant, et le vieillard et moi restâmes bientôt seuls dans la grande salle, le soleil de l'après-midi luisant sur le vin rouge dans nos grands verres aux formes gracieuses. Hammond dit :

— Y a-t-il quelque chose qui vous intrigue particulièrement dans notre manière de vivre, maintenant que vous en avez entendu raconter assez et que vous en avez vu un peu ?

— Je crois que ce qui m'intrigue le plus est de savoir comment tout cela s'est produit.

— Cela se conçoit ; le changement est si grand. Il serait difficile de vous raconter toute l'histoire, peut-être impossible : savoir, mécontentement, traîtrise, désappointement, ruine, misère, désespoir, — ceux qui ont travaillé au changement, parce qu'ils savaient voir plus loin que les autres, ont traversé toutes ces phases de souffrance ; et il n'y a pas de doute que tout le temps la plupart des hommes ont assisté, sans comprendre ce qui se passait, trouvant tout cela très naturel, comme le lever et le coucher du soleil ; et ce l'était bien aussi.

— Dites-moi une chose, si vous le pouvez. Le changement, la « révolution », comme on l'appelait, s'est-il produit pacifiquement ?

— Pacifiquement ? Quelle paix y avait-il parmi la masse confuse de ces pauvres malheureux du dix-neuvième siècle ? C'était la guerre d'un bout à l'autre : guerre âpre, jusqu'au moment où l'espoir et la joie y mirent fin.

— Voulez-vous dire des combats effectifs avec des armes, ou bien des grèves et des lockouts, et la famine dont nous avons entendu parler ?

— Les deux, les deux. En somme, l'histoire de la terrible période de transition entre l'esclavage commercial et la liberté peut être résumée ainsi. Lorsque surgit l'espoir de réaliser pour tous les hommes une condition de vie communiste, le pouvoir des classes moyennes, qui dominaient alors la société, était si énorme et écrasant que presque à tous cela paraissait un rêve, — : même à ceux qui avaient, pour ainsi dire malgré eux en dépit de leur raison et de leur jugement, conçu ces espérances. Ceci était d'autant plus vrai que plusieurs de ces hommes, plus éclairés, que l'on appelait alors socialistes, quoiqu'ils sussent bien, et même affirmassent publiquement, que la seule condition sociale raisonnable est le communisme pur, tel que vous le voyez maintenant autour de vous, reculaient cependant devant ce qui leur paraissait la tâche stérile de prêcher la réalisation d'un heureux rêve. En regardant en arrière, maintenant, nous pouvons voir que la grande cause efficiente du changement était une aspiration vers la liberté et l'égalité, de même nature, si vous voulez, que la passion irraisonnée de l'amant ; une nausée qui faisait rejeter avec horreur la vie solitaire, sans but, de l'homme bien posé, bien élevé de cette époque : ce sont là des phrases, mon cher, qui pour nous, hommes d'aujourd'hui, ont perdu leur sens, tellement nous sommes loin de l'affreux état qu'elles représentent.

Eh bien, ces hommes si conscients de ce sentiment n'avaient pourtant pas foi en lui, comme moyen de produire le changement. Et il n'y avait à cela rien d'extraordinaire : car, en regardant autour d'eux, ils voyaient la masse immense des classes opprimées, trop courbées sous la misère de leur vie et trop enfouies dans l'égoïsme de la misère pour être capables de concevoir une autre issue que la voie ordinaire imposée par le système d'esclavage sous lequel on vivait : rien de mieux qu'une chance éloignée de grimper de la classe opprimée dans la classe opprimante.

Aussi, tout en sachant que le seul but raisonnable pour ceux qui voudraient améliorer le monde était de réaliser une condition d'égalité, pourtant, dans leur impatience désespérée, ils en arrivèrent à se convaincre que s'ils pouvaient, par n'importe quel moyen, modifier assez profondément le mécanisme de la production et le régime de la propriété pour que les « classes inférieures » (telle était l'horrible expression) vissent leur esclavage un peu allégé, elles seraient prêtes à s'adapter à ce mécanisme et s'en serviraient pour améliorer leur condition toujours davantage, jusqu'à ce qu'enfin le résultat fût une égalité de fait (ils aimaient beaucoup employer le mot « fait ») : en effet, « les riches » seraient obligés de payer si cher pour maintenir « les pauvres » dans une situation acceptable, que la situation des riches cesserait d'être avantageuse et peu à peu disparaîtrait. Vous me suivez ?

— À peu près, dis-je. Continuez.

— Eh bien, puisque vous me suivez, vous allez voir qu'en théorie cela n'était pas tout à fait déraisonnable ; mais « en fait » il se trouva qu'on s'était trompé.

— Comment cela ?

— Mais ne le voyez-vous pas ? Parce que cela impliquait la fabrication d'un machinisme par ceux-là qui ne savaient pas ce qu'ils voulaient faire faire aux machines. Dans la mesure où les masses de la classe opprimée appuyèrent cette méthode de progrès, elles le firent pour se procurer des rations d'esclaves progressives — tous ceux qui pouvaient. Et si ces classes avaient été véritablement incapables de cette émotion instinctive qui produisait la passion que j'ai dite pour la liberté et l'égalité, ce qui serait arrivé, je crois, aurait été ceci : une certaine partie des classes laborieuses aurait bénéficié d'un tel progrès dans sa situation, qu'elle aurait approché de la situation des hommes moyennement riches ; mais, au-dessous de ceux-là, il y aurait eu une grande classe d'esclaves extrêmement misérables, dont l'esclavage aurait été de beaucoup plus désespéré que n'avait été le précédent esclavage de classe.

— Qu'est-ce qui a empêché cela ?

— Mais, bien entendu, précisément cet instinct vers la liberté dont j'ai parlé. Il est vrai que la classe des esclaves ne pouvait concevoir le bonheur d'une vie libre. Pourtant ils parvinrent à comprendre (et même très vite) qu'ils étaient opprimés par leurs maîtres et ils prétendirent, vous voyez combien justement, qu'ils pouvaient se passer d'eux, quoique peut-être ils sussent à peine comment ; on aboutit à ceci : s'ils ne pouvaient apercevoir dans l'avenir le bonheur et la paix de l'homme libre, du moins ils apercevaient la guerre, dont un vague espoir leur disait que sortirait cette paix.

— Pourriez-vous plutôt me raconter plus expressément ce qui arriva alors ? dis-je, car je le trouvais un peu vague en ce moment.

— Oui, je le peux. Le mécanisme social à l'usage des gens qui ne savaient pas ce qu'ils voulaient, et qui était connu en ce temps-là sous le nom de socialisme d'État, fut en partie établi, mais de façon très fragmentaire. Cela n'alla pas sans à-coups ; on rencontrait naturellement, à chaque pas, la résistance des capitalistes, et ce n'est pas étonnant, puisqu'on tendait de plus en plus à renverser le système commercial dont je vous ai parlé, sans rien mettre à la place de réellement efficace. Le résultat fut une confusion croissante, une grande souffrance parmi les classes ouvrières, et, par suite, un grand mécontentement. Longtemps les choses continuèrent ainsi. Le pouvoir des classes supérieures avait diminué, à mesure que diminua leur domination sur la richesse générale, et elles ne purent plus l'emporter haut la main comme elles y avaient été habituées à l'époque précédente. En cela, les résultats justifiaient les socialistes d'État. D'autre part, les classes ouvrières étaient mal organisées et devenaient en réalité plus pauvres, malgré les concessions (pourtant sérieuses, à la longue) auxquelles on avait obligé les maîtres. Ainsi les choses se balançaient : les maîtres ne pouvaient réduire leurs esclaves à complète sujétion, tout en réprimant quelques faibles émeutes partielles assez facilement. Les ouvriers arrachaient à leurs maîtres des améliorations, réelles ou imaginaires, dans leur situation, mais ne pouvaient leur arracher la liberté. Enfin vint la grande débâcle. Pour expliquer ceci, il faut que vous compreniez qu'il avait été fait de très grands progrès parmi les ouvriers, bien qu'on eût peu gagné, comme je l'ai dit, dans le sens de la vie matérielle.

Je fis l'innocent :

— En quel sens pouvaient-ils faire des progrès, sinon dans la vie matérielle ?

— Dans le sens de la capacité d'instaurer un état de choses où la vie matérielle serait abondante et facile à gagner. Ils avaient enfin appris à s'unir, après une longue période de fautes et de désastres. Les ouvriers avaient maintenant une organisation complète pour la lutte contre leurs maîtres, lutte qui pendant plus d'un demi-siècle avait été considérée comme une des conditions inévitables du système moderne de travail et de production. Cette union avait maintenant pris la forme d'une fédération de tous ou presque tous les métiers salariés reconnus, et c'était par son moyen que les améliorations dans la condition des travailleurs avaient été arrachées aux maîtres. Bien qu'ils prissent part assez souvent aux émeutes qui se produisaient, surtout dans les premiers temps de leur organisation, cela ne constituait en aucune façon une partie essentielle de leur tactique ; même, à l'époque dont je parle maintenant, ils étaient parvenus à une telle force que, la plupart du temps, la simple menace d'une « grève » était suffisante pour obtenir quelque concession secondaire, parce qu'ils avaient abandonné l'absurde tactique des anciens syndicats, qui faisaient chômer une partie seulement des ouvriers de telle ou telle industrie et les aidaient pendant le chômage sur le travail de ceux qui continuaient. À cette époque, ils avaient une énorme réserve d'argent pour soutenir les grèves et pouvaient arrêter complètement une industrie pour quelque temps, s'ils le décidaient.

— Avec de pareilles sommes, n'y avait-il pas un sérieux danger d'abus, de… tripotages ?

Le vieil Hammond s'agita sur son siège et dit :

— Tout cela est passé depuis longtemps, et pourtant j'éprouve une véritable honte d'être obligé de vous dire que c'était plus qu'un danger ; même, plus d'une fois, l'union tout entière parut brisée en morceaux à cause de cela : mais, à l'époque dont je vous parle, les choses semblaient si imminentes, et, du moins pour les ouvriers, la nécessité de leur action dans la tourmente qui se précipitait, produite par la lutte du travail, était si évidente, que la situation avait développé parmi tous les gens capables de raison une profonde gravité, une résolution qui rejetait tout ce qui n'était pas essentiel, et qui, pour quiconque pensait, était grosse du changement prochain : un tel milieu était trop dangereux pour des traîtres et de simples égoïstes, et peu à peu ils furent chassés et rejoignirent, pour la plupart, les réactionnaires déclarés.

— Et ces améliorations, dis-je, qu'étaient-elles ? ou plutôt de quelle nature ?

— Quelques-unes, et celles-là de l'importance la plus effective pour la vie matérielle, furent admises par les maîtres sous la contrainte directe des ouvriers ; les nouvelles conditions de travail ainsi obtenues n'étaient que de simples coutumes, sans force de loi ; mais, une fois établies, les maîtres n'osaient pas essayer de les retirer, en face du pouvoir grandissant des Travailleurs Unis. Quelques-unes aussi étaient des poussées faites sur le sentier du socialisme d'État ; on a vite fait d'en résumer les plus importantes. À la fin du dix-neuvième siècle, un cri s'éleva, qu'il fallait forcer les maîtres à employer leurs hommes un moins grand nombre d'heures par jour ; ce cri enfla rapidement, et les maîtres durent céder. Mais il était bien évident qu'à moins de comporter

un prix du travail plus élevé pour chaque heure, ce serait une illusion, et que les maîtres, à moins d'y être forcés, s'en tiendraient là. Aussi, après une longue lutte, une autre loi fut votée, fixant un prix minimum du travail dans les industries les plus importantes, laquelle à son tour dut être appuyée par une loi fixant le prix maximum des denrées alors considérées comme nécessaires à la vie d'un ouvrier.

— On se rapprochait terriblement des rations de pauvres des Romains, dis-je en souriant, et de la distribution parcimonieuse de pain au prolétariat.

— Beaucoup le disaient à l'époque, dit le vieillard sèchement ; et ce fut longtemps un lieu commun, que le socialisme d'État aboutirait à cette fondrière, s'il aboutissait, ce qui, vous le savez, n'arriva pas. Cependant, il alla plus loin que ces questions de minimum et de maximum, et, soit dit en passant, nous pouvons voir maintenant qu'elles étaient nécessaires. Le gouvernement se trouva dans l'obligation de répondre à la clameur de la classe des maîtres disant que la destruction du commerce était proche (destruction aussi désirable, s'ils l'avaient su, que l'extinction du choléra, qui heureusement a eu lieu depuis). Et il fut forcé d'y répondre par une mesure hostile aux maîtres, l'établissement d'ateliers nationaux pour la production des denrées nécessaires et de marchés pour leur vente. L'ensemble de ces mesures fit quelque effet : elles étaient en somme de même nature que les règles édictées par le gouverneur d'une ville assiégée. Mais, naturellement, aux classes privilégiées il semblait que la fin du monde fût arrivée, lorsque de pareilles lois entraient en vigueur.

Et cela n'était pas tout à fait sans raison : l'expansion des théories communistes, et la mise en œuvre partielle du socia-

lisme d'État, avaient d'abord dérangé, et finalement presque paralysé, le merveilleux système commercial sous lequel le vieux monde avait si fiévreusement vécu et qui avait engendré, pour un petit nombre, le plaisir d'une vie de joueurs, et pour beaucoup, ou la plupart, une vie de pure misère. Survinrent, les unes par dessus les autres, de « mauvaises périodes », comme on disait, et elles étaient en effet bien mauvaises pour les esclaves salariés. L'année 1952 fut l'une des pires à cette époque ; les ouvriers souffrirent horriblement : les ateliers nationaux, insuffisants, inefficaces, qui étaient terriblement combattus, ne firent que décliner, et une énorme partie de la population en fut réduite à subsister par la « charité » pure et simple, comme on disait.

Les Travailleurs Unis observaient la situation avec un mélange d'espoir et d'inquiétude. Ils avaient déjà formulé l'ensemble de leurs revendications ; à présent, par un vote solennel et général de toutes leurs sociétés fédérées, ils exigèrent qu'une première mesure fût prise pour donner suite à leurs réclamations : cette mesure aurait directement conduit à remettre l'administration de toutes les ressources naturelles du pays, en même temps que le machinisme, entre les mains des Travailleurs Unis, et à réduire les classes privilégiées à la position de pensionnés qui dépendraient évidemment du bon plaisir des ouvriers. « La Résolution », comme on l'appela, reçut une large publicité dans les journaux du jour ; de fait, c'était une déclaration de guerre, et elle fut reçue comme telle par la classe des maîtres. Ils commencèrent dès lors à se préparer à une solide résistance contre « le communisme stupide et féroce de l'époque », selon leur expression. Et comme à beaucoup d'égards ils étaient encore très puissants, ou paraissaient l'être, ils espéraient encore, au moyen de la force brutale, rattraper quelque chose de ce qu'ils avaient perdu,

et peut-être, à la fin, le tout. On disait parmi eux, de toutes parts, que ç'avait été une grande faute des différents gouvernements de n'avoir pas résisté plus tôt ; et les libéraux et radicaux (nom, que vous connaissez peut-être, de la partie des classes dirigeantes dont les tendances étaient les plus démocratiques), étaient fort blâmés d'avoir conduit le monde dans cette impasse, par leur pédantisme intempestif et leur sentimentalisme ridicule : un certain Gladstone, ou Gledstein (sans doute, à en juger par son nom, d'origine scandinave), homme politique important du dix-neuvième siècle, était particulièrement l'objet de cette réprobation. J'ai à peine besoin de vous signaler l'absurdité de tout cela. Mais une tragédie terrible était cachée derrière ces grimaces du parti réactionnaire. « Il faut réprimer l'avidité insatiable des basses classes. » — « Il faut donner au peuple une leçon. » Telles étaient les phrases sacramentelles qui couraient parmi les réactionnaires, et c'était un sinistre présage.

Le vieillard s'arrêta et fixa ma figure attentive et étonnée ; puis il dit :

— Je sais, cher Hôte, que j'ai prononcé des mots et des phrases que peu de personnes, parmi nous, pourraient comprendre sans de longues et laborieuses explications, qui même ne suffiraient peut-être pas. Mais puisque vous ne vous êtes pas encore endormi, et puisque je vous parle comme à un être d'une autre planète, je peux me risquer à vous demander si vous m'avez suivi jusqu'ici ?

— Oh ! oui, je comprends très bien ; je vous en prie, continuez ; une grande partie de ce que vous avez dit était des lieux communs chez nous,… lorsque… lorsque…

— Oui, dit-il sérieusement, lorsque vous habitiez l'autre planète. Eh bien ! maintenant, la débâcle dont j'ai parlé.

Pour un motif relativement peu important, une grande réunion fut convoquée par les chefs des ouvriers, pour être tenue à Trafalgar-Square (lieu où l'on s'était chamaillé, bien des années auparavant, au sujet du droit de réunion). La garde civique des bourgeois — appelée la police — attaqua cette réunion avec des gourdins, selon son habitude ; beaucoup de gens furent blessés dans la mêlée, dont cinq en tout moururent, soit piétinés jusqu'à être tués sur place, soit par suite de la bastonnade ; la réunion fut dispersée, et plusieurs centaines de prisonniers incarcérés. Une semblable réunion avait été traitée de la même manière quelques jours plus tôt dans un endroit appelé Manchester, qui a disparu aujourd'hui. Ainsi commença « la leçon ». Le pays tout entier entra en fermentation ; des réunions eurent lieu, qui essayèrent de former une organisation rudimentaire, en vue de tenir une autre réunion, pour répliquer aux autorités. Une foule immense s'assembla dans Trafalgar-Square et dans le voisinage (c'était alors un quartier de rues très denses) et ils étaient trop nombreux pour que la police, avec ses gourdins, pût lutter ; il y eut pas mal de coups de bâton ; trois ou quatre hommes furent tués du côté du peuple, et une dizaine de policemen furent écrasés par la foule, les autres se sauvèrent comme ils purent. C'était une victoire pour le peuple, jusque-là. Le lendemain, tout Londres (rappelez-vous ce qu'il était à cette époque) fut dans un état d'extrême agitation. Un grand nombre des riches s'enfuirent à la campagne ; le gouvernement concentra la troupe, mais n'osa pas s'en servir ; et la police ne put être massée nulle part, parce qu'il y avait des émeutes ou des menaces d'émeutes partout. Mais à Manchester, où les gens n'étaient pas aussi courageux, ou pas aussi exaspérés

qu'à Londres, plusieurs des chefs populaires furent arrêtés. À Londres, un comité de chefs fut réuni par la fédération des Travailleurs Unis, et prit le vieux nom révolutionnaire de Comité de Salut public ; mais, comme ils ne disposaient d'aucun corps d'hommes exercés et armés, ils ne tentèrent rien d'agressif et affichèrent seulement sur les murs des appels un peu vagues aux ouvriers, les exhortant à ne pas se laisser fouler aux pieds. Pourtant ils convoquèrent une réunion à Trafalgar-Square pour quinze jours après l'escarmouche précédente.

Pendant ce temps, la ville ne s'apaisa pas et les affaires avaient à peu près cessé. Les journaux, alors, comme toujours, presque entièrement entre les mains des maîtres, demandaient à grands cris au gouvernement des mesures répressives ; les citoyens riches furent enrôlés comme corps de police supplémentaire et armés, eux aussi, de gourdins ; beaucoup d'entre eux étaient des jeunes gens vigoureux, bien nourris, des pur-sang, et ils avaient grand désir de se battre ; mais le gouvernement n'osa pas les employer et se contenta de se faire attribuer, par un vote du Parlement, pleins pouvoirs pour étouffer toute révolte et amener à Londres de plus en plus de soldats. Ainsi s'écoula la semaine après la grande réunion ; une autre presque aussi nombreuse fut tenue le dimanche, qui se passa tranquillement en somme, car il n'y fut fait aucune opposition, et de nouveau le peuple cria « victoire ». Mais lorsqu'ils se réveillèrent le lundi, les gens s'aperçurent qu'ils avaient faim. Les jours précédents, des groupes d'hommes avaient défilé dans les rues, demandant (ou, si vous voulez, réclamant) de l'argent pour acheter de quoi manger ; et un peu de bon cœur, un peu par crainte, les gens aisés leur donnèrent beaucoup. Les autorités des paroisses également (je n'ai pas le temps d'expliquer cette expression pour le moment) don-

nèrent, bon gré, malgré, tout ce qu'elles purent de provisions aux vagabonds ; et le gouvernement, au moyen de ses maigres ateliers nationaux, nourrit aussi un bon nombre d'affamés. En outre, plusieurs boulangeries et d'autres magasins de provisions avaient été vidés sans trop de résistance. Jusque là, ça allait bien. Mais le lundi, le Comité de Salut public, craignant d'une part le pillage général et désordonné, enhardi d'autre part par la conduite incertaine des autorités, envoya une députation munie de voitures et de tout ce qu'il fallait pour vider complètement deux ou trois grands magasins de comestibles dans le centre de la ville, laissant aux gérants des papiers par lesquels on promettait d'en payer le prix ; et dans la partie de la ville où ils étaient les plus forts, ils prirent possession de plusieurs boulangeries et y firent travailler des hommes au profit du peuple ; et tout cela fut fait sans opposition, ou presque : la police aidait, en maintenant l'ordre, au sac des magasins, comme elle eût fait pour un grand incendie.

Ce dernier coup inquiéta tellement les réactionnaires, qu'ils résolurent de contraindre le gouvernement à l'action. Le lendemain, tous les journaux soufflèrent sur la fureur des gens terrifiés, menacèrent le peuple, le gouvernement et tous ceux à qui ils pouvaient s'en prendre, si « l'ordre n'était pas immédiatement restauré ». Une délégation de gens influents dans le commerce se rendit auprès du gouvernement, et lui dit que si le Comité de Salut public n'était pas aussitôt arrêté, eux-mêmes réuniraient un corps d'hommes, qu'ils armeraient, pour tomber sur « les incendiaires », comme ils les appelaient.

Accompagnés de plusieurs éditeurs de journaux, ils eurent une longue conférence avec les chefs du gouvernement et deux

ou trois militaires, les plus habiles en leur genre que l'on pût trouver dans le pays. La délégation sortit de cette conférence, dit un témoin oculaire, souriante et satisfaite, et ne parla plus de lever une armée antipopulaire ; l'après-midi, ses membres quittèrent Londres avec leurs familles pour se rendre à leurs résidences de campagne ou ailleurs.

Le lendemain matin, le gouvernement proclama l'état de siège à Londres, — chose assez fréquente parmi les pays à gouvernements absolus du continent, mais inconnue en Angleterre à cette époque. Ils désignèrent le plus jeune et le plus capable de leurs généraux pour gouverner la ville ; c'était un homme qui avait gagné une sorte de réputation dans les affreuses guerres auxquelles le pays avait pris part de temps en temps. Les journaux furent dans l'extase et on vit alors au premier rang les réactionnaires les plus ardents, hommes qui, en temps ordinaire, étaient obligés de garder leurs opinions pour eux-mêmes ou leur entourage immédiat, mais qui commençaient à prévoir l'écrasement définitif des socialistes, et même des tendances démocratiques, que, disaient-ils, on avait traité avec une si absurde indulgence depuis soixante ans.

Le général capable ne prit aucune mesure apparente ; et pourtant un petit nombre de journaux secondaires seulement l'injurièrent ; des hommes réfléchis en conclurent qu'un complot se tramait. Quant au Comité de Salut public, quelque idée que se fissent ses membres de leur situation, ils étaient allés trop loin pour reculer, et plusieurs, semble-t-il, croyaient que le gouvernement n'agirait pas. Ils continuèrent tranquillement à organiser leurs distributions de vivres, qui étaient plutôt maigres, s'il faut le dire ; et, de plus, en réponse à l'état de siège, ils armèrent le

plus d'hommes qu'ils purent dans les quartiers où ils étaient le plus forts, mais sans essayer de les faire manœuvrer ou de les organiser, pensant peut-être qu'ils ne pourraient, dans l'hypothèse la plus favorable, les transformer en soldats exercés, tant qu'ils n'auraient pas le temps de respirer. Le général capable, ses soldats et la police ne prirent garde à tout cela le moins du monde ; tout fut plus calme à Londres pendant la fin de cette semaine ; il y eut pourtant des émeutes en beaucoup d'endroits de province, qui furent réprimées par les autorités sans grande difficulté. Les plus sérieuses eurent lieu à Glasgow et à Bristol.

Or, le dimanche du meeting arriva et de grandes foules se rendirent à Trafalgar-Square en cortège ; au milieu d'elles, la plupart des membres du comité, entourés de leurs bandes d'hommes armés n'importe comment. Les rues étaient absolument calmes et tranquilles, bien qu'il y eût un grand nombre de spectateurs pour voir passer le cortège. Aucun corps de police dans Trafalgar-Square ; le peuple en prit tranquillement possession, et le meeting commença. Les hommes armés se tenaient autour de la principale estrade et il y en avait quelques autres d'armés parmi la foule ; mais de beaucoup le plus grand nombre étaient sans armes.

La plupart croyaient que le meeting se passerait pacifiquement ; mais les membres du comité avaient entendu dire de plusieurs côtés que quelque chose serait tenté contre eux ; c'étaient des rumeurs vagues, et ils n'avaient aucune idée de ce qui menaçait. Ils le surent bientôt.

En effet, avant que ne fussent pleines les rues débouchant sur le square, des soldats l'envahirent par l'angle nord-ouest et prirent place le long des maisons qui bordaient le côté ouest. Le

peuple gronda à la vue des habits rouges ; les hommes armés du Comité restèrent indécis, ne sachant que faire ; et cette nouvelle affluence avait tellement pressé la foule, qu'ils avaient peu de chance, inorganisés comme ils étaient, de percer à travers. Ils s'étaient à peine rendus compte de la présence de leurs ennemis, qu'une autre colonne de soldats, se déversant par les rues qui conduisaient à la grande route du sud, qui descend vers le Palais du Parlement (encore existant aujourd'hui et appelé le marché-au-Fumier), et aussi par le quai de la Tamise, s'avança, resserrant la foule en une masse de plus en plus compacte et se forma le long du côté sud du square.

La foule étroitement comprimée ne voulut ou ne put pas bouger, si ce n'est sous l'influence du paroxysme de terreur qui devait bientôt lui être communiqué. Un petit nombre d'hommes armés essayèrent de se faire un chemin jusqu'au premier rang ou grimpèrent sur le piédestal du monument qui était là à cette époque, pour pouvoir faire face au mur de feu caché devant eux ; il semblait à la plupart des hommes (il y avait beaucoup de femmes parmi eux) que la fin du monde fût arrivée, et aujourd'hui paraissait étrangement différent d'hier. « Aussitôt que les soldats furent rangés en bataille, dit un témoin oculaire, un brillant officier à cheval sortit tout fringant des rangs du sud et lut quelque chose sur un papier qu'il tenait à la main ; ce quelque chose, très peu l'entendirent ; mais on m'a raconté plus tard que c'était un ordre de nous disperser et un avertissement que, sinon, il avait légalement le droit de tirer sur la foule, et qu'il le ferait. La foule prit cela pour une sorte de défi et elle répondit par un mugissement rauque, menaçant ; ensuite, il y eut un silence relatif, jusqu'à ce que l'officier eût rejoint sa place. Je me trouvais près de la limite de la foule, non loin des soldats, dit ce témoin ocu-

laire, et je vis trois petites machines que l'on roulait en avant des rangs, et je reconnus des mitrailleuses. Je criai : « Jetez-vous par terre ! Ils vont tirer ! » Mais personne ne pouvait se jeter par terre, si étroitement la foule était serrée. J'entendis un ordre bref et je me demandai où j'en serais l'instant d'après ; et alors ce fut comme si la terre s'était entr'ouverte et que l'enfer fût venu lui-même parmi nous. Inutile d'essayer de décrire la scène qui suivit. Des ruelles profondes avaient été fauchées parmi la foule épaisse ; les morts et les mourants couvraient le sol, et les gémissements, les cris de douleur, les cris d'horreur remplissaient l'air ; il semblait que le monde entier ne fût que meurtre et mort. Ceux de nos hommes armés qui étaient encore sans blessures poussèrent des cris sauvages et ouvrirent sur les soldats un feu dispersé. Un ou deux soldats tombèrent, et je vis les officiers marcher le long des rangs pour exciter les hommes à riposter ; mais ceux-ci reçurent les ordres dans un morne silence et mirent la crosse en l'air. Seul, un sergent courut à un canon ; mais un grand jeune homme, un officier, s'élança des rangs et l'écarta en le prenant par le collet ; et les soldats restaient là, immobiles, tandis que la foule, frappée de terreur, presque entièrement désarmée (car la plupart des hommes armés étaient tombés à la première décharge), s'écoulait hors de la place. On m'a dit depuis que les soldats du côté ouest avaient aussi tiré et pris part au massacre. Comment je suis sorti de la place, je ne m'en doute guère ; je marchais et je ne sentais pas le sol sous mes pieds, absorbé par la fureur, l'effroi et le désespoir. »

Ainsi dit notre témoin oculaire, continua le vieillard. Le nombre des massacrés du côté du peuple, pendant cette fusillade d'une minute, fut énorme : mais il ne fut pas facile de le savoir au

juste ; ce fut probablement entre mille et deux mille. Parmi les soldats, six furent tués du coup et une douzaine blessés.

J'écoutais tremblant d'émotion. Les yeux du vieillard brillaient, et sa figure se colorait pendant qu'il racontait ce que j'avais souvent pensé qui pourrait arriver. Pourtant cela m'étonna qu'il se fût tellement exalté à propos d'un pur massacre, et je dis :

— C'est effroyable ! Et je suppose que ce massacre mit fin à toute la révolution pour cette fois-là ?

— Non, non, s'écria le vieil Hammond ; c'en fut le commencement !

Il remplit son verre et le mien, se leva et prononça :

— Buvez ce verre à la mémoire de ceux qui moururent là, car vraiment il faudrait un long discours pour dire combien nous leur devons.

Je bus, il se rassit et continua :

— Ce massacre de Trafalgar-Square commença la guerre civile ; pourtant, comme toujours dans les histoires analogues, le mouvement fut lent, et les gens ne comprirent guère ce qu'était la crise même à laquelle ils prenaient part.

Si horrible que fût le massacre, si horrible et accablante qu'eût été la première terreur, dès que le peuple eut le temps d'y réfléchir, il éprouva plutôt un sentiment de colère que de peur ; pourtant l'organisation militaire de l'état de siège fut alors appliquée sans restriction par le jeune général capable. Car, si les classes dirigeantes, lorsque les nouvelles se répandirent le lendemain ma-

tin, eurent un sursaut d'horreur et même d'épouvante, le gouvernement et ses partisans immédiats sentirent que le vin était maintenant tiré, et qu'il fallait le boire. Pourtant, même les plus réactionnaires des journaux capitalistes, sauf deux exceptions, foudroyés par les effroyables nouvelles, ne firent que rendre compte de ce qui avait eu lieu, sans aucun commentaire. Les exceptions furent, l'une, un journal dit « libéral » (c'était la couleur du gouvernement d'alors) : après un préambule où il déclarait son inaltérable sympathie pour la cause du travail, le journal continuait en indiquant qu'il convient, à des époques de troubles révolutionnaires, que le gouvernement soit juste, mais ferme, et que le moyen de beaucoup le plus compatissant de traiter les pauvres insensés qui attaquaient les bases mêmes de la société (qui les avait rendus insensés et pauvres) était de les fusiller tout de suite, afin d'empêcher les autres de prendre en masse une position telle qu'ils courraient risque d'être fusillés. Bref, il louait l'acte résolu du gouvernement, comme le summum de la sagesse et de la pitié humaines, et se réjouissait de l'inauguration d'une époque de démocratie raisonnable, délivrée des manies tyranniques du socialisme.

La seconde exception fut un journal qui passait pour l'un des plus violents adversaires de la démocratie, et avec raison ; mais le directeur eut du courage : il parla en son nom, et pas au nom du journal. En quelques mots simples, indignés, il demanda ce que valait une société que l'on devait défendre par le massacre de citoyens désarmés, et somma le gouvernement de supprimer l'état de siège et de faire passer le général et ses officiers qui avaient tiré sur le peuple en jugement pour assassinat. Il alla plus loin et déclara, quelles que fussent ses opinions quant aux doctrines des socialistes, que, pour sa part, il ferait sienne la cause du peuple,

jusqu'à ce que le gouvernement eût expié son atrocité en montrant qu'il était prêt à écouter les réclamations d'hommes qui savaient ce qu'ils voulaient, et que la société décrépite obligeait à faire valoir ces réclamations par n'importe quel moyen.

Naturellement, ce directeur fut aussitôt arrêté par le pouvoir militaire ; mais son article audacieux était déjà entre les mains du public, et il produisit grand effet : si grand que le gouvernement, après quelque hésitation, retira l'état de siège ; mais en même temps il renforça l'organisation militaire, qu'il rendit plus rigoureuse. Trois membres du Comité de Salut public avaient été tués à Trafalgar-Square : la plupart des autres retournèrent à leur lieu de réunion ordinaire, et y attendirent les événements avec calme. Ils y furent arrêtés le lundi matin, et auraient été fusillés aussitôt par le général, qui était une simple machine militaire, si le gouvernement n'avait reculé devant la responsabilité de tuer des hommes sans jugement. Il fut d'abord question de les faire juger par une commission spéciale, comme on disait, — c'est-à-dire par un groupe d'hommes résolus à les trouver coupables et dont c'était la fonction. Mais, pour le gouvernement, les sueurs froides succédaient à la fièvre : les prisonniers comparurent devant un jury d'assises. Là, le gouvernement reçut un coup sérieux ; car, malgré le résumé du juge, qui invitait nettement le jury à déclarer les prisonniers coupables, ils furent acquittés, et le jury ajouta à son verdict une dénonciation spontanée, par laquelle il condamnait l'acte de la soldatesque, dans la bizarre phraséologie du temps, comme « inconsidérée, malheureuse et sans nécessité ». Le Comité de Salut public se remit à siéger, et depuis ce moment fut un point de ralliement populaire contre le Parlement. Le gouvernement alors fléchit de toutes parts et fit montre de consentir aux réclamations du peuple, tandis qu'un

vaste complot pour faire un coup d'État s'organisait entre les chefs des deux partis dits adverses dans la bataille des factions parlementaires. La fraction bien intentionnée du public fut enchantée et crut que tout danger de guerre civile était passé. La victoire du peuple fut célébrée par d'immenses meetings tenus dans les parcs et ailleurs, en souvenir des victimes du grand massacre.

Or, les mesures adoptées pour le soulagement des travailleurs, bien qu'elles parussent aux classes supérieures d'un révolutionnarisme ruineux, n'étaient pas assez radicales pour donner au peuple la nourriture et une vie convenable, et il fallut y ajouter des décrets non écrits, qui ne s'appuyaient pas sur la loi. Bien que le gouvernement et le Parlement eussent les tribunaux, l'armée et « la société » derrière eux, le Comité de Salut public devint une force dans le pays et représenta réellement les classes productrices. Il commença à faire d'immenses progrès dans les jours qui suivirent l'acquittement de ses membres. Ses anciens membres avaient une faible capacité administrative, mais, à l'exception d'un petit nombre d'égoïstes et de traîtres, c'étaient des hommes honnêtes, courageux, et plusieurs d'entre eux étaient doués d'un remarquable talent dans d'autres genres. Maintenant les temps imposaient l'action immédiate, et les hommes capables de la mettre en train se présentèrent ; un nouveau réseau d'associations de travailleurs fut formé très rapidement, dont l'unique objet avoué était de piloter le vaisseau de la communauté vers un pur état de communisme ; et comme en fait elles se chargèrent aussi de diriger la guerre actuelle du travail, elles devinrent bientôt l'intermédiaire et le porte-parole de l'ensemble des classes laborieuses ; et les broyeurs de profit de l'industrie se trouvèrent impuissants devant cette combinaison ; si leur comité, le Parle-

ment, ne reprenait pas courage pour recommencer la guerre civile et fusiller à droite et à gauche, ils étaient obligés de consentir aux réclamations des hommes qu'ils employaient et de payer des salaires de plus en plus élevés pour des journées de travail de plus en plus courtes. Pourtant ils avaient un allié, c'était la rupture imminente de tout le système fondé sur le marché mondial et son approvisionnement ; rupture qui devint alors si évidente pour tout le monde, que les classes moyennes, révoltées un instant jusqu'à condamner le gouvernement pour le grand massacre, firent volte-face presque en bloc et le conjurèrent de veiller et de mettre fin à la tyrannie des chefs socialistes.

Ainsi encouragé, le complot réactionnaire éclata probablement avant d'être prêt ; mais cette fois le peuple et ses chefs étaient avertis et, avant que les réactionnaires pussent se mettre en mouvement, avaient pris les mesures qu'ils jugeaient nécessaires.

Le gouvernement libéral (évidemment après entente) fut battu par les conservateurs, bien que ces derniers fussent de beaucoup en minorité. Les représentants populaires à la Chambre comprirent fort bien ce que cela voulait dire, et après avoir essayé de combattre jusqu'au bout par des votes dans la Chambre des Communes, ils firent une protestation, quittèrent la Chambre, et vinrent en corps au Comité de Salut public : la guerre civile recommença tout de bon.

Pourtant le premier acte ne fut pas de pure bataille. Le nouveau gouvernement conservateur résolut d'agir, mais n'osa pas proclamer de nouveau l'état de siège ; il envoya un corps de soldats et de police arrêter le Comité de Salut public en bloc. Ils ne firent aucune résistance, bien qu'elle leur eût été possible, car ils

avaient maintenant un corps considérable d'hommes préparés à toute extrémité. Mais ils étaient décidés à essayer d'abord une arme qu'ils estimaient plus forte que la bataille des rues.

Les membres du Comité s'en allèrent tranquillement en prison ; ils avaient laissé leur âme et leur organisation derrière eux. En effet, ils ne dépendaient pas d'un centre minutieusement organisé, avec toutes sortes d'obstacles et de contre-obstacles alentour, mais d'une masse immense de gens en sympathie absolue avec le mouvement, liés ensemble par un grand nombre de petits centres, avec des instructions très simples. Ces instructions furent alors exécutées.

Le lendemain matin, lorsque les chefs de la réaction riaient en dedans de l'effet que le récit de leur coup, dans les journaux, produirait sur le public, aucun journal ne parut ; et ce fut seulement vers midi que, çà et là, un petit nombre de feuilles, grandes à peu près comme les gazettes du dix-septième siècle, fabriquées par des sergents de ville, des soldats, des gérants et des journalistes, furent versées comme goutte à goutte par les rues. On s'en saisit et on les lut avidement ; mais à ce moment, la plus sérieuse de leurs informations était déjà rance, et l'on n'avait pas besoin d'apprendre que LA GRÈVE GÉNÉRALE avait commencé. Les chemins de fer ne marchaient pas, les fils télégraphiques n'étaient pas desservis ; la viande, le poisson, les légumes amenés aux marchés pouvaient bien rester là, emballés et pourrissants ; les milliers d'hommes des classes moyennes, qui dépendaient absolument des travailleurs pour leur prochain repas, firent des efforts frénétiques grâce aux plus énergiques d'entre eux, afin de pourvoir aux besoins de la journée, et parmi ceux qui purent bannir la crainte de ce qui allait venir, il y avait, dit-on, une certaine

gaieté dans ce pique-nique imprévu, — présage des temps à venir, où tout travail est devenu agréable.

Ainsi se passa le premier jour et, vers le soir, le gouvernement était éperdu. Il n'avait qu'une ressource pour abattre tout mouvement populaire, la pure force brutale ; or, il n'y avait rien contre quoi il pût se servir de l'armée et de la police : aucun groupe en armes n'apparaissait dans les rues ; les bureaux des Travailleurs-Unis étaient maintenant, au moins en apparence, devenus des lieux de distribution de secours pour le peuple en chômage, et, dans ces conditions, l'on n'osa pas arrêter les hommes ainsi occupés, d'autant moins que, le soir même, beaucoup de gens fort respectables se rendirent à ces bureaux pour avoir des secours, et durent avaler la charité des révolutionnaires sous forme de souper. Le gouvernement massa des soldats et de la police ici et là, et se tint tranquille pour cette nuit-là, dans l'attente certaine, pour le lendemain matin, de quelque manifeste des « rebelles », comme on commençait à les appeler, ce qui lui donnerait l'occasion d'agir d'une manière ou d'une autre. Il fut déçu. Les journaux ordinaires abandonnèrent la lutte ce matin-là, et un seul journal, très violemment réactionnaire, appelé le Daily Telegraph, tenta de paraître et apprécia les « rebelles » en termes choisis pour leur folie et leur ingratitude à déchirer les entrailles de leur « commune mère », la nation anglaise, au profit de quelques agitateurs grassement payés, et des imbéciles qu'ils trompaient. D'autre part, les journaux socialistes (dont trois seulement, représentant des écoles légèrement différentes, étaient publiés à Londres) parurent, pleins jusqu'à la gorge de copie bien imprimée. Ils furent avidement achetés par tout le public, qui, bien entendu, de même que le gouvernement, s'attendait à y trouver un manifeste. Mais on n'y trouva pas un mot rela-

tif à la grande affaire. Il semblait que les directeurs eussent fouillé leurs tiroirs pour en tirer des articles qui auraient convenu quarante ans plus tôt, sous le nom technique d'articles « de propagande doctrinale ». La plupart étaient d'admirables et lumineuses expositions des doctrines et de la méthode du Socialisme, d'une écriture sereine, sans rancune ni mots grossiers, et elles saisirent le public comme une fraîcheur de premier mai, au milieu de la fatigue et de la frayeur du moment ; et bien que les gens informés comprissent que le sens de cet acte était un pur défi, et l'expression d'une hostilité irréconciliable contre les dirigeants actuels de la société, bien que, par là, les « rebelles » n'eussent en effet aucune autre intention, en fait, les articles produisirent leur effet « éducatif ». En outre, une « éducation » d'un autre genre agissait irrésistiblement sur le public, et probablement débrouilla un peu les cerveaux.

Quant aux membres du gouvernement, ils étaient absolument épouvantés par cet acte de boycottage (le mot d'argot alors employé pour exprimer de pareils actes d'abstention). Leurs avis devinrent incohérents et irrésolus au dernier degré ; pendant une heure, ils voulaient céder pour le moment, jusqu'à ce qu'on pût machiner un autre complot ; l'instant d'après, ils étaient sur le point d'envoyer l'ordre d'arrêter en bloc tous les comités de travailleurs ; puis, ils commandaient presque à leur jeune général tout animé, de prendre n'importe quel prétexte qui se présenterait pour un second massacre. Mais lorsqu'ils se rappelèrent que les soldats, dans cette « bataille » de Trafalgar-Square avaient été tellement démoralisés par le carnage qu'ils avaient fait, qu'on ne put les décider à tirer une seconde salve, ils reculèrent encore, et n'eurent pas le courage nécessaire pour décider un second massacre. En même temps, les prisonniers, amenés pour la seconde

fois devant le tribunal sous une forte escorte de soldats, furent, pour la seconde fois, renvoyés à une autre audience. La grève continua encore ce jour-là. Les comités des travailleurs furent renforcés et donnèrent des secours à un grand nombre de gens, car ils avaient organisé une production considérable de nourriture au moyen des hommes dont ils pouvaient disposer. Un bon nombre de gens bien posés étaient maintenant obligés de chercher secours auprès d'eux. Un autre fait curieux se produisit : des jeunes gens des classes supérieures se formèrent en bande armée, et tranquillement s'en allèrent marauder par les rues, prenant ce qui leur convenait en fait de choses comestibles ou potables qu'ils découvraient dans les boutiques qui s'étaient risquées à ouvrir. Ils se livrèrent à cette opération dans Oxford-Street, alors une grande rue de boutiques de toutes sortes. Le gouvernement, qui était à ce moment dans un de ses accès de faiblesse, pensa que C'était une bonne occasion pour montrer son impartialité dans le maintien de « l'ordre », et fit arrêter ces riches jeunes gens affamés ; mais ceux-ci surprirent la police par une vigoureuse résistance, en sorte que tous échappèrent, sauf trois. Le gouvernement n'obtint pas la réputation d'impartialité qu'il espérait de cet acte ; car il avait oublié qu'il n'y avait pas de journaux du soir ; et le récit de cette escarmouche se répandit beaucoup, mais sous une forme défigurée ; elle fut en effet surtout présentée comme un simple exploit des meurt-de-faim des faubourgs de l'est ; et tout le monde trouva très naturel que le gouvernement tombât dessus à toute occasion.

Ce soir-là, les prisonniers rebelles furent visités dans leurs cellules par des personnes très polies et sympathiques, qui leur signalèrent quelle voie dangereuse, conduisant au suicide, ils suivaient, car ces moyens extrêmes nuisaient à la cause populaire.

Un des prisonniers raconte : « Ce fut un vrai plaisir lorsque nous sortîmes, de comparer nos attitudes devant la tentative du gouvernement pour nous atteindre séparément dans la prison, et nos réponses aux flatteries des personnages d'une haute « intelligence et distinction » envoyés pour nous sonder. L'un rit ; un autre conta à l'envoyé d'extravagantes hâbleries ; un troisième garda un silence maussade ; un quatrième maudit l'espion poli et lui ordonna de fermer sa gueule ; — et ce fut tout ce qu'ils tirèrent de nous. »

Ainsi se passa le second jour de la grande grève. Il était évident pour tous ceux qui savaient réfléchir que le troisième jour déterminerait la crise ; car l'incertitude actuelle et la terreur mal dissimulée étaient insupportables. Les classes dirigeantes, et les non-politiciens de la classe moyenne, qui avaient été leur véritable force et soutien, étaient comme des moutons sans berger ; littéralement, ils ne savaient que faire.

On trouva qu'une chose était à faire : essayer d'amener les « rebelles » à faire quelque chose. Aussi, le lendemain matin, le matin du troisième jour de la grève, lorsque les membres du Comité de salut public partirent de nouveau devant le juge, ils se trouvèrent traités avec la plus grande courtoisie, — en somme plutôt comme des envoyés et ambassadeurs que comme des prisonniers. Bref, le juge avait reçu des ordres ; et sans plus d'histoires qu'un long discours stupide, qui aurait pu être écrit ironiquement par Dickens, il acquitta les prisonniers, qui retournèrent à leur lieu de réunion et commencèrent aussitôt une séance régulière. Il était grand temps. Car, ce troisième jour, la masse était vraiment en fermentation. Il y avait, naturellement, un très grand nombre de travailleurs qui n'étaient pas organisés

le moins du monde ; des hommes qui avaient été habitués à marcher comme leurs maîtres les poussaient, ou plutôt comme les poussait le système, dont leurs maîtres étaient une partie. Ce système maintenant tombait en ruines, et l'ancienne pression du maître ne s'exerçant plus sur ces pauvres gens, il semblait vraisemblable que les pures nécessités animales et les passions humaines auraient seules quelque prise sur eux, et qu'une simple volte-face générale en serait la conséquence. Il en eût été ainsi certainement, si, en premier lieu, le levain de l'opinion socialiste n'avait pénétré les masses profondes, et si, ensuite, le contact ne s'était alors établi avec des socialistes déclarés, dont un grand nombre ou même la plupart étaient membres des susdits corps de travailleurs.

Si quelque chose de ce genre fût arrivé quelques années plus tôt, lorsqu'on regardait encore les maîtres du travail comme les chefs naturels du peuple, et que même l'homme le plus pauvre et le plus ignorant se reposait sur eux comme sur un appui, tandis qu'ils prélevaient leur rançon, la dissolution de toute société aurait suivi. Mais la longue série d'années pendant lesquelles les ouvriers avaient appris à mépriser leurs maîtres avait aboli leur confiance en eux, et ils commençaient maintenant à se fier (non sans danger, comme l'événement le prouva) aux chefs extra-légaux que les faits avaient poussés en avant ; et, bien que la plupart de ceux-ci fussent maintenant devenus de simples étiquettes, leurs noms et leur réputation furent utiles dans cette crise comme cran d'arrêt.

Aussi, la nouvelle de la libération du Comité eut pour effet de donner au gouvernement le temps de souffler : car elle fut reçue avec la plus grande joie par les ouvriers, et même les gens à l'aise

y virent un sursis à la ruine pure et simple qu'ils avaient commencé à craindre, et dont la plupart attribuaient la peur à la faiblesse du gouvernement. Au point où en étaient les choses, ils avaient peut-être raison en cela.

— Que voulez-vous dire ? demandai-je. Qu'est ce que le gouvernement aurait pu faire ? Je me suis souvent dit qu'il serait impuissant dans une telle crise.

Le vieil Hammond dit :

— Naturellement, je ne doute pas qu'à la longue les choses auraient abouti à peu près au même résultat. Mais si le gouvernement avait pu traiter son armée comme une armée véritable, et s'en servir stratégiquement comme un général aurait fait, en considérant le peuple comme un simple ennemi déclaré, que l'on fusille et disperse partout où il se montre, il aurait probablement remporté la victoire à ce moment-là.

— Mais les soldats auraient-ils marché contre le peuple dans ces conditions ?

— Je crois, d'après tout ce que j'ai entendu dire, qu'ils l'auraient fait, s'ils avaient rencontré des corps d'hommes armés, même mal, et si mal qu'ils eussent été organisés. Il semble aussi qu'avant le massacre de Trafalgar-Square, ils auraient pu, somme toute, être entraînés à tirer sur une foule sans armes, bien qu'ils fussent très pénétrés de socialisme. La raison en était qu'ils redoutaient l'emploi par des hommes désarmés en apparence d'un explosif appelé dynamite, dont les ouvriers faisaient grand tapage à la veille de ces événements, bien qu'en définitive il se trouva peu efficace comme instrument de guerre, malgré ce qu'on avait espéré. Naturellement, les officiers de l'armée avivèrent

cette crainte tant qu'ils purent, en sorte que les simples soldats crurent probablement ce jour-là qu'on les conduisait à une bataille désespérée avec des hommes qui, en réalité, étaient armés, et dont les armes étaient d'autant plus redoutables, qu'elles étaient cachées. Mais, après le massacre, il fut douteux, à chaque rencontre, que les troupes régulières tireraient sur une foule désarmée ou à demi-armée.

— Les troupes régulières ? Il y avait donc d'autres combattants contre le peuple ?

— Oui, nous allons y arriver tout de suite.

— Parfaitement, il vaut mieux ne vous continuiez votre histoire sans interruption. Je vois que le temps passe.

Hammond dit :

— Le gouvernement se hâta d'entrer en pourparlers avec le Comité de salut public ; car il ne savait penser à rien d'autre que le danger présent. Il envoya un ambassadeur dûment accrédité traiter avec ces hommes, qui avaient acquis une sorte de souveraineté sur l'esprit du peuple, tandis que les dirigeants réels n'avaient prise que sur leurs groupes. Il est inutile à présent d'entrer dans les détails de la trêve (c'en était une) conclue entre ces hautes parties contractantes, le gouvernement de l'empire de Grande-Bretagne et une poignée de manœuvres (comme on les appelait par mépris dans ce temps-là), parmi lesquels se trouvaient quelques hommes très capables et « droits », bien que, comme je l'ai dit, les plus habiles ne fussent pas alors les chefs reconnus. En résumé, on dut faire droit à toutes les revendications définies du peuple. Nous pouvons voir maintenant que la plupart de ces revendications ne valaient pas la peine qu'on les formulât

ni qu'on s'y opposât ; mais on les considérait à cette époque comme extrêmement importantes, et elles furent au moins des instruments de révolte contre le misérable système de vie qui commençait alors à s'effondrer. Une revendication, cependant, était de la plus grande importance immédiate, et le gouvernement fit de grands efforts pour échapper à celle-là ; mais comme il n'avait pas affaire à des imbéciles, il dut finir par céder. C'était la demande de reconnaissance et de constitution régulière du Comité de salut public et de toutes les associations qu'il nourrissait sous son aile. Cela signifiait évidemment deux choses : d'abord, amnistie pour les « rebelles », grands et petits, qui, sans un acte positif de guerre civile, ne pouvaient plus être poursuivis ; et ensuite la continuation de la révolution organisée. Le gouvernement ne put obtenir qu'une chose, — un mot. L'effrayant titre révolutionnaire fut abandonné, et le corps, avec ses branches, opéra sous le titre respectable de « Bureau de conciliation et ses succursales ». Sous ce titre, il dirigea le peuple dans la guerre civile qui suivit bientôt.

— Oh ! dis-je, quelque peu abasourdi, la guerre continua malgré tout ce qui était arrivé ?

— Oui. En fait, ce fut cette reconnaissance légale elle-même qui rendit possible la guerre civile, dans le sens ordinaire de la guerre ; cela fit sortir la lutte de la période du massacre pur et simple, — d'une part, et de la patience additionnée de grèves, — de l'autre.

— Et pouvez-vous me dire de quelle façon la guerre fut conduite ?

— Oui, nous avons des témoignages sur tout cela, et très nombreux ; et je peux vous en donner le résumé en quelques mots. Comme je vous ai dit, les simples soldats ne pouvaient inspirer confiance aux réactionnaires ; mais les officiers étaient préparés à tout, car ils étaient, pour la plupart, les hommes les plus stupides du pays. Quoi que fît le gouvernement, une grande partie des classes supérieures et moyennes étaient résolues à mettre en train une contre-révolution ; car le communisme, qui maintenant levait la tête, leur semblait absolument insupportable. Des bandes de jeunes gens, comme les maraudeurs dans la grande grève dont je viens de vous parler, s'armèrent et s'exercèrent, et commencèrent, sous n'importe quel prétexte ou occasion, des escarmouches avec le peuple dans les rues. Le gouvernement ne les aida pas, ni ne les réprima, mais se tint prêt, espérant que quelque chose sortirait de là. Ces « Amis de l'Ordre », comme on les appelait, obtinrent d'abord quelques succès et s'enhardirent ; beaucoup d'officiers de l'armée régulière vinrent à leur aide, et, grâce à eux, ils eurent des munitions de guerre de toutes sortes. Leur tactique consistait en partie à garder les grandes usines de l'époque et même à y tenir garnison ; ils occupèrent entièrement, par exemple, l'endroit appelé Manchester, dont je vous ai parlé. Une sorte de guerre irrégulière fut menée, avec des succès variés, dans tout le pays ; et enfin, le gouvernement qui, d'abord, avait prétendu ignorer la lutte, ou la considérer comme une pure agitation d'émeutes, se déclara définitivement pour les « Amis de l'Ordre », ajouta à leurs bandes tout ce qu'il put rassembler de l'armée régulière, et fit un effort désespéré pour écraser « les rebelles », comme on les appela de nouveau, et comme ils s'appelaient eux-mêmes.

Il était trop tard. Toute idée de paix fondée sur un compromis avait disparu des deux côtés. La fin, on le voyait clairement, devait être ou l'esclavage absolu pour tous, excepté les privilégiés, ou un système de vie basé sur l'égalité et le communisme. L'indolence, la désespérance, et, si l'on peut dire, la lâcheté du dernier siècle avaient fait place à l'héroïsme impatient et agité d'une période révolutionnaire déclarée. Je ne dirai pas que le peuple de cette époque prévoyait la vie que nous menons aujourd'hui, mais il entrevoyait d'instinct l'essentiel de cette vie, et beaucoup d'hommes voyaient clairement, au-delà de la lutte désespérée du moment, la paix vers laquelle elle menait. Les hommes de ce temps qui étaient du parti de la liberté n'étaient pas malheureux, je crois, — bien qu'ils fussent tourmentés d'espoirs et de craintes, et parfois déchirés par le doute, et par des conflits de devoirs difficiles à concilier.

— Mais comment le peuple, les révolutionnaires, conduisirent-ils la guerre ? Quels éléments de succès y avait-il de leur côté ?

Je posai cette question, parce que je voulais ramener le vieillard à l'histoire précise, et le détourner des gloses si naturelles à un vieillard.

Il répondit :

— Ils ne manquèrent pas d'organisateurs. Car le conflit lui-même, à une époque où, comme je vous l'ai dit, les hommes de quelque vigueur d'esprit rejetaient toute considération des soucis ordinaires de la vie, développait en eux le talent nécessaire. D'après tout ce que j'ai lu et entendu, je doute fort que, sans cette guerre en apparence effroyable, le talent spécial pour l'adminis-

tration se serait développé parmi les ouvriers. Quoi qu'il en soit, ce talent se trouva, et ils eurent bientôt des chefs bien mieux qu'égaux aux meilleurs hommes des réactionnaires. D'ailleurs, ils n'avaient pas de difficulté quant au matériel de leur armée ; car l'instinct révolutionnaire s'exerça sur les soldats réguliers, si bien que le plus grand nombre, certainement les meilleurs des soldats, passèrent du côté du peuple. Mais l'élément principal de leur succès fut que, partout où les ouvriers ne furent pas contraints, ils travaillèrent, non pour les réactionnaires, mais pour « les rebelles ». Les réactionnaires ne purent obtenir aucun travail pour eux, en dehors des régions où ils étaient tout puissants ; et même dans ces régions, ils furent inquiétés par de continuels soulèvements ; et dans tous les cas et partout, ils ne purent rien obtenir sans obstruction, mauvaise volonté et nonchalance ; en sorte que non seulement leurs armées étaient excédées par toutes les difficultés qu'elles avaient à vaincre, mais les non-combattants de leur parti étaient tellement obsédés de haine et de mille menus ennuis et désagréments, que la vie leur devint presque insupportable dans ces conditions. Bon nombre d'entre eux moururent alors de ces tracas ; beaucoup se suicidèrent. Naturellement, un nombre considérable d'entre eux prirent une part active au mouvement réactionnaire, et trouvèrent quelque soulagement à leur misère dans l'âpreté de la lutte. Enfin par milliers ils cédèrent et se soumirent aux « rebelles » ; et, comme les forces de ces derniers croissaient, il devint à la fin évident pour tout le monde que la cause naguère désespérée était maintenant triomphante, et que la cause désespérée était celle de l'esclavage et du privilège.

Chapitre 18

— Eh bien, dis-je, vous êtes donc arrivés au bout de vos embarras. Les gens furent-ils satisfaits du nouvel ordre de choses, lorsqu'il fut instauré ?

— Les gens ? certainement, tous ont dû être heureux de la paix, lorsqu'ils découvrirent, comme ils durent le découvrir, qu'après tout, ils ne vivaient pas très mal, — même les anciens riches. Quant à ceux qui avaient été pauvres, tout le long de la guerre, qui avait duré deux ans environ, leur situation avait été s'améliorant, malgré la lutte ; et lorsqu'enfin la paix arriva, en très peu de temps ils firent de grands progrès pour atteindre une vie convenable. La grande difficulté fut que les anciens pauvres se fissent une idée si médiocre du plaisir véritable de la vie : à vrai dire, ils ne demandaient pas assez, ne savaient pas demander assez, au nouvel état de choses. Ce fut peut-être plutôt un bien qu'un mal que la nécessité de restaurer les richesses détruites pendant la guerre les obligeât tout d'abord à un travail presque aussi pénible que celui auquel ils avaient été habitués avant la Révolution. Car tous les historiens s'accordent à dire que jamais dans aucune guerre il n'y eut une telle destruction des produits et des instruments pour les fabriquer que dans cette guerre civile.

— Cela m'étonne.

— Vraiment ? Je ne vois pas pourquoi.

— Mais parce que le parti de l'ordre devait certainement regarder les richesses comme sa propriété, dont aucune fraction — autant que possible — ne reviendrait à ses esclaves, en cas de vic-

toire. Et, d'autre part, c'était précisément pour la possession de ces richesses que les « rebelles » combattaient, et j'aurais cru, surtout lorsqu'ils virent qu'ils l'emportaient, qu'ils auraient pris soin de détruire le moins possible de ces richesses qui devaient bientôt leur revenir.

— Ce fut pourtant comme je vous l'ai dit. Le parti de l'ordre, lorsqu'il se reprit, après la première lâcheté due à la surprise, — ou, si vous voulez, lorsqu'il vit clairement que, quoiqu'il arrivât, il serait ruiné, combattit avec une grande âpreté, et se soucia peu de ce qu'il faisait, pourvu qu'il fît du tort aux ennemis qui avaient détruit la douceur de la vie. Quant aux « rebelles », je vous ai dit que le déchaînement de cette guerre les rendit peu soucieux d'épargner les misérables bribes de richesses qu'ils possédaient. C'était parmi eux une parole courante de dire : Que le pays soit dépouillé de tout, excepté de gaillards vigoureux, plutôt que de retomber en esclavage !

Il réfléchit un moment en silence, puis il dit :

— Lorsque la lutte fut véritablement engagée, on s'aperçut combien peu de choses de quelque valeur il y avait dans le vieux monde d'esclavage et d'inégalité. Ne voyez-vous pas ce que je veux dire ? À l'époque laquelle vous pensez, et que vous semblez si bien connaître, il n'y avait pas d'espoir ; rien que la triste secousse du cheval de moulin sous la contrainte du collier et du fouet ; à l'époque de combat qui suivit, au contraire, tout fut espoir ; du moins les « rebelles » se sentirent assez forts pour relever le monde de ses cendres, — et ils le firent ! dit le vieillard, dont les yeux flamboyaient sous ses épais sourcils. Il continua : Et leurs adversaires finirent au moins par apprendre quelque chose de la vie réelle, et de ses tristesses, dont ils — je veux dire

leur classe — n'avaient rien vu. Bref, les deux combattants, le travailleur et « l'homme du monde », à eux deux…

— À eux deux, dis-je vivement, détruisirent le commercialisme !

— Oui, oui, oui, dit-il ; c'est cela. Et il n'aurait pu être détruit autrement ; sauf, peut-être, par la chute progressive de la société tout entière à quelques degrés plus bas jusqu'à ce qu'elle eût atteint un état aussi grossier que la barbarie, mais sans l'espoir ni les joies de la barbarie. Certainement le remède le plus violent, le plus court, était le plus heureux.

— Très certainement, dis-je.

— Oui, le monde était conduit à sa seconde naissance ; comment cela aurait-il pu se produire sans drame ? De plus, pensez-y, le caractère de l'époque nouvelle, de notre époque, devait être la joie de la vie du monde, amour extrême et naïf, sensuel, de la surface même de la terre que nous habitons : ainsi l'amant aime la peau fine de sa maîtresse ; tel devait être, dis-je, le caractère nouveau de l'époque. Tous les modes autres que celui-là avaient été épuisés : le crétinisme incessant, l'acide désir d'analyser appliqué aux destinées et aux conceptions de l'homme avaient été le mode des anciens Grecs, qui y voyaient moins une méthode qu'une fin ; cela avait disparu sans retour et il n'en était vraiment resté aucune trace dans la soi-disant science du dix-neuvième siècle, qui, vous devez le savoir, était surtout une dépendance du système commercial ; et même souvent une dépendance de la police de ce système. Malgré les apparences, cette science était bornée et timide, parce qu'elle ne croyait pas vraiment à elle-même. Elle était le produit, comme elle était l'unique

consolation du malheur de cette période, qui rendit la vie si amère, même aux riches, et que, ainsi que vous pouvez le voir de vos yeux, le grand changement avait abolie. Plus semblable à notre manière de considérer la vie a été le caractère du moyen-âge, lorsque le ciel et la vie de l'autre monde eurent une telle réalité qu'elles devinrent une partie de la vie sur la terre ; laquelle par suite fut aimée et parée, malgré les doctrines ascétiques des croyances formelles qui ordonnaient de la mépriser.

Mais cela aussi, avec la croyance assurée dans le ciel et l'enfer, comme en deux pays où l'on vit, a disparu, et nous croyons maintenant, en actes et en paroles, à la continuité de la vie du monde des hommes, et nous ajoutons, pour ainsi dire, chaque jour de cette vie générale à la petite provision de jours donnés à notre propre expérience individuelle : et, par conséquent, nous sommes heureux. Est-ce que cela vous étonne ? Aux temps passés, on disait bien que les hommes aimaient leur race, croyaient à la religion de l'humanité, et ainsi de suite. Mais voyez-vous, dans la mesure même où un homme avait l'esprit assez élevé et pur pour pouvoir apprécier cette idée, il était rebuté par l'aspect visible des individus qui composaient la masse à laquelle il aurait voué un culte ; et il ne pouvait éviter ce sentiment de répulsion qu'en concevant par abstraction une humanité conventionnelle qui n'avait que peu de rapports présents ou passés avec la race ; celle-ci, en effet, lui apparaissait partagée en tyrans aveugles, d'une part, et en apathiques esclaves avilis, de l'autre. Mais aujourd'hui, quelle difficulté y a-t-il à accepter la religion de l'humanité, lorsque les hommes et les femmes qui constituent l'humanité sont libres, heureux, au moins énergiques, et presque toujours beaux de corps et entourés de belles choses qu'ils ont faites eux-mêmes et d'une nature embellie et non abîmée par le

contact avec les hommes ? Voilà ce qui, en cet âge du monde, nous a été réservé.

— Cela paraît vrai, dis-je, ou devrait l'être si ce que j'ai vu de mes yeux donne bien l'idée de la vie que vous menez en général. Pouvez-vous me dire quelque chose de vos progrès après les années de lutte ?

— Il me serait facile de vous en raconter plus long que vous n'avez le temps d'en entendre ; mais je peux au moins indiquer l'une des principales difficultés qui se présentèrent : lorsque les hommes commencèrent à s'apaiser après la guerre et que le travail eut comblé à peu près la brèche faite dans les richesses par cette guerre destructive, une sorte de déception parut nous envahir, il sembla que les prophéties de plusieurs réactionnaires des temps révolus se réalisaient et qu'un niveau vulgaire de bien-être utilitaire serait, pour un moment, la fin de nos aspirations et de notre succès. Que l'éperon de la concurrence fût perdu, la production nécessaire de la communauté n'en avait été en rien gênée ; mais qu'arriverait-il, si cela endormait les hommes en leur donnant trop de temps pour la rêverie et la flânerie paresseuse ? Cependant, ce nuage sombre ne fit que nous menacer, et se dissipa. Sans doute, d'après ce que je vous ai dit déjà, vous devinerez le remède à un semblable malheur, si vous vous rappelez que beaucoup des choses que l'on produisait précédemment — denrées d'esclavage pour les pauvres, et pures inutilités pour les riches — avaient cessé d'être fabriquées. Ce remède fut, en résumé, la production de ce qu'on appelait autrefois art, mais qui n'a aucun nom parmi nous aujourd'hui, parce que cela est devenu une partie nécessaire du travail de tout producteur.

— Comment ! est-ce que les hommes avaient le temps et l'occasion de cultiver les beaux-arts au milieu de la lutte désespérée pour la vie et la liberté, que vous m'avez racontée.

— Il ne faut pas croire que la nouvelle forme d'art fut basée principalement sur le souvenir de l'art du passé ; bien que, chose curieuse, la guerre civile eût été beaucoup moins destructive des choses d'art que des autres, et bien que ce qui existait d'art sous les formes anciennes revécut merveilleusement pendant la dernière partie de la lutte, surtout en ce qui concerne la musique et la poésie. L'art du travail joyeux, comme on devrait l'appeler et dont je parle maintenant, jaillit presque spontanément, semble-t-il, comme d'une sorte d'instinct, parmi les hommes qui n'étaient plus contraints au douloureux et terrible surtravail ; cet instinct les portait à faire leur travail le mieux qu'ils pouvaient — à le faire parfait dans son genre : au bout de peu de temps, un désir de beauté parut s'éveiller dans les esprits des hommes, ils se mirent à ornementer gauchement et grossièrement les objets qu'ils fabriquaient ; une fois qu'ils eurent commencé, ce travail ne tarda pas à se développer. Tout ceci fut grandement facilité par la suppression de la malpropreté dont nos ancêtres immédiats s'accommodaient si aisément ; et par la vie de campagne, pleine de loisirs, mais non stupide, qui alors commença (comme je vous l'ai déjà dit) à devenir très répandue. Ainsi enfin, et par degrés successifs, nous prîmes plaisir à notre travail ; puis nous devînmes conscients de ce plaisir ; on le cultiva et l'on prit soin d'en avoir son content ; alors la partie fut gagnée, et nous fûmes heureux. Puisse-t-il en être ainsi pour des siècles et des siècles !

Le vieillard s'absorba dans une rêverie, non tout à fait sans mélancolie, me sembla-t-il ; je ne voulus pas l'interrompre. Tout

à coup, il se réveilla et dit :

— Eh bien, cher Hôte, voici Dick et Clara qui viennent vous chercher, et cela met fin à nos discours ; ce dont vous ne serez sans doute pas fâché ; le long jour s'écoule et vous aurez une agréable promenade pour revenir à Hammersmith.

Chapitre 19

Je ne dis rien, car je ne me sentais pas disposé à des paroles de pure politesse après une conversation si grave ; le fait est que j'aurais aimé à continué à causer avec ce vieillard, qui du moins pouvait comprendre quelque chose à ma manière habituelle de regarder la vie, tandis qu'avec les personnes plus jeunes, malgré toute leur prévenance, j'étais vraiment un être d'une autre planète. Pourtant, je fis de mon mieux, et souris aussi aimablement que je pus au jeune couple ; et Dick répondit au sourire en disant :

— Eh bien, Hôte, je suis heureux de vous retrouver et de voir que vous et mon parent ne vous êtes pas envolés dans un autre monde, à force de causer ; je me doutais presque, tout en écoutant les Gallois, là-bas, que vous alliez disparaître à nos yeux, et je commençais à m'imaginer mon cousin, assis dans la salle, fixant le vide, et découvrant qu'il avait longtemps parlé… à personne.

Ces paroles me firent éprouver une sensation désagréable, car aussitôt le tableau de la lutte vile, du drame sale et misérable de la vie que j'avais quittée pour un instant, parut devant moi ; et

j'eus, pour ainsi dire, une vision de toutes mes aspirations vers le repos et la paix dans le passé, et un dégoût me prit à l'idée d'y revenir. Mais le vieillard rit tout bas, et dit :

— N'ayez crainte, Dick. En tout cas je n'ai pas parlé à l'air léger ; ni même uniquement à notre nouvel ami. Qui sait si je n'ai pas parlé à beaucoup ? Car peut-être notre hôte retournera quelque jour vers le peuple d'où il est venu, et pourra emporter un message qui pourra profiter à ce peuple et par conséquent à nous aussi.

Dick, d'un air embarrassé, dit :

— Je ne comprends pas très bien, père, ce que vous voulez dire. Tout ce que je sais, c'est que j'espère qu'il ne nous quittera pas : car, voyez-vous, il est différent des hommes auxquels nous sommes habitués, et il nous fait penser à toutes sortes de choses ; déjà il me semble que je pourrais mieux comprendre Dickens, maintenant que j'ai causé avec lui.

— Oui, dit Clara, et je pense qu'en quelques mois nous le ferons paraître plus jeune ; et j'aimerais voir comment il est, une fois les rides aplanies sur sa figure. Ne croyez-vous pas qu'il paraîtra plus jeune après quelque temps passé avec nous ?

Le vieillard branla la tête et me regarda, mais ne lui répondit pas, et nous nous tûmes tous pendant un moment. Puis Clara rompit le silence :

— Père, je n'aime pas cela : il y a quelque chose qui n'inquiète, et j'ai une sensation telle que si quelque chose de fâcheux devait arriver. Vous avez parlé des misères passées à notre hôte, et vous avez vécu les malheureux temps d'autrefois : cela reste dans l'air

qui nous entoure et nous fait éprouver comme un désir de quelque chose que nous ne pouvons avoir.

Le vieillard lui adressa un bon sourire et dit :

— Eh bien, mon enfant, s'il en est ainsi, allez vivre dans le présent, et vous aurez bientôt secoué cette impression.

Puis il se tourna vers moi et dit :

— Vous souvenez-vous de rien de pareil, Hôte, dans le pays d'où vous venez ?

Les amoureux s'étaient éloignés et causaient tendrement ensemble, sans prendre garde à nous ; je dis alors, mais à voix basse :

— Oui, lorsque j'étais un heureux enfant, par un jour de fête ensoleillé, et que j'avais tout ce que je pouvais désirer.

— C'est cela. Vous vous souvenez que vous m'avez reproché tout à l'heure de vivre dans la seconde enfance du monde. Vous verrez que c'est un monde où l'on vit heureux ; vous y serez heureux — pour un moment.

De nouveau, sa menace à peine voilée me fut pénible et je commençais à faire des efforts pour tâcher de me rappeler comment j'étais venu parmi ces gens bizarres, lorsque le vieillard éleva la voix joyeusement :

— Et maintenant, mes enfants, emmenez votre hôte et soignez-le bien ; c'est à vous de veiller à ce qu'il ait le corps souple et l'esprit tranquille : il n'a pas été, loin de là, aussi heureux que vous. Adieu, Hôte ! Et il me saisit la main vigoureusement.

— Au revoir, dis-je, et mes vifs remerciements pour tout ce que vous m'avez raconté. Je viendrai vous voir dès que je reviendrai à Londres. Le permettez-vous ?

— Oui, certainement, si vous pouvez.

— Ce ne sera pas avant quelque temps, reprit Dick de sa voix gaie ; car lorsque les foins seront rentrés dans la vallée supérieure, je serais d'avis de lui faire faire un tour dans le pays entre le fanage et la moisson, pour voir comment vivent nos amis dans le Nord. Puis, à la moisson, nous donnerons un bon coup de collier, j'espère, — de préférence dans le Wiltshire ; car il aura gagné un peu de force dans toute cette vie en plein air, et moi je serai solide comme un bâton.

— Et vous me prendrez avec vous, n'est-ce pas, Dick ? dit Clara en posant sa jolie main sur son épaule.

— Certes ! fit Dick impétueusement. Et nous veillerons à ce que vous soyez bien fatiguée en vous couchant tous les soirs ; vous serez si belle, le cou tout bruni, et les mains aussi, dans votre robe d'une blancheur de troène, que cela vous débarrassera la tête de ces bizarres lubies chagrines, ma chère. Mais notre semaine de fanage arrangera tout cela.

La jeune femme rougit très gentiment, non de honte, mais de plaisir ; et le vieillard rit et dit :

— Hôte, je vois que vous serez aussi à l'aise que possible ; car vous n'avez pas à craindre que ces deux-ci s'occupent trop de vous : ils auront tant à faire ensemble qu'ils vous laisseront beaucoup à vous-même, je prévois, et cela est d'une véritable prévenance envers un hôte, après tout. Oh ! vous n'avez pas à craindre

non plus d'être de trop : c'est là précisément ce qu'aime un couple d'oiseaux comme ceux-ci, d'avoir un bon ami commode à qui s'adresser, de façon à se reposer des extases d'amour, grâce au solide ordinaire de l'amitié. De plus, Dick, et Clara bien plus encore, aiment causer un peu de temps en temps, et vous savez que des amoureux ne causent pas, à moins qu'ils n'aient quelque chagrin ; ils babillent seulement. Au revoir, Hôte, soyez heureux !

Clara s'approcha du vieil Hammond, lui jeta les bras autour du cou et l'embrassa cordialement, puis dit :

— Vous êtes un bon vieillard et vous pouvez plaisanter à mon sujet tant que vous voudrez ; nous ne tarderons pas à vous revoir ; vous pouvez être sûr que nous rendrons notre hôte heureux ; mais, vous savez, il y a du vrai dans ce que vous dites.

Je lui serrai encore la main et nous sortîmes de la salle, traversant les galeries, et dans la rue nous trouvâmes le grison attelé qui nous attendait. Il était bien surveillé : un petit garçon de sept ans environ tenait les rênes et le regardait gravement dans la figure ; en outre, il y avait derrière lui une fillette de quatorze ans, qui tenait devant elle une sœur de trois ans ; enfin, une autre fillette, plus âgée que le garçon d'à peu près un an. Tous trois étaient occupés tantôt à manger des cerises, tantôt à tapoter et à bourrer le grison, qui prenait fort bien toutes leurs caresses, mais dressa les oreilles lorsque Dick parut. Les fillettes, quittant le cheval, vinrent au-devant de Clara, lui firent fête et se serrèrent contre elle. Puis nous montâmes en voiture, Dick secoua les rênes et nous partîmes aussitôt au trot modéré du grison, entre les arbres gracieux des rues de Londres qui répandaient des ondes de parfums dans l'air frais du soir, car le soleil approchait de son coucher.

Nous ne pouvions guère aller que fort doucement tout le long du chemin, tant il y avait de monde dehors à cette heure fraîche. En voyant tant de gens, je remarquai mieux comment ils étaient ; et je dois dire que mon goût, cultivé dans la grisaille sombre, ou plutôt le noir du dix-neuvième siècle, était assez porté à condamner la gaieté claire et brillante des vêtements, et je me risquai même à le dire à Clara. Elle parut assez étonnée, et même un peu choquée, et dit :

— Eh bien ! eh bien ! qu'est-ce que cela fait ? Leur travail n'est pas salissant ; ils s'amusent simplement par cette belle soirée ; il n'y a rien qui puisse abîmer leurs costumes. Voyons, est-ce que tout cela n'est pas très joli ? Ce n'est pas un jour de fête, vous savez.

C'était vrai, car beaucoup étaient vêtus de couleurs peu voyantes, quoique belles, et l'harmonie des couleurs était parfaite et tout à fait charmante.

Je dis :

— Oui, je le vois ; mais comment peuvent-ils tous se permettre de si riches costumes ? Regardez ! voilà un homme entre deux âges avec un habit gris qui n'est pas voyant, mais je peux juger d'ici qu'il est de très belle étoffe de laine et couvert de broderies de soie.

Clara dit :

— Il pourrait porter des vêtements râpés si cela lui faisait plaisir, — c'est-à-dire s'il ne croyait pas blesser les impressions des autres en le faisant.

— Mais, dites-moi, je vous prie, comment ils peuvent se le permettre ?

Je n'avais pas plus tôt parlé que je m'aperçus que j'étais revenu à mon ancienne faute, car je vis les épaules de Dick secouées par le rire, mais il ne dit pas un mot et me laissa à l'indulgente compassion de Clara qui reprit :

— Mais je ne sais pas ce que vous voulez dire. Bien entendu, nous pouvons nous le permettre, sans quoi nous ne le ferions pas. Nous pourrions bien convenir que nous ne dépenserons notre travail qu'à faire nos vêtements confortables : nous préférons ne pas nous en tenir là. Quel tort trouvez-vous que soit le nôtre ? Croyez-vous que nous nous privions de nourriture pour nous faire des vêtements élégants ? ou pensez-vous qu'il y ait du mal à aimer voir nos corps couverts d'habits beaux comme nos corps eux-mêmes, — de même que la peau d'un daim ou d'une loutre a toujours été belle ? Voyons, qu'est-ce qui vous gêne ?

Je m'inclinai devant l'orage et murmurai une excuse quelconque. Il faut dire que j'aurais dû comprendre que des gens si amateurs d'architecture en général ne pouvaient manquer de se décorer eux-mêmes ; d'autant mieux que le dessin de leurs vêtements, en dehors de la couleur, était beau et sensé, voilant les formes sans les alourdir ni les caricaturer.

Clara fut bientôt apaisée, et, lorsque la voiture longea le bois dont il a été parlé déjà, elle dit à Dick :

— Il faut que je vous dise, Dick : maintenant que père Hammond a vu notre hôte dans son costume bizarre, je crois que nous devrions lui trouver quelque chose de convenable à mettre pour notre voyage de demain, d'autant plus que, si nous ne le faisons

pas, nous aurons à répondre à toutes sortes de questions à propos de ses vêtements et de leur origine. Et puis, dit-elle avec malice, quand il sera vêtu de beaux habits, il ne se hâtera pas tant de nous reprocher comme un enfantillage le temps que nous perdons pour nous rendre agréables les uns aux autres.

— Parfaitement, Clara, il aura tout ce qu'il vous… tout ce qu'il lui faut. J'irai lui chercher quelque chose avant qu'il se lève demain matin.

Chapitre 20

Tout en causant ainsi, voiturés tranquillement, par ce soir embaumé, nous arrivâmes à Hammersmith, où nous fûmes bien reçus par nos amis. Boffin, vêtu d'un nouveau costume, me fit pompeusement un accueil aimable ; le tisserand ne voulut plus me lâcher et tâcha de me faire dire ce qu'avait raconté le vieil Hammond ; mais il se montra très gaiement amical lorsque Dick l'en eût détourné ; Annie me serra la main et exprima l'espoir que j'avais eu une agréable journée — d'une voix si bonne que j'éprouvai une légère sensation d'angoisse lorsque nos mains se séparèrent ; car, à dire vrai, je la préférais à Clara, qui semblait se tenir toujours un peu sur la défensive, tandis qu'Annie était aussi franche que possible et paraissait jouir honnêtement de tout et de tout le monde autour d'elle sans le moindre effort.

Il y eut une sorte de petite fête ce soir-là, un peu en mon honneur et un peu, je suppose, bien qu'il n'en eût pas parlé, en l'honneur de Dick et Clara revenus ensemble. Le vin fut des meilleurs ; la salle était parfumée des brillantes fleurs d'été, et, après le sou-

per, nous eûmes de la musique (avec sa voix douce et claire, Annie, à mon goût, surpassa tous les autres par le sentiment et l'expression) ; et, enfin, on se mit à raconter des histoires, et nous écoutâmes, assis, sans autre lumière que la lune estivale, qui inondait les magnifiques réseaux des fenêtres, comme si nous avions vécu dans un temps très ancien, lorsque les livres étaient rares et l'art de lire peu répandu. Car, je dois le dire ici, comme vous l'aurez remarqué : bien que la plupart de mes amis eussent quelque usage des livres, ils n'étaient cependant pas grands liseurs, si l'on songe à l'élégance de leurs manières et au temps de loisir évidemment considérable dont ils disposaient. De fait, lorsque Dick, en particulier, parlait d'un livre, il le faisait de l'air d'un homme qui a accompli un haut fait, comme s'il disait : « Vous voyez, je l'ai lu ! »

La soirée passa beaucoup trop vite à mon gré ; depuis ce jour, pour la première fois de ma vie, j'avais la plénitude de la satisfaction des yeux, sans cette sensation de désharmonie, cette crainte d'une ruine imminente, qui m'avait toujours obsédé jusqu'alors, lorsque je m'étais trouvé parmi les belles œuvres d'art du passé, mêlées à la grâce de la nature vivante, réunion qui était le résultat de longs siècles de tradition qui avaient forcé les hommes à produire l'art et forcé la nature à prendre la forme des âges. Ici, je pouvais jouir de toute chose sans reporter ma pensée sur l'injustice et le labeur misérable qui faisaient mon loisir, sur l'ignorance et la tristesse de la vie, qui contribuait à former ma sévère appréciation de l'histoire, sur la tyrannie et la lutte pleine d'effroi et d'écueils qui contribuait à former ma fiction. Le seul poids que j'avais sur le cœur était une crainte vague, à mesure qu'approchait le moment du coucher, sur le lieu où je me réveillerais le

lendemain : mais j'étouffai cette crainte, je me couchai heureux et en quelques instants je m'endormis sans rêve.

Chapitre 21

Lorsque je m'éveillai, par un magnifique matin ensoleillé, je sautai du lit avec mon appréhension de la veille encore présente, mais elle fut aussitôt dissipée délicieusement, lorsque je regardai tout autour de ma petite chambre et aperçus les dessins aux couleurs pâles, mais pures, peints sur le mur, avec des vers écrits dessous que je connaissais parfaitement. Je m'habillai rapidement avec un costume bleu préparé pour moi, si beau que je rougis, positivement, lorsque je l'eus mis, et j'éprouvai en rougissant cette joie surexcitée, précédant un jour de fête, que je n'avais plus éprouvée aussi vive depuis mon enfance, aux vacances d'été, les premiers jours du retour à la maison.

Il semblait qu'il fût de bonne heure, et je m'attendais à me trouver seul dans la salle, lorsque j'y entrai par le corridor où donnait ma chambre à coucher ; mais je fus aussitôt devant Annie, qui laissa tomber son balai, et me donna un baiser, sans autre signification, je le crains, qu'un témoignage d'amitié ; elle rougit pourtant, non par timidité, mais de plaisir amical, puis elle ramassa son balai et continua son travail, tout en me faisant signe comme pour me dire de me tenir de côté et de regarder : ce qui, à vrai dire, me fut assez agréable, car cinq autres jeunes femmes l'assistaient, et cela valait la peine de faire un voyage pour voir les mouvements de leurs corps gracieux, dans ce travail fait à loisir, comme cela valait la peine de faire un voyage pour

entendre leur gai bavardage et leur rire, pendant qu'elles balayaient vraiment d'une manière scientifique. Mais voici qu'Annie me jette un mot ou deux en gagnant l'autre bout de la salle.

— Hôte, dit-elle, nous n'aurions pas voulu vous déranger, mais je suis heureuse que vous soyez levé de bonne heure ; notre Tamise est une rivière charmante à six heures et demie, par une matinée de juin : et, comme ce serait dommage de ne pas voir cela, on m'a chargé de vous donner tout de suite un bol de lait et un morceau de pain là-dehors, et de vous mettre en bateau : Dick et Clara sont tout prêts. Attendez une demi-minute, que j'aie essuyé ce coin.

Bientôt elle laissa encore tomber son balai, vint à moi, et me prit par la main pour me conduire sur la terrasse dominant la rivière, à une petite table au milieu du feuillage, où mon pain et mon lait prirent la forme d'un déjeuner aussi délicat qu'on pourrait le désirer, et elle s'assit près de moi pendant que je mangeai. Et au bout d'un instant, Dick et Clara arrivèrent ; celle-ci tout à fait fraîche et magnifique dans une robe légère de soie brodée, que mes yeux inaccoutumés trouvaient d'une gaieté et d'une richesse extravagante ; et Dick avait aussi un beau costume de flanelle blanche joliment brodée. Clara souleva sa robe avec ses mains en m'adressant son salut matinal, et dit en riant :

— Regardez, Hôte ! vous voyez que nous sommes aussi élégants que ceux que vous vouliez blâmer hier soir ; vous voyez que le jour brillant et les fleurs n'auront pas honte devant nous. Eh bien, blâmez-moi.

— Non, certes ; il semble que vous soyez tous deux enfants du jour lui-même, et je vous blâmerai lorsque je le blâmerai,

— Vous savez, reprit Dick, c'est un jour particulier — tous ces jours-ci, je veux dire. Le fanage, à quelques égards, est mieux que la moisson, à cause du temps splendide ; et vraiment, si l'on n'a pas travaillé au fanage par un beau temps, on ne sait pas combien c'est un travail agréable. Les femmes y ont si jolie tournure aussi, dit-il timidement ; oui, tout bien considéré, je crois que nous avons raison de la parer simplement.

— Les femmes y travaillent-elles en robes de soie ? demandai-je en souriant.

Dick allait me répondre sérieusement ; mais Clara lui mit la main sur la bouche, et dit :

— Non, non, Dick, pas trop de renseignements pour lui, ou je croirai que vous êtes votre vieux parent. Qu'il voie par lui-même, il n'aura pas longtemps à attendre.

— Oui, dit Annie, et que votre description du tableau ne soit pas trop belle, autrement il serait déçu quand le rideau sera levé. Je ne veux pas qu'il soit déçu. Mais il est temps que vous partiez, si vous voulez profiter du courant de marée, et aussi du soleil du matin. Au revoir, Hôte.

Elle m'embrassa à sa manière franche, amicale, et cela m'enleva presque mon désir de cette promenade ; mais il me fallut dominer ce sentiment, car il était évident qu'une femme aussi charmante ne pouvait guère manquer d'avoir un juste amant de son âge. Nous descendîmes les marches du ponton et entrâmes dans une jolie barque, pas trop légère, pour nous contenir commodément, nous et notre attirail, et élégamment ornée ; au moment où nous y montions, Bottin arriva, et le tisserand, pour nous voir partir. Le premier avait maintenant perdu sa splendeur, il portait

un costume propre au travail, surmonté d'un chapeau à plumes, qu'il ôta toutefois, pour l'agiter en signe d'adieu, avec sa politesse pompeuse, à la vieille mode espagnole. Puis Dick poussa la barque et se pencha vigoureusement sur les avirons, et Hammersmith, avec ses nobles arbres et ses belles maisons au bord de l'eau, disparut peu à peu.

Chemin faisant, je ne pus m'empêcher de comparer le tableau promis du fanage tel qu'il était maintenant, au même tableau tel que je me le rappelais, et surtout l'image des femmes au travail s'évoqua devant moi : le rang d'êtres décharnés, maigres, aux poitrines plates, laids, sans le moindre agrément dans l'allure, ni la figure, habillés de misérables robes imprimées et d'horribles bonnets battant des ailes, qui remuaient leurs râteaux d'une manière machinale, indifférente. Que de fois cela m'avait gâté le charme des jours de juin ; que de fois mon désir avait imaginé les champs pleins d'hommes et de femmes dignes de la douce abondance de fête, de son infinie richesse en beaux spectacles, en bruits, en parfums délicieux. Et aujourd'hui, le monde était devenu vieux et plus sage, et j'allais enfin voir mon espoir réalisé !

Chapitre 22

Ainsi nous allâmes, Dick ramait aisément sans fatigue, et Clara, assise à côté de moi, admirait sa beauté virile et son expression de cordiale bienveillance, et ne pensait, j'imagine, à rien d'autre. À mesure que nous remontions le fleuve, il y avait moins de différence entre la Tamise que je voyais et la Tamise dont je me souvenais ; car, sauf l'horrible vulgarité des villas de bourgeois bien

posés, agents de change ou autres pareils, qui autrefois gâtait la beauté des bords touffus, ce commencement de la Tamise dans la campagne avait toujours été beau ; et lorsque nous glissâmes entre cette délicieuse verdure d'été, il me sembla presque que ma jeunesse revenait, et que c'était une de ces promenades sur l'eau dont je jouissais tellement, à l'époque où j'étais trop heureux pour me dire qu'il pouvait y avoir n'importe où quelque chose de mal.

Enfin nous arrivâmes à un bras du fleuve où, sur la gauche, un très joli petit village avec quelques maisons anciennes descendait jusqu'au bord ; là, il y avait un bac ; au delà de ces maisons, les prairies entourées d'ormes se terminaient à une bordure de grands saules, tandis que, sur la droite, le chemin de halage et un espace nu précédaient une rangée d'arbres qui se dressaient, grands et anciens, ornements d'un vaste parc, au bout de ce bras, la rangée s'écartait davantage de la rivière pour faire place à une petite ville de maisons amusantes et jolies, les unes récentes, d'autres anciennes, dominées par les longs murs et les pignons pointus d'un bâtiment massif en briques rouges, partie en gothique de la dernière période, partie en style du temps de Guillaume d'Orange, le tout si bien fondu dans la lumière brillante et la beauté du cadre, y compris le brillant fleuve bleu qu'il dominait, que même au milieu des magnifiques constructions de cette époque heureuse, cela était d'un grand charme. Une large onde embaumée, dans laquelle on pouvait nettement distinguer la fleur de tilleul, descendait vers nous des jardins invisibles, lorsque Clara se redressa sur place et dit :

— Ô Dick, cher, ne pourrions-nous pas nous arrêter à Hampton Court pour aujourd'hui et promener un peu notre hôte dans

le parc et lui montrer ces bons vieux bâtiments ? Je ne sais pourquoi, peut-être parce que vous avez vécu si près de là, vous m'avez rarement menée à Hampton Court.

Dick laissa reposer ses rames un moment, et dit :

— Hé, hé, Clara vous êtes paresseuse aujourd'hui. Je ne pensais pas m'arrêter avant Shepperton pour la nuit ; si nous allions tout de suite dîner à Hampton Court, pour continuer vers cinq heures ?

— Eh bien, soit ; mais j'aimerais que notre hôte passât une heure ou deux dans le parc.

— Le parc ! les bords de la Tamise ne font qu'un parc à cette époque de l'année ; et pour ma part j'aime mieux me coucher sous un orme à la limite d'un champ de blé, avec les abeilles bourdonnant autour de moi et le râle de genêt criant de sillon en sillon, que dans n'importe quel parc d'Angleterre. D'ailleurs…

— D'ailleurs, dit-elle, vous voulez gagner le cours supérieur de la Tamise, que vous aimez tant, et montrer votre vaillance à porter les lourds andains d'herbe fauchée.

Elle le regarda tendrement ; et je pourrais affirmer qu'elle le voyait en imagination, montrant sa forme splendide à son avantage dans la cadence des coups de faux ; et elle baissa les yeux vers ses propres petits pieds avec un léger soupir, comme si elle comparaît sa mince beauté de femme avec la beauté virile de Dick ; ainsi feront les femmes quand elles seront vraiment amoureuses et ne seront pas gâtées par des sentiments de convention.

Quant à Dick, il la regarda un moment avec admiration, puis il dit enfin :

— Oui, Clara, je voudrais que nous y soyons ! Mais voilà que nous revenons.

Il se remit à ramer, et au bout de deux minutes nous étions à terre, sur le rivage de sable, près du pont, qui, vous pouvez croire, n'était plus le vieil horrible avorton de fer, mais un beau travail de très solide charpente en chêne.

Nous entrâmes dans le palais, droit vers la grande salle que je me rappelais si bien ; des tables étaient dressées çà et là pour le dîner, et tout était disposé à peu près comme dans la salle des Hôtes de Hammersmith. Après le dîner, on flâna dans les salles antiques, où les peintures et les tapisseries étaient encore conservées sans grand changement, si ce n'est que les gens que nous rencontrions avaient un air indéfinissable d'être chez eux, à l'aise ; cette impression me gagna, et j'eus le sentiment que le magnifique vieux palais était à moi, dans le meilleur sens du mot ; le plaisir des jours passés parut s'ajouter au plaisir actuel et remplit mon âme de joie.

Dick (qui, malgré la pointe de Clara, connaissait fort bien l'endroit) me raconta que les belles chambres anciennes des Tudors, que je me rappelais avoir été habitées par le menu fretin des pieds-plats de la cour, servaient beaucoup maintenant aux gens de passage ; car, si belle que fût devenue l'architecture aujourd'hui, et bien que le pays tout entier eût recouvré sa beauté, une sorte de tradition de plaisir et de beauté demeurait attachée à ce groupe de constructions, et les gens considéraient la visite à Hampton Court comme une excursion d'été obligée, tout autant qu'à l'époque où Londres était si laid et si misérable. Nous entrâmes dans plusieurs chambres donnant sur le vieux parc, et fûmes bien reçus par ceux qui les habitaient ; ils se mirent tout de

suite à causer avec nous et regardèrent avec un étonnement que, par politesse, ils dissimulaient à demi, mon étrange figure. Outre ces oiseaux de passage et quelques habitants ordinaires du lieu, nous vîmes dehors, sur les pelouses près du jardin, en bas de la « grande pièce d'eau », comme on l'appelait autrefois, un grand nombre de tentes gaies, avec des hommes, des femmes et des enfants tout autour. À ce qu'il paraît, ces gens, amoureux de plaisir, aimaient la vie sous la tente, avec tous ses inconvénients, qu'ils savaient aussi transformer en plaisir.

Nous quittâmes cette vieille connaissance au moment fixé, et je fis mine de vouloir prendre les avirons ; mais Dick me repoussa, ce que je ne regrettai guère, je dois dire, car je me trouvais bien assez occupé, partagé entre la jouissance du temps magnifique et mes propres pensées paresseusement confuses.

Quant à Dick, il était très juste de le laisser ramer, car il était fort comme un cheval et prenait grand plaisir aux exercices physiques quels qu'ils fussent. Nous eûmes quelque peine à le faire arrêter, lorsqu'il faisait déjà presque nuit, et la lune brillait lorsque nous arrivâmes à la hauteur de Runnymede. Nous abordâmes alors et nous cherchions un endroit où planter nos tentes (car nous en avions pris deux avec nous), lorsqu'un vieillard vint vers nous, nous souhaita le bonsoir et nous demanda si nous étions logés pour la nuit, et, comme nous ne l'étions pas, il nous pria de venir chez lui. Très volontiers nous le suivîmes, et Clara lui prit la main d'une manière câline qui, je le remarquai, lui était familière avec les vieillards, et, chemin faisant, elle fit quelque réflexion banale sur la belle journée. Le vieillard s'arrêta brusquement, la regarda et dit :

— Cela vous plaît, vraiment ?

— Oui, dit-elle d'un air d'extrême surprise. Pas à vous ?

— Oh ! dit-il, peut-être. Cela me plaisait tout au moins lorsque j'étais plus jeune ; mais maintenant je crois que je préfère un temps plus doux.

Elle ne dit rien et continua, la nuit s'épaississant ; puis, tout au haut de la pente, nous arrivâmes à une haie, avec une porte ; le vieillard fit jouer le loquet et nous introduisit dans un jardin au fond duquel on pouvait voir une petite maison, dont une des petites fenêtres brillait de la lumière jaune des bougies. Nous pouvions voir, même sous la lumière indécise de la lune et la dernière lueur du couchant, que le jardin débordait de fleurs, et le parfum qu'elles exhalaient dans la fraîcheur tombante était si merveilleusement doux qu'il semblait le cœur même des délices du crépuscule de juin ; nous nous arrêtâmes tous les trois instinctivement et Clara émit doucement un léger « Oh ! » comme un oiseau qui va chanter.

— Qu'y a-t-il ? dit le vieillard avec un peu d'humeur en la tirant par la main. Il n'y a pas de chien ; avez-vous marché sur une épine qui vous a blessé le pied ?

— Non, non, voisin, dit-elle ; mais que c'est délicieux, délicieux !

— C'est vrai, dit-il ; mais faites-vous tant d'attention à cela ?

Elle rit d'un rire musical et nos voix plus rudes se joignirent à la sienne ; puis elle dit :

— Certes, voisin ; pas vous ?

— Oh ! je ne sais, dit le vieillard ; et il ajouta, comme s'il avait un peu honte de lui-même :

— Du reste, vous savez, lorsque le fleuve déborde et que tout Runnymede est submergé, ce n'est pas fort agréable.

— Moi, j'aimerais cela, dit Dick. Quelle jolie promenade à la voile on ferait ici par une belle gelée, un matin de janvier.

— Cela vous plairait ? dit notre hôte. Eh bien, je ne discuterai pas avec vous, voisin ; ce ne serait pas la peine. Entrez et venez souper.

Nous montâmes un sentier pavé entre les rosiers, qui conduisait à une très jolie chambre, aux panneaux sculptés propre comme une épingle neuve ; mais l'ornement principal était une jeune femme aux cheveux blonds et aux yeux gris, dont la figure, les mains et les pieds nus étaient bruns de hâle. Elle était très légèrement vêtue, et cela évidemment par goût, non par pauvreté, bien que ce fussent les premiers habitants de la campagne que je rencontrais, car sa robe était de soie et elle portait aux poignets des bracelets qui me parurent d'une grande valeur. Elle était étendue sur une peau de mouton près de la fenêtre, d'où elle s'élança à notre entrée, et, lorsqu'elle vit les hôtes amenés par le vieillard, elle frappa des mains et cria de joie, et, lorsque nous fûmes au milieu de la chambre, bel et bien dansa autour de nous, tant notre société lui faisait plaisir.

— Ah ! ah ! dit le vieillard, vous êtes contente, n'est-ce pas, Ellen ?

La jeune fille alla vers lui en dansant, l'entoura de ses bras et dit :

— Oui, je le suis, et vous devriez l'être aussi, grand-père.

— Oui, oui, je le suis, dit-il, autant que je puis être content. Hôtes, veuillez vous asseoir.

Ceci nous parut assez étrange ; plus encore, je suppose, à mes amis qu'à moi ; Dick profita d'un moment où notre hôte et sa petite fille étaient tous deux sortis de la chambre pour me dire à voix basse :

— Un grognon : il y en a encore quelques-uns. Autrefois, dit-on, c'était une vraie plaie.

Le vieillard entra à ce moment et s'assit auprès de nous avec un soupir qui semblait exagéré, comme s'il eût voulu nous le faire remarquer ; mais la jeune fille entra avec le souper et le gaillard perdit sa peine, car nous avions tous faim, et je fus très occupé à observer les mouvements de la petite fille, belle comme un tableau.

Les mets et la boisson, quoique un peu différents de ce que nous avions eu à Londres, furent mieux que bons ; mais le vieillard, avec un regard assez maussade sur le plat de résistance, un trio de fort belles perches, dit :

— Hum ! de la perche ! Je regrette de ne pouvoir mieux faire pour vous, Hôtes ! Il y eut un temps où nous aurions pu avoir de Londres un beau morceau de saumon ; mais les temps sont devenus pauvres et mesquins.

— Oui, mais vous auriez pu l'avoir tout de même, dit la jeune fille rieuse, si vous aviez su qu'ils viendraient.

— C'est notre faute si nous ne l'avons pas apporté avec nous, dit Dick avec bonne humeur. Mais, si les temps sont devenus mesquins, on ne peut pas le dire des perches ; celle-là, dans le milieu, devait peser deux bonnes livres lorsqu'elle montrait ses raies noires et ses nageoires rouges dans l'eau aux goujons. Et quant aux saumons, voisins, voici mon ami, qui vient des pays étrangers, et qui fut tout étonné, hier matin, quand je lui dis que nous avions beaucoup de saumon à Hammersmith. Certes, je n'ai jamais entendu dire que les temps aient empiré.

Il parut un peu mal à l'aise. Et le vieillard, se tournant vers moi, me dit avec grande courtoisie :

— Eh bien, monsieur, je suis heureux de voir un homme de l'autre côté de la mer ; mais il faut vraiment que je vous prenne à témoin pour dire si, en somme, vous n'êtes pas mieux dans votre pays, où, je suppose, d'après ce que me dit notre hôte, vous devez être plus actifs, plus vivants, parce que vous n'avez pas complètement détruit la concurrence. Voyez-vous, j'ai lu pas mal de livres des temps passés, et ils sont certainement bien plus vivants que ceux que l'on écrit aujourd'hui, et une bonne, saine concurrence sans limite était le régime sous lequel ils ont été écrits, — si nous ne le savions par ce que l'histoire rapporte, nous le saurions par les livres eux-mêmes. On y trouve un esprit d'aventure et des preuves d'habileté à tirer le bien du mal qui manquent complètement à notre littérature actuelle, et je ne peux m'empêcher de croire que nos moralistes et nos historiens exagèrent énormément le malheur des temps passés, où ont été produites des œuvres aussi splendides d'imagination et d'intelligence.

Clara l'écoutait, clignant des yeux, comme excitée et heureuse ; Dick fronçait les sourcils et paraissait encore plus mal

à son aise, mais ne dit rien. Peu à peu le vieillard, en s'échauffant, abandonna sa manière moqueuse, et parla et regarda très sérieusement. La jeune fille, avant que j'aie pu accoucher de la réponse que j'étais en train de composer, s'écria :

— Des livres, des livres, toujours des livres, grand-père ! Quand comprendrez-vous qu'après tout, c'est le monde dans lequel nous vivons qui nous intéresse, le monde dont nous sommes une partie et que nous n'aimerons jamais trop ? Regardez ! dit-elle, et elle ouvrit plus large la croisée, nous montrant la blanche lumière que la lune faisait briller parmi les ombres noires du jardin, où courait un léger frisson de vent d'été dans la nuit, regardez ! voilà nos livres aujourd'hui ! et les voilà, dit-elle, et elle s'approcha des deux amoureux et posa la main sur les épaules de chacun d'eux ; et notre hôte aussi, avec son savoir et son expérience d'outre-mer ; — oui, et vous-même, grand-père (un sourire passa sur sa figure en disant cela), avec toute votre humeur et votre désir de vous retrouver au bon vieux temps, — où, autant que je puis comprendre, un vieillard inoffensif et paresseux comme vous, ou bien serait à peu près mort de faim, ou bien aurait dû payer des soldats et des hommes pour prendre de force aux gens leur nourriture, leurs habits et leurs maisons. Oui, voilà nos livres, et, s'il nous en faut d'autres, ne pouvons-nous pas trouver de l'ouvrage dans les magnifiques constructions que nous élevons dans tout le pays (et je sais qu'il n'y a rien eu de pareil aux époques passées), où un homme peut montrer tout ce qu'il a en lui, et exprimer son esprit et son âme dans le travail de ses mains.

Elle s'arrêta un moment et je ne pouvais m'empêcher de la contempler et de penser que, si elle était un livre, les illustrations

en étaient très charmantes. Le rouge montait à ses joues délicates, brûlées de soleil ; ses yeux gris brillaient dans sa face brune, nous enveloppaient d'un bon regard. Elle s'arrêta, puis continua :

— Quant à vos livres, ils étaient bons dans un temps où des gens intelligents n'avaient guère autre chose à quoi ils pussent prendre plaisir, et où ils étaient bien obligés de pallier les viles misères de leur propre vie en s'imaginant les vies d'autres êtres. Mais j'affirme que, malgré toute leur habileté, leur énergie, leur talent à conter des histoires, il y a en eux quelque chose de rebutant. Quelques-uns montrent par-ci par-là, il est vrai, quelque sentiment en faveur de ceux que les livres d'histoire appellent « pauvres », et dont nous nous représentons un peu les vies misérables ; mais aussitôt ils passent, et, à la fin du récit, il faut nous contenter de voir le héros et l'héroïne vivre heureux dans une île de béatitude au milieu des tourments des autres ; et cela, après une longue suite d'ennuis factices (ou pour la plupart factices) qu'ils ont eux-mêmes créés, agrémentés de mornes analyses absurdes sur leurs sentiments, leurs aspirations et tout le reste, tandis que le monde, même alors, a dû poursuivre sa voie, bêcher, coudre, cuire, construire et menuiser autour de ces… animaux inutiles.

— Oh ! oh ! dit le vieillard, revenant à sa manière sèche et maussade. Voilà de l'éloquence ! Vous aimez cela, je pense ?

— Oui, dis-je avec beaucoup d'emphase.

— Eh bien ! dit-il, maintenant que cet orage d'éloquence s'est calmé pour un moment, si vous répondiez à ma question ; — si

cela vous convient, bien entendu, ajouta-t-il par un soudain accès de politesse.

— Quelle question ? demandai-je. Car je dois avouer que la beauté étrange et presque sauvage d'Ellen me l'avait fait oublier.

— Tout d'abord (pardonnez au questionneur), y a-t-il concurrence, selon l'ancienne mode, dans le pays d'où vous venez ?

— Oui, elle y est générale.

En disant ces mots, je me demandai dans quelles complications nouvelles j'allais être entraîné par ma réponse.

— Deuxième question, dit le vieux : n'êtes-vous pas beaucoup plus libres, plus énergiques — en un mot, plus sains et plus heureux — à cause de cela ?

Je souris :

— Vous ne parleriez pas ainsi, si vous aviez quelque idée de notre vie. Il me semble que vous vivez ici dans le ciel, en comparant avec notre vie dans le pays d'où je suis venu.

— Le ciel ? dit-il : vous aimez le ciel, n'est-ce pas ?

— Oui, dis-je d'un ton aigre, j'en ai peur ; car son « n'est-ce pas ? » commençait à m'agacer.

— Eh bien, je suis loin d'être sûr que je l'aime. Je crois qu'on a mieux à faire de sa vie qu'à s'asseoir sur un nuage de fumée et chanter des hymnes.

Je fus assez piqué de cette incohérence et dis :

— Eh bien, voisin, en peu de mots et sans métaphore, dans le pays d'où je viens, où la concurrence, qui a produit ces œuvres littéraires que vous admirez tant, est encore la règle, la plupart sont absolument malheureux ; ici, au moins, la plupart des hommes me paraissent parfaitement heureux.

— Vous pouvez le dire, Hôte, vous pouvez le dire ; mais, permettez-moi de vous demander : vous aimez cela, n'est-ce pas ?

Sa formule, répétée avec une obstination si continue, nous fit tous rire de tout notre cœur, et le vieillard lui-même se mit de la partie, finement. Il ne se tenait cependant en aucune façon pour battu, et dit aussitôt :

— D'après tout ce que je puis savoir, j'estime qu'une jeune femme aussi belle que ma chère Ellen aurait été une dame, comme on disait autrefois, et n'aurait pas eu à porter quelques chiffons de soie, comme elle fait aujourd'hui, ou à se brunir au soleil, comme il le faut maintenant. Qu'avez-vous à dire à cela, hein ?

Ici, Clara, qui avait été jusqu'à présent assez silencieuse, intervint :

— Mais, vraiment, je ne crois pas qu'il en eût été mieux ainsi, ni qu'il y ait à chercher mieux. Ne voyez-vous pas qu'elle est délicieusement habillée pour ce beau temps ? Et quant au hâle de vos prés, j'espère bien en gagner moi-même quelque chose quand nous serons arrivés un peu plus haut sur le fleuve. Regardez si je n'ai pas besoin d'un peu de soleil sur ma peau, blanche comme pâte !

Et elle releva sa manche sur son bras, qu'elle plaça contre celui d'Ellen, assise auprès d'elle. À vrai dire, c'était pour moi un spectacle assez curieux de voir Clara se mettre en avant comme une dame élégante de la ville, car elle était aussi bien bâtie et avait la peau aussi fraîche que les filles les plus saines, où qu'on allât les chercher. Dick passa la main sur son beau bras, un peu timidement, et ramena la manche, et elle rougit sous sa caresse ; le vieillard dit en riant :

— Eh bien, je pense que vous aimez cela, n'est-ce pas ?

Ellen embrassa sa nouvelle amie, et nous restâmes un moment silencieux ; bientôt elle attaqua une douce chanson claire et nous tint dans le ravissement de la merveille de sa voix pure ; et le vieux grognon la regardait avec amour. Les autres jeunes gens chantèrent aussi à leur tour, puis Ellen nous conduisit à nos petites chambres de campagne, embaumées et propres, idéal des anciens poètes pastoraux ; le plaisir de la soirée éteignit complètement ma crainte de la nuit précédente de m'éveiller dans le vieux monde misérable aux joies usées, où les espoirs étaient en partie des craintes.

Chapitre 23

Bien qu'il n'y eût aucun bruit brutal pour me réveiller, je ne pus rester au lit le lendemain matin, alors que le monde semblait si bien éveillé et, malgré le vieux grognon, si heureux ; je me levai donc et vis que déjà, de si bonne heure, quelqu'un s'était dérangé, car tout était propret et à sa place dans le petit salon, et la table mise pour le repas du matin.

Personne, pourtant, n'était sur pied dans la maison ; aussi je sortis, et après avoir fait une ou deux fois le tour du jardin débordant, j'errai à travers la prairie jusqu'au bord du fleuve, où notre bateau m'avait un air familier et amical. Je marchai un peu en remontant le courant et observai le léger brouillard qui ondoyait au-dessus de la rivière, jusqu'au moment où le soleil fut assez fort pour le chasser tout à fait ; je vis l'ablette tacheter l'eau sous les buissons de saule, d'où les petites mouches dont elle se nourrit tombaient par myriades ; j'entendis le grand chabot sauter en éclaboussant l'eau vers quelque phalène attardée, et me sentis presque revenir à mon enfance. Puis je revins vers le bateau, flânai là une minute ou deux ; puis, lentement, je remontai la prairie pour gagner la petite maison. Je remarquai alors qu'il y avait quatre autres maisons à peu près aussi grandes sur le versant de la rivière. Dans la prairie où je marchais, l'herbe n'était pas haute ; mais des haies de planches couraient à ma droite et à ma gauche, montant la pente, et, dans le champ de gauche ainsi séparé, on faisait maintenant les foins activement, à la simple manière de mon enfance. Mes pas, instinctivement, se portèrent de ce côté, car je voulais voir à quoi ressemblaient les faneurs de ces temps nouveaux et meilleurs, et aussi je m'attendais à y voir Ellen. Je m'approchai des planches et regardai dans le champ ; je me trouvai tout près d'une longue ligne de faneurs en train d'étendre les andains pour sécher la rosée de la nuit. Le plus grand nombre étaient de jeunes femmes, habillées à peu près comme Ellen la veille, non pas en soie pour la plupart, mais en mousseline de laine aux gaies broderies ; les hommes étaient tous vêtus de flanelle blanche, avec des broderies de couleurs vives, qui donnaient à la prairie l'apparence d'une gigantesque corbeille de tulipes. Toutes les mains travaillaient activement,

bien et posément, bien que le caquetage joyeux fût bruyant comme un bosquet d'étourneaux en automne. Une demi-douzaine d'entre eux, hommes et femmes, vinrent à moi et me serrèrent la main, me souhaitèrent le bonjour, et me posèrent quelques questions, d'où je venais, où j'allais, et, après m'avoir souhaité bonne chance, retournèrent à l'ouvrage. Ellen, à mon vif désappointement, n'était pas avec eux, mais bientôt je vis une forme légère sortir du champ en haut de la pente et se diriger vers notre maison ; c'était Ellen, un panier à la main. Avant qu'elle arrivât à la porte du jardin, Dick et Clara sortirent qui s'arrêtèrent une minute, puis descendirent vers moi, laissant Ellen dans le jardin ; nous descendîmes ensuite tous les trois vers le bateau en causant : simple bavardage du matin. Là, nous restâmes un moment, pendant que Dick arrangeait certaines choses dans la barque, car nous n'avions emporté dans la maison que ce que la rosée aurait pu abîmer ; puis nous retournâmes à la maison, et lorsque nous fûmes près du jardin, Dick nous arrêta en posant la main sur mon bras, et dit :

— Tenez, regardez.

Je regardai, et par-dessus la haie basse je vis Ellen, protégeant ses yeux contre le soleil pour regarder du côté du champ où l'on faisait les foins ; un vent léger se jouait dans ses cheveux fauves, ses yeux étaient comme de brillantes pierreries au milieu de la figure hâlée et semblaient avoir gardé la chaleur du soleil.

— Voyez, Hôte, dit Dick ; est-ce que tout cela ne ressemble pas à un de ces contes de Grimm dont nous avons parlé à Bloomsbury ? Nous voici deux amoureux qui parcourons le monde, et nous sommes arrivés à un jardin enchanté, et voici la fée elle-même : je me demande ce qu'elle va nous faire ?

Clara, gravement, mais sans raideur, demanda :

— Est-ce une bonne fée, Dick ?

— Oh oui, dit-il, et, selon les cartes, elle ferait encore mieux, n'était le gnome ou l'esprit des bois, notre ami grondeur d'hier soir.

Cela nous fit rire et je dis :

— J'espère que vous vous apercevez que vous m'avez laissé hors du conte.

— Oui, dit-il, c'est vrai. Vous devez considérer que vous avez le bonnet qui rend invisible et que vous voyez toute chose sans être vu.

Ceci m'atteignit à mon point faible, de ne pas me sentir sûr de ma position dans ce magnifique pays nouveau ; aussi, pour ne pas aggraver la chose, je me tus et nous entrâmes dans le jardin et dans la maison. Je remarquai en passant que Clara devait avoir vraiment senti le contraste entre elle, dame de la ville, et cet exemplaire de la campagne d'été, que nous admirions tant, car elle s'était habillée, ce matin-là, de façon légère et modeste, assez dans le goût d'Ellen, et marchait aussi pieds nus, sauf de légères sandales.

Le vieillard nous salua aimablement dans le salon et dit :

— Eh bien, Hôtes, vous êtes allés explorer la nudité du pays ; je pense que vos illusions d'hier soir se sont un peu dissipées à la lumière du matin ? Cela vous plaît-il encore, hein ?

— Beaucoup, dis-je avec force, c'est un des plus jolis endroits sur la Tamise inférieure.

— Oh ! oh ! dit-il, vous connaissez donc la Tamise, alors ?

Je rougis, car je vis Dick et Clara qui me regardaient, et je ne sus que dire. Cependant, puisque j'avais dit dans mes premières conversations avec mes amis de Hammersmith que j'avais connu la forêt d'Epping, je pensai qu'une généralisation impromptue vaudrait mieux, pour éviter des complications, qu'un pur mensonge, je dis donc :

— Je suis déjà venu dans ce pays et j'ai été sur la Tamise autrefois.

— Oh ! dit le vieillard vivement, vous êtes déjà venu dans ce pays. Eh bien, ne trouvez-vous pas (en dehors de toute théorie, bien entendu) qu'il a beaucoup changé en mal ?

— Non, pas du tout, je le trouve beaucoup changé en bien.

— Ah ! fit-il, je crains que vous n'ayez été influencé par une théorie ou une autre. Mais, naturellement, l'époque où vous êtes déjà venu ici a dû être si proche de l'époque actuelle que la transformation n'a pu être bien grande : nos usages d'alors, naturellement, étaient les mêmes qu'aujourd'hui. Je pensais à une époque antérieure à celle-là.

— En un mot, dit Clara, vous avez des théories sur le changement qui s'est produit.

— J'ai des faits aussi. Regardez ! de cette colline on peut voir quatre petites maisons, exactement, y compris celle-ci. Eh bien, je sais de source certaine qu'aux vieux temps, même en été, quand le feuillage était le plus touffu, on pouvait voir six grandes belles maisons ; et plus haut, sur le fleuve, ce n'étaient que jardins jusqu'à Windsor, et il y avait de grandes maisons dans tous

les jardins. Ah ! l'Angleterre était un pays important dans ce temps-là.

Je m'irritais peu à peu et je dis :

— C'est-à-dire que vous avez débourgeoisé le pays et envoyé promener les maudits pieds-plats ; tout le monde peut vivre confortablement et heureusement, et non plus seulement un petit nombre de maudits voleurs, qui étaient des ferments de vulgarité et de corruption, partout où ils demeuraient ; quant à cette charmante rivière, ils en avaient détruit la beauté moralement, et l'avaient presque détruite matériellement lorsqu'ils en ont été chassés.

Il y eut un silence après cette sortie, que je n'aurais pu retenir pour rien au monde, me souvenant combien j'avais souffert de l'esprit bourgeois et de ses effets sur ces mêmes rives, autrefois. Enfin le vieillard dit, très tranquillement :

— Mon cher Hôte, je ne sais vraiment pas ce que vous voulez dire avec vos bourgeois, pieds-plats, voleurs et damnés ; ni comment un petit nombre de gens seulement pourraient vivre heureusement et confortablement dans un pays riche. Tout ce que je puis voir, c'est que vous êtes en colère, et, j'en ai peur, contre moi : si vous voulez, nous parlerons d'autre chose.

Je trouvai que cela était aimable et hospitalier de sa part, vu son entêtement pour sa théorie ; et je me hâtai de dire que je n'avais pas été en colère, mais seulement emphatique. Il s'inclina gravement, et je croyais que l'orage était passé, lorsque tout à coup Ellen intervint :

— Grand-père, notre hôte s'arrête par politesse ; ce qu'il a dans l'esprit devrait être dit ; et comme je sais très bien ce que c'est, je vais le dire pour lui ; comme vous savez, j'ai appris ces choses auprès de gens, qui…

— Oui, dit le vieillard, le sage de Bloomsbury, et d'autres.

— Oh, fit Dick, vous connaissez mon vieux parent Hammond ?

— Oui, dit-elle, et d'autres encore, comme le dit mon grand-père, et ils m'ont appris des choses dont voici la conclusion. Nous vivons aujourd'hui dans une petite maison, non parce que nous n'avons rien de plus grandiose à faire que de travailler dans les champs, mais parce que cela nous plaît ; car, si nous voulions, nous pourrions aller vivre dans une grande maison parmi d'agréables camarades.

Le vieillard grommela :

— C'est cela ! Comme si je voudrais vivre parmi ces gens vaniteux : ils me regarderaient tous de haut en bas !

Elle lui sourit gentiment, mais continua comme s'il n'avait pas parlé.

— Au temps passé, lorsque ces grandes maisons dont parle grand-père étaient si nombreuses, nous aurions été obligés de vivre dans une chaumière, que cela nous plût ou non ; et la dite chaumière, au lieu de renfermer tout ce qu'il nous faut, aurait été nue et vide. Nous n'aurions pas eu assez à manger, nos habits auraient été laids à voir, sales et dégoûtants. Vous, grand-père, il y a des années que vous n'avez fait aucun gros travail, vous vous promenez et lisez des livres, et rien ne vous tracasse ; et moi je travaille dur quand cela me plaît, parce que cela me plaît, et que je

crois que cela me fait du bien, cela me dérouille les muscles, me rend plus jolie à regarder, plus alerte et plus heureuse. Mais, dans ces temps passés, grand-père, il vous aurait fallu travailler dur malgré votre grand âge ; et vous auriez toujours eu à craindre d'être enfermé dans une sorte de prison en compagnie d'autres vieillards, affamé et sans distraction. Et moi j'ai vingt ans. Dans ce temps là, ç'aurait été le commencement de mon âge mûr, en peu d'années j'aurais été exténuée, amaigrie, hagarde, assiégée de tourments et de misères, et personne n'aurait pu deviner que j'avais été une belle fille.

Est ce là ce que vous aviez dans l'esprit, Hôte ? dit-elle, les larmes aux yeux à la pensée des misères passées de femmes comme elle.

— Oui, dis-je, très ému, cela, et plus. Souvent, dans mon pays, j'ai vu cette lamentable transformation d'une belle, fraîche fille de campagne en pauvre femme de campagne toute meurtrie.

Le vieillard se tut un moment, puis il se reprit, et se retrancha dans sa phrase habituelle :

— Eh bien, cela vous plaît, n'est-ce pas ?

— Oui, dit Ellen, je préfère la vie à la mort.

— Oh, c'est cela, n'est-ce pas ? dit-il. Eh bien, pour ma part, j'aime lire un bon vieux livre bien amusant, comme La foire aux vanités, de Thackeray. Pourquoi n'écrit-on pas de livres comme celui-là, aujourd'hui ? Demandez-le à votre sage de Bloomsbury.

Voyant que les joues de Dick rougissaient un peu à cette saillie, et remarquant le silence qui suivit, il me parut que j'avais quelque chose à faire. Je dis donc :

— Amis, je ne suis que l'Hôte : mais je sais que vous voulez me montrer votre fleuve dans sa beauté ; ne croyez-vous pas que nous ferions mieux de partir tout de suite, car il va faire certainement très chaud.

Chapitre 24

Ils ne furent pas longs à profiter de mon avis ; et en effet, même à ne consulter que l'heure, le mieux était de nous en aller, car il était sept heures passées, et la journée s'annonçait très chaude. Nous nous levâmes, et descendîmes vers le bateau, — Ellen pensive et absorbée, le vieillard, très aimable et poli, comme pour compenser l'âpreté avec laquelle il défendait son opinion. Clara était gaie et naturelle, mais un peu abattue, me sembla-t-il ; du moins elle n'était pas fâchée de partir, et elle regardait souvent, à la dérobée, timidement, Ellen et son étrange beauté sauvage. Puis, nous montâmes en bateau ; Dick en prenant place, dit :

— Voilà une belle journée !

Et le vieillard répondit une fois de plus :

— Eh bien, cela vous plaît, n'est-ce pas ?

Et aussitôt Dick poussa vivement l'avant dans le courant ralenti par les herbes. Je me retournai lorsque nous fûmes au milieu du fleuve, et en saluant nos hôtes de la main, je vis Ellen appuyée sur l'épaule du vieillard, qui caressait sa joue rouge-pomme, pleine de santé, et une vive angoisse m'étreignit à la pensée que je ne reverrais jamais la superbe fille. Bientôt j'insistai pour prendre les avirons, et je ramai pas mal ce jour-là ; ce qui

évidemment explique que nous arrivâmes très tard à l'endroit que Dick s'était proposé d'atteindre. Clara fut particulièrement affectueuse envers Dick, comme je le remarquai de mon banc de rameur ; quant à lui il fut simplement aimable et gai comme toujours ; et j'étais heureux de le voir, car un homme de son caractère n'aurait pu accepter ses caresses joyeusement et sans embarras, s'il avait été le moindrement entortillé par la fée de notre logis de la nuit.

J'ai peu de choses à dire des délicieux détours du fleuve à cet endroit. Je constatai l'absence de villas bourgeoises, dont le vieillard s'était lamenté ; et je vis avec plaisir que mes vieux ennemis les ponts « gothiques » en fonte avaient été remplacés par de beaux ponts de chêne ou de pierre. De même les abords de la forêt que nous traversâmes avaient perdu leur apprêt de chasse de cour gardée, et ils étaient sauvages et magnifiques, quoique les arbres fussent évidemment bien soignés. Je pensai que le mieux était, pour avoir les renseignements les plus complets, de faire l'innocent au sujet d'Eton et de Windsor ; mais Dick me fit part de son savoir à peu près de lui-même, lorsque nous arrivâmes au barrage de Datchet. Il dit :

— Là-bas, il y a de beaux bâtiments anciens qui ont été construits pour servir de collège ou établissement d'instruction par un des rois du moyen-âge, Édouard VI, je crois. (Je souris en moi-même de cette erreur assez naturelle.) Il voulait que l'on y enseignât aux enfants des pauvres gens la science de son temps ; mais il va de soi qu'à l'époque que vous paraissez si bien connaître, ils gâchèrent tout ce qu'il y avait de bien dans les intentions du fondateur. Mon vieux parent raconte qu'ils en usèrent avec elles de façon très simple, et qu'au lieu d'enseigner

des fils de pauvres gens pour leur apprendre quelque chose, ils enseignèrent des fils d'hommes riches pour ne leur apprendre rien. Il semble, d'après ce qu'il raconte, que c'était un endroit où l'aristocratie (si vous savez ce que signifie ce mot ; on m'en a dit le sens) se débarrassait de la société de ses enfants mâles pendant une grande partie de l'année. Certainement le vieil Hammond vous donnerait là-dessus toutes sortes de renseignements.

— À quoi cela sert-il aujourd'hui ? demandai-je.

— Les bâtiments ont été pas mal abîmés par les dernières générations d'aristocrates, qui semblent avoir eu en grande haine les beaux vieux bâtiments, et tous les souvenirs du passé ; mais c'est encore un endroit délicieux. Naturellement, nous ne pouvons pas nous en servir tout à fait comme l'a voulu le fondateur, puisque nos idées sur l'instruction des enfants ont tellement changé depuis son époque ; on s'en sert maintenant comme habitation pour des gens qui s'occupent d'apprendre ; on vient là de tous les environs et on s'instruit de ce qu'on veut apprendre, et il y a là une grande bibliothèque des meilleurs livres. En sorte que je pense que le vieux roi mort ne serait pas trop choqué, s'il devait revenir à la vie et voir ce que nous y faisons.

— Je pense, dit Clara en riant, qu'il regretterait l'absence des enfants.

— Pas toujours, ma chère, car il y a souvent beaucoup d'enfants qui viennent s'y instruire ; et aussi, ajouta-t-il en souriant, apprendre à ramer et à nager. Je voudrais nous y arrêter : mais peut-être il vaudra mieux le faire en descendant le fleuve.

Les portes de l'écluse s'ouvraient à ce moment et nous repartîmes. Quand à Windsor, il n'en dit rien, et, dans le bras de Cle-

wer, je laissai reposer les avirons (car je ramais à ce moment), je regardai et demandai :

— Qu'est-ce que c'est que ce bâtiment ?

— J'ai voulu attendre que vous le demandiez vous-même. C'est le château de Windsor ; celui-là aussi, je pensais vous le réserver pour le retour. Il est bien, d'ici, n'est-ce pas ? Mais une grande partie a été construite ou abîmée à l'époque de la Décadence, et nous n'avons pas voulu abattre les bâtiments, puisqu'ils étaient là ; de même que pour le Marché au fumier. Vous savez certainement que c'était le palais de nos anciens rois du moyen-âge, et il a servi plus tard à nos simili-rois commerciaux de l'époque parlementaire, comme les appelle mon vieux parent.

— Oui, dis-je, je sais tout cela. À quoi sert-il maintenant ?

— Un grand nombre de gens y vivent, car, malgré tous ses défauts, c'est un lieu agréable ; il y a aussi une collection bien installée d'antiquités de toutes sortes, qui ont paru valoir la peine qu'on les conservât au musée, comme on aurait dit à l'époque que vous connaissez si bien.

J'enfonçai mes avirons à ces derniers mots, et je tirai comme si je voulais fuir cette époque que je comprenais si bien ; et bientôt nous remontions les bras du fleuve vers Maidenhead, autrefois péniblement embourgeoisés, aujourd'hui aussi agréables et riants que ceux du haut fleuve.

La matinée s'avançait, la matinée d'un bijou de jour d'été, un de ces jours qui, s'ils étaient plus fréquents, feraient de notre climat le meilleur de tous les climats, sans contredit. Un vent léger soufflait de l'ouest ; les petits nuages qui s'étaient élevés vers le

moment de notre déjeuner avaient paru monter de plus en plus haut dans le ciel ; et malgré le soleil brûlant, nous ne désirions pas la pluie, pas plus que nous ne la craignions. Si brûlant que fût le soleil, l'air donnait une sensation de fraîcheur qui nous faisait presque aspirer au chaud après-midi et à l'étendue découverte des blés mûrissants, aperçus à travers l'ombre des feuillages. Personne, à moins d'être chargé d'inquiétudes très lourdes, ne pouvait faire autrement que de se sentir heureux ce matin-là : et il faut dire, quelques inquiétudes que puisse recouvrir la surface des choses, qu'aucune ne parut se trouver sur notre chemin.

Nous traversâmes plusieurs champs où l'on finissait les foins, mais Dick et surtout Clara étaient si jaloux de leur fête sur le haut fleuve, qu'ils ne me laissèrent guère leur en parler. Je pus observer seulement que les gens, dans les champs, semblaient vigoureux et beaux, tant les hommes que les femmes, et que loin de présenter aucune apparence sordide, ils paraissaient porter des costumes spécialement appropriés — légers, bien entendu, mais gais, et très ornés.

Ce jour-là, de même que la veille, nous avions, comme vous pensez bien, croisé, dépassé, et laissé passer beaucoup de bateaux d'une espèce ou d'une autre. La plupart étaient à rames, comme le nôtre, ou à voiles, à la manière dont les voiliers sont conduits dans le haut fleuve ; mais à chaque instant nous rencontrions des chalands chargés de foins ou d'autres produits du pays, ou transportant des briques, de la chaux, du bois de charpente, etc., et ils allaient sans aucun moyen de propulsion visible — rien qu'un homme au gouvernail, souvent avec un ami ou deux qui riaient et causaient avec lui. Dick, ce jour là, s'aperçut à un

moment que je regardais avec attention un de ces chalands, et dit :

— C'est un de nos chalands mécaniques, il est aussi facile de manœuvrer des transports mécaniques sur eau que sur terre.

Je compris fort bien que ces « transports mécaniques » avaient remplacé notre ancienne force de la vapeur ; mais j'eus grand soin de ne poser aucune question à leur sujet, sachant bien que je ne serais jamais capable de comprendre leur fonctionnement, et qu'en m'y efforçant je me trahirais, ou j'amènerais quelque complication impossible à expliquer. Je me contentai donc de dire :

— Oui, naturellement, je comprends.

Nous abordâmes à Bisham, où les restes de la vieille abbaye et de la maison du temps d'Elisabeth qu'on y avait ajoutée subsistaient encore, et ne s'en portaient pas plus mal pour avoir été habités de nombreuses années avec soin et goût. Les gens de l'endroit étaient ce jour là presque tous dans les champs, hommes et femmes ; nous ne vîmes donc que deux vieillards, et un homme plus jeune, qui était resté à la maison pour travailler à quelque œuvre littéraire, que notre venue, je me figure, interrompit grandement. Je crois cependant aussi que le grand travailleur qui nous reçut ne fut pas fâché de l'interruption. Il ne cessa d'insister pour nous faire rester toujours plus longtemps, si bien qu'enfin nous ne partîmes qu'à la fraîcheur du soir.

Mais peu nous importait ; les nuits étaient claires, la lune brillant à son troisième quartier ; et c'était tout un pour Dick, de ramer ou de rester assis dans la barque : nous fîmes donc un grand chemin. Le soleil du soir brillait éclatant sur les restes des

vieux bâtiments à Medmenham ; tout près s'élevait une vaste construction irrégulière, que Dick nous dit être une jolie maison ; et on pouvait voir beaucoup de maisons dans les larges prairies de l'autre côté, au pied de la colline ; il semble que la beauté de Hurley avait contraint les gens à y construire et y vivre assez nombreux. Le soleil très bas nous montrait Henley peu changé comme aspect général de ce que je me rappelais. La lumière du jour nous abandonna au passage dans les bras charmants de Wargrave et de Shiplake ; mais la lune se leva bientôt derrière nous. J'aurais aimé voir de mes yeux dans quelle mesure le nouvel ordre de choses avait pu se débarrasser du gâchis dont le commercialisme avait souillé les rives du large fleuve du côté de Reading et de Caversham : certes une odeur trop délicieuse était répandue en ce commencement de nuit, pour qu'il y eût trace de l'ancienne insoucieuse saleté des manufactures ; et lorsque je lui demandai quelle sorte d'endroit était Reading, Dick répondit :

— Oh ! une assez jolie ville dans son genre, presque toute reconstruite dans les cent dernières années ; et il y a beaucoup de maisons, comme vous pouvez le voir par les lumières au bas des collines, là-bas. De fait, c'est un des endroits les plus peuplés sur cette partie de la Tamise. Courage, Hôte ! nous sommes tout près de la fin de notre voyage pour ce soir. Je vous prie de m'excuser de ne pas arrêter ici ou plus loin, à une de ces maisons ; mais un ami, qui vit dans une très jolie maison, dans les prairies de Maple-Durham désirait tout spécialement que nous allions le voir, Clara et moi, en montant la Tamise, et j'ai pensé que vous ne regarderiez pas à ce petit bout de voyage de nuit.

Il n'avait pas besoin de soutenir mon courage, qui ne faiblissait aucunement ; l'étrangeté et l'excitation de la vie heureuse et

tranquille que je voyais partout autour de moi, se dissipaient un peu, il est vrai ; mais une profonde satisfaction, aussi différente que possible d'un contentement paresseux, en prenait la place, et j'étais, pour ainsi dire, vraiment né à nouveau.

Nous abordâmes bientôt précisément à l'endroit où je me souvenais que la rivière fait un coude au nord vers l'ancienne maison des Blunts, avec les larges prairies s'étendant à droite, et, sur la gauche, la longue rangée de magnifiques vieux arbres surplombant la rivière.

En sortant de la barque, je demandai à Dick :

— Est-ce à la vieille maison que nous allons ?

— Non, dit-il, mais elle est toujours en bon état, et bien habitée. Je vois que vous connaissez bien votre Tamise. Mon ami Walter Allen, qui m'a demandé de m'arrêter ici, vit dans une maison, pas très grande, que l'on a construite récemment, parce qu'on aime tellement ces prairies, surtout en été, que l'on commençait à établir trop de tentes en plein champ ; aussi les communes de par ici, auxquelles cela ne convenait pas beaucoup, ont construit trois maisons entre celle-ci et Caversham, et une tout à fait grande à Basildon, un peu plus haut. Regardez ! voilà les lumières de la maison de Walter Allen !

Nous allâmes, piétinant l'herbe des prairies sous un flot de lumière lunaire, et bientôt nous arrivâmes à la maison, qui était basse et construite autour d'un carré assez grand pour recevoir beaucoup de soleil. Walter Allen, l'ami de Dick, était appuyé contre le montant de la porte en nous attendant, et nous introduisit dans la salle sans plus de paroles. Il n'y avait pas beaucoup de monde, plusieurs des habitants étant allés aux foins dans le

voisinage, et plusieurs, à ce que nous dit Walter, flânant dans la prairie pour jouir de la belle nuit de lune. L'ami de Dick paraissait être un homme de quarante ans ; grand, aux cheveux noirs, l'air bon et pensif ; mais, à mon étonnement, il y avait une ombre de mélancolie sur sa figure, et il semblait un peu absorbé, et inattentif à notre babil, malgré de visibles efforts pour écouter.

Dick le regardait de temps en temps, et paraissait mal à l'aise ; il dit enfin :

— Dites donc, mon vieux, s'il y a quelque chose dont nous n'avons pas eu connaissance lorsque vous m'avez écrit, ne croyez-vous pas qu'il vaudrait mieux nous le raconter tout de suite ? Autrement nous croirons que nous sommes venus ici à un mauvais moment, où l'on ne nous désirait guère.

Walter rougit, et sembla ne retenir ses larmes qu'avec peine, mais dit enfin :

— Tout le monde ici est, bien entendu, enchanté de vous voir, Dick, vous et vos amis ; mais il est vrai que tout ne va pas bien, malgré le beau temps et la magnifique fenaison. Nous avons eu une mort ici.

— Eh bien, il faut vous faire une raison, voisin ; c'est chose inévitable.

— Oui, dit Walter, mais celle-ci fut une mort par violence, et il est probable qu'elle en amènera au moins une autre : et cela nous donne une sorte de sentiment de gêne entre nous ; et, à vrai dire, c'est un peu pourquoi si peu d'entre nous sont là ce soir.

— Racontez nous l'histoire, Walter ; peut-être cela vous aidera à secouer votre tristesse.

Walter dit :

— Oui, je vais le faire, et je le ferai en peu de mots, bien que, certes, on pourrait la délayer en une longue histoire, comme on faisait lorsqu'on traitait de semblables sujets, dans les anciens romans. Il y a ici une très charmante fille, que nous aimons tous, et que plusieurs font plus qu'aimer ; et, tout naturellement, elle aimait l'un de nous mieux que tous les autres. Et un autre d'entre nous (je ne le nommerai pas) devint bel et bien fou d'amour, et commença à se rendre aussi désagréable que possible — sans le faire exprès, bien entendu ; en sorte que la fille, qui l'aimait assez au commencement, se mit bel et bien à le détester. Naturellement, ceux qui le connaissaient le mieux, — moi entre autres — lui conseillèrent de s'en aller, car ses affaires empiraient de jour en jour.

Il ne voulut pas tenir compte de notre avis (ce qui, je pense, allait de soi), en sorte que nous dûmes lui dire qu'il fallait qu'il s'en allât, ou que l'inévitable envoi à Coventry s'ensuivrait ; car son tourment personnel le dominait tellement que nous sentions que nous devrions partir, s'il ne le faisait pas.

Il accepta la chose mieux que nous ne l'espérions, lorsque je ne sais quoi, — une rencontre avec la jeune fille, je suppose, et quelques paroles vives avec l'amant heureux, survenu aussitôt après, — il perdit tout à fait son équilibre ; il saisit une hache et tomba sur son rival, alors que personne n'était là ; dans la lutte qui suivit, l'homme attaqué lui asséna un coup malheureux et le tua. Et maintenant le meurtrier à son tour est tellement bouleversé qu'il est capable de se tuer ; et, s'il le fait, la jeune fille en fera autant, j'en ai peur. Et à tout cela nous ne pouvons rien, pas plus qu'au tremblement de terre d'il y a deux ans.

— C'est très malheureux, dit Dick ; mais puisque l'homme est mort et ne peut être ramené à la vie, et que le meurtrier n'a pas agi par méchanceté, je ne peux pas comprendre pourquoi il ne s'en consolerait pas avant peu. D'ailleurs, la mort a bien choisi. Pourquoi un homme se laisserait-il obséder par un pur accident ? Et la jeune fille ?

— Toute cette histoire, dit Walter, semble l'avoir remplie d'effroi plus que de douleur. Ce que vous dites pour l'homme est juste ou devrait l'être ; mais, voyez-vous, l'excitation et la jalousie qui préludèrent à cette tragédie avaient créé autour de lui une atmosphère mauvaise et fiévreuse à laquelle il ne semble pas capable d'échapper. Cependant, nous lui avons conseillé de s'en aller, de traverser la mer ; mais son état est tel que je crois qu'il ne peut pas s'en aller, à moins que quelqu'un l'emmène, et je crois que ce sera moi qui le ferai, ce qui n'est pas précisément une gaie perspective.

— Oh ! vous y trouverez un certain genre d'intérêt. Et, naturellement, il faut qu'il considère l'histoire d'un point de vue raisonnable, tôt ou tard.

— En tout cas, dit Walter, maintenant que j'ai soulagé mon esprit en vous attristant, finissons-en avec ce sujet pour le moment. Mènerez-vous votre hôte à Oxford ?

— Oh ! naturellement, nous devons y passer, dit Dick en souriant, puisque nous allons dans le haut fleuve ; mais je ne comptais pas nous y arrêter, sans quoi nous serions en retard pour la fenaison là-bas. En sorte qu'Oxford et ma savante conférence à son propos, que je ferais d'après mon vieux parent, devront attendre que nous redescendions le fleuve, dans une quinzaine.

Je fus très étonné en entendant cette histoire et ne pus m'empêcher d'être surpris, d'abord, que le meurtrier n'eût pas été mis en prison jusqu'à ce qu'il fût prouvé qu'il n'avait tué son rival qu'en se défendant lui-même. Pourtant, plus j'y pensai, plus il me devint évident qu'aucune interrogation de témoins, lesquels avaient constaté uniquement l'animosité entre les deux rivaux, n'aurait rien fait pour éclaircir l'affaire. Je ne pus m'empêcher de penser également que le remords de ce meurtrier confirmait ce que m'avait dit le vieil Hammond sur la manière dont ces gens étranges en usaient avec ce que j'avais été habitué à entendre appeler des crimes. Réellement, ce remords était exagéré ; mais il était évident que le meurtrier assumait toutes les conséquences de l'acte, et n'attendait pas que la société le blanchît en le punissant. Je n'avais plus aucune crainte que « le caractère sacré de la vie humaine » pût avoir à souffrir parmi mes amis de l'absence des travaux forcés et de la prison.

Chapitre 25

Lorsque nous descendîmes vers le bateau, le lendemain matin, Walter ne put s'abstenir complètement du sujet de la veille, bien qu'il eût meilleur espoir, et il semblait croire que si l'on ne pouvait décider le malheureux meurtrier à traverser la mer, il pourrait au moins aller vivre quelque part dans le voisinage, assez isolé ; du moins c'était ce que lui-même avait proposé. Cela parut à Dick, et, je dois le dire, à moi aussi, un étrange remède ; ce que Dick exprima :

— Ami Walter, ne laissez pas l'homme sous l'obsession de la tragédie en le faisant vivre seul. Cela ne fera que fortifier son idée qu'il a commis un crime, et il finira par se tuer pour tout de bon.

— Je ne sais pas, dit Clara. Si je peux dire ce que j'en pense, il vaut mieux qu'il soit maintenant plein de ténèbres et que plus tard il s'éveille, pour ainsi dire, et s'aperçoive combien peu cela était justifié, et alors il vivra heureux par la suite. Quant à se tuer, il n'y a pas à craindre qu'il le fasse, car, d'après tout ce que vous me dites, il est vraiment très amoureux de la femme, et, pour parler clair, jusqu'à ce que son amour soit satisfait, non seulement il s'attachera à la vie aussi étroitement que possible, mais il tirera le meilleur parti de tout ce qui lui arrivera… s'y cramponnera, pour ainsi dire, et je pense que c'est la véritable raison pour laquelle il prend toute l'histoire d'une façon si excessivement tragique.

Walter réfléchit et dit :

— Oui, vous pouvez avoir raison, et peut-être aurions-nous dû prendre tout cela plus légèrement ; mais, voyez-vous, Hôte, — et il se tourna vers moi, — pareilles choses sont si rares que, lorsqu'elles arrivent, nous ne pouvons nous empêcher d'en être très émus. De plus, nous sommes tous portés, pour excuser notre pauvre ami de nous rendre si malheureux, à croire qu'il le fait par un respect exagéré de la vie humaine et de ses joies. Voilà, je n'en dirai pas plus ; ceci seulement : voulez-vous me prendre, en remontant le fleuve, car il faut que j'aille voir une habitation isolée pour le pauvre camarade, puisqu'il le veut ainsi, et on me dit qu'il y en a une qui nous conviendrait très bien sur les coteaux de l'autre côté de Streatley ; si vous voulez me déposer la, je monterai la colline et j'irai voir.

— La maison en question est-elle vide ?

— Non, dit Walter, mais l'homme qui l'habite s'en ira, naturellement, du moment que nous en avons besoin. Vous voyez, nous pensons que l'air frais des coteaux et la solitude même du paysage feront du bien à notre ami.

— Oui, dit Clara en souriant, et il ne sera pas si loin de sa bien-aimée qu'ils ne puissent aisément se rencontrer s'ils en ont envie, ce qui est certainement le cas.

Cette conversation nous avait menés au bateau, et bientôt nous naviguâmes sur le large fleuve magnifique ; Dick ramait, et la proue s'avançait rapidement sur l'eau que le vent ne ridait pas à cette heure matinale du jour d'été, car il n'était pas encore six heures. Nous arrivâmes en très peu de temps à l'écluse, et tandis que nous attendions, nous élevant peu à peu sur l'eau qui entrait dans la chambre d'écluse, je ne pus m'empêcher de m'étonner que mon vieil ami le contrepoids, et même de l'espèce la plus simple et la plus campagnarde, y eût gardé sa place et je dis :

— Cela m'a étonné, en traversant écluse sur écluse, que vous, gens si prospères, et surtout qui recherchez tellement d'agréables travaux, n'ayez pas trouvé quelque chose pour vous débarrasser de cette incommodité de monter au moyen de ces manœuvres grossières.

Dick rit.

— Mon cher ami, dit-il, tant que l'eau aura l'habitude incommode de descendre, j'ai peur que nous ne devions lui complaire en montant, lorsque nous tournons le dos à la mer. Et vraiment

je ne vois pas pourquoi vous vous plaindriez de l'écluse de Maple-Durham, que je trouve un très joli endroit.

Il n'y avait aucun doute sur ce dernier point, et je regardai les branches surplombantes des grands arbres, avec les rayons de soleil qui glissaient entre les feuilles, et j'écoutai la chanson des merles d'été, mêlée au bruit de l'eau tombant de l'écluse derrière nous. Ne pouvant donc dire pourquoi je désirais la disparition des écluses — que je ne désirais d'ailleurs nullement — je me tins coi. Mais Walter dit :

— Voyez-vous, Hôte, nous ne sommes pas à une époque d'inventions. La dernière époque a fait tout cela pour nous, et nous nous contentons de nous servir de celles de ses inventions que nous trouvons commodes, et nous laissons celles dont nous n'avons pas besoin. Je crois, en fait, qu'autrefois (je ne puis vous donner une date), on se servait de quelque mécanisme compliqué pour les écluses, sans aller jusqu'à essayer de faire remonter aux fleuves les montagnes. Mais c'était gênant, je pense, et on a trouvé que les simples vannes et les portes, avec un gros contrepoids, répondaient à tous les besoins et étaient faciles à réparer, quand il le faut, avec des matériaux que l'on a toujours sous la main : aussi, voilà comme elles sont.

— D'ailleurs, cette sorte d'écluse est jolie, comme vous voyez, et je ne peux m'empêcher de croire que votre écluse à machine, remontée comme une montre, aurait été laide et aurait gâté l'aspect de la rivière : et cela suffit certainement pour que l'on conserve les écluses comme celle-ci. Au revoir, ma vieille ! dit-il s'adressant à l'écluse, en poussant la barque par la porte maintenant ouverte, d'un vigoureux coup de gaffe. Puissiez-vous vivre longtemps et voir votre verte vieillesse toujours rajeunie.

En continuant notre voyage, le fleuve avait pour moi l'aspect familier du temps où Pangbourne n'était pas complètement embourgeoisé, comme je l'ai vu. C'était (Pangbourne) encore nettement un village — c'est-à-dire un groupe délimité de maisons, et aussi joli que possible. Les bois de hêtres couvraient la colline qui montait au delà de Basildon ; mais les terrains plats au-dessous étaient beaucoup plus peuplés que je ne me les rappelais, et il y avait quatre grandes maisons en vue, dessinées avec un grand soin de ne pas troubler le caractère du paysage. En bas, dans la verdure bordant la rivière, à l'endroit où elle tourne, avant les bras de Goring et de Streatley, une demi-douzaine de jeunes filles jouaient sur l'herbe. Elles nous saluèrent au passage, voyant que nous étions des voyageurs, et nous nous arrêtâmes un instant à causer avec elles. Elles s'étaient baignées, avaient des vêtements légers et les pieds nus, et se proposaient d'aller aux prairies du Berkshire, où la fenaison était commencée ; elles passaient le temps assez gaiement, en attendant que les gens du Berkshire vinssent les chercher avec leur bateau plat. D'abord elles voulurent que nous descendions avec elles dans le pré et déjeunions avec elles. Dick alors sortit sa théorie : il voulait commencer les foins plus haut sur le fleuve et ne pas gâter mon plaisir en m'en donnant ailleurs un avant-goût ; elles renoncèrent, mais à contre-cœur. En revanche, elles me posèrent une foule de questions sur le pays d'où je venais et ses usages, à quoi je fus assez embarrassé pour répondre, et certainement les réponses que je donnai furent assez embarrassantes pour elles. Je remarquai chez ces jolies jeunes filles, aussi bien que chez tous ceux que nous rencontrâmes, — sauf le cas de nouvelles graves, comme celles que nous reçûmes à Maple-Durham, — une vive ardeur à discuter les petits détails de la vie : le temps, les foins, la dernière

maison, l'abondance ou le manque de telle ou telle espèce d'oiseaux, etc. ; et ils parlaient de ces choses non d'une manière sotte et conventionnelle, mais comme s'ils y prenaient un intérêt effectif. De plus, je trouvai que les femmes en savaient sur tout cela autant que les hommes, savaient le nom d'une fleur et en connaissaient les propriétés, pouvaient expliquer l'habitat de tel oiseau, de tel poisson, et ainsi de suite.

Il est presque étrange de dire à quel point ce fait modifia mon appréciation de la vie de campagne de cette époque ; car on avait coutume de dire aux temps passés, et c'était vrai en général, qu'en dehors de leur travail journalier, les gens de campagne ne connaissaient rien de la campagne, ou du moins ne savaient rien en dire ; tandis que ces gens-ci étaient aussi curieux de tout ce qui se passe aux champs, dans les bois et sur les coteaux, que s'ils avaient été des bourgeois récemment échappés de la tyrannie des briques et du mortier.

Je peux mentionner comme détail digne de remarque, qu'il semblait y avoir non seulement un beaucoup plus grand nombre d'oiseaux des espèces non carnassières, mais que leurs ennemis les oiseaux de proie étaient aussi plus communs. Un milan avait plané sur nous la veille, lorsque nous passions devant Medmenham ; les pies étaient tout à fait communes dans les haies ; j'ai vu plusieurs éperviers, et, je crois, un merlin ; et maintenant, au moment où nous passions le joli pont qui avait remplacé le pont du chemin de fer à Basildon, un couple de corbeaux croassa au-dessus de notre barque en volant vers la hauteur des collines. De tout cela je conclus que les jours du garde-chasse étaient passés, et je n'eus pas même besoin d'interroger Dick à ce sujet.

Chapitre 26

Avant de quitter ces jeunes filles, nous aperçûmes deux hardis jeunes hommes et une femme qui poussaient au large de la rive du Berkshire, et alors Dick s'avisa de quelque plaisanterie des jeunes filles, et leur demanda comment il se faisait qu'il n'y eût personne du sexe masculin à traverser le fleuve avec elles, et où leurs bateaux étaient partis. Une de leur groupe, la plus jeune, dit :

— Oh ! ils ont pris le grand bateau plat pour amener des pierres de plus haut sur le fleuve.

— Qu'entendez-vous par « ils », chère enfant ? demanda Dick.

Une fille plus âgée dit en riant :

— Vous devriez aller les voir. Regardez, — et elle indiquait le nord-est, — ne voyez-vous pas qu'on est en train de construire, là ?

— Oui, et je suis assez étonné, à cette époque de l'année ; pourquoi ne sont-ils pas à faire les foins avec vous ?

Les jeunes filles se mirent à rire, et elles riaient encore lorsque le bateau du Berkshire fut avancé jusque sur l'herbe : les jeunes filles y montèrent légèrement, riant encore sous cape, pendant que les nouveaux venus nous souhaitaient le bonjour. Mais, avant qu'ils se remissent en route, la grande fille dit :

— Pardonnez notre rire, chers voisins ; nous avons eu avec les constructeurs, là-bas, une amicale fâcherie, et, comme nous n'avons pas le temps de vous raconter l'histoire, vous feriez

mieux d'aller la leur demander : ils seront contents de vous voir… si vous ne gênez pas leur travail.

Leur rire reprit à ces mots, et elles nous firent d'aimables signes d'adieu, pendant que les hommes du bateau plat les emmenaient vers l'autre rive, nous laissant à terre, près de notre barque.

— Allons les voir, dit Clara ; du moins, si vous n'êtes pas pressé d'arriver à Streatley, Walter ?

— Oh non, dit Walter, je suis heureux de ce prétexte pour jouir un peu plus longtemps de votre compagnie.

Nous laissâmes donc le bateau amarré là, et montâmes la pente lente de la colline ; chemin faisant, je demandai à Dick (car je n'y comprenais pas grand chose) :

— Pourquoi tous ces rires ? Quelle était la plaisanterie ?

— Je peux le deviner assez bien ; quelques-uns d'entre eux, là-haut, s'intéressent à un travail et ne veulent pas aller aux foins, ce qui n'a aucune importance, parce qu'il y a une foule de monde pour faire un pareil travail de force facile ; seulement, comme la fenaison est une vraie fête, les voisins trouvent amusant de se moquer d'eux gentiment.

— Je comprends, dis-je, à peu près comme si, au temps de Dickens, des enfants avaient été tellement plongés dans leur travail, qu'ils n'auraient pas voulu faire la Noël.

— C'est cela, sauf que ces gens ne sont pas nécessairement jeunes.

— Mais qu'entendiez-vous par travail de force facile ? demandai-je.

Dick fit :

— Ai-je dit cela ? Je veux dire un travail qui exerce les muscles et les fortifie, et après lequel on se couche agréablement fatigué, mais qui ne demande pas d'autre effort : bref, qui ne donne aucune peine. Pareil travail est toujours agréable, si on ne l'exagère pas. Il n'y a que pour bien faucher qu'il faut un peu d'habileté. Je suis un assez bon faucheur.

Cette conversation nous amena jusqu'à la maison en construction ; elle n'était pas grande et était bien située au fond d'un beau verger entouré d'un vieux mur de pierre.

— Ah oui, je vois, dit Dick ; je me rappelle, c'est un endroit magnifique pour une maison : il y avait là une misère de maison du dix-neuvième siècle : cela me fait plaisir qu'ils la reconstruisent ; et elle est toute en pierre : ce n'est pas ce qu'il aurait fallu dans cette région-ci ; tout de même, ma foi, ils font là de joli ouvrage ; mais je ne l'aurais pas faite toute en moellons.

Walter et Clara causaient déjà avec un homme de haute taille, en blouse de maçon, qui paraissait environ quarante ans, mais était sans doute plus âgé, et qui tenait à la main son maillet et son ciseau ; dans l'appentis et sur l'échafaudage, à peu près une demi-douzaine d'hommes et deux femmes, vêtues de blouses comme les garçons, étaient à l'ouvrage, tandis qu'une très jolie femme qui ne travaillait pas avec eux, portant un élégant costume de toile bleue, s'avança vers nous nonchalamment, son tricot à la main. Elle nous souhaita la bienvenue, et dit en souriant :

— Vous êtes donc venus de la rivière pour voir les Refuseurs obstinés ; où allez-vous faire les foins, voisins ?

— Oh, un peu au-dessus d'Oxford, dit Dick c'est un pays assez tardif. Mais quel est votre rôle parmi les Refuseurs, jolie voisine ?

Elle répondit en riant :

— Oh, je suis celle qui a la chance de ne pas travailler ; quelquefois, cependant, car je sers de modèle à dame Philippa, quand elle en a besoin : c'est notre maître sculpteur ; venez la voir.

Elle nous conduisit à la porte de la maison inachevée, où une femme assez petite travaillait avec le maillet et le ciseau le mur à côté. Elle paraissait très attentive à ce qu'elle faisait et ne se retourna pas à notre venue ; mais une femme plus grande, qui avait tout à fait l'air d'une jeune fille, et travaillait près d'elle, avait déjà fini, et se tenait debout, regardant Clara, puis Dick avec des yeux ravis. Aucun des autres ne faisait grande attention à nous.

La femme en bleu posa la main sur l'épaule du sculpteur et dit :

— Voyons, Philippa, si vous abattez de l'ouvrage comme cela, vous n'aurez bientôt plus rien à faire ; et alors, qu'est-ce que vous deviendrez ?

Le sculpteur se retourna vivement, et nous montra le visage d'une femme de quarante ans (du moins elle les paraissait), et dit avec quelque humeur, mais d'une voix douce :

— Ne dites pas de sottises, Kate, et ne m'interrompez pas, si vous pouvez !

Elle s'arrêta court à notre vue, puis reprit avec l'aimable sourire de bienvenue que nous rencontrions toujours :

— Merci de votre visite, voisins ; mais je suis sûre que vous ne me trouverez pas désobligeante si je continue mon travail ; car je vous dirai que j'ai été malade et incapable de rien faire en avril et mai ; et ce plein air, le soleil et le travail tout ensemble, et aussi de me sentir bien de nouveau, tout cela fait pour moi de chaque heure un vrai délice ; excusez-moi, il faut que je continue.

Elle se remit donc à sculpter en bas-relief des fleurs et des figures, mais elle causait entre les coups de maillets :

— Voyez-vous, nous pensons tous que ceci est le plus joli emplacement pour une maison dans cette partie de la rivière ; et l'endroit a été si longtemps encombré d'une bâtisse indigne, que nous autres maçons avons décidé de lui faire un sort tout de suite, et de construire ici la plus jolie maison dont nous soyons capables ; ... alors,... alors...

Ici elle s'absorba dans sa sculpture ; mais le grand chef d'atelier arriva et dit :

— Oui, voisins, voilà : ce sera tout en moellons parce que nous voulons sculpter une sorte de guirlande de fleurs et de personnages tout autour ; et nous avons été très empêchés par une chose ou l'autre — la maladie de Philippa entre autres. — Nous aurions bien pu nous tirer de notre guirlande sans elle...

— Vous auriez pu tout de même ? grogna celle qui venait d'être nommée contre son mur.

— Dans tous les cas, elle est notre meilleur sculpteur, et il n'aurait pas été aimable de se mettre à sculpter sans elle. Vous

voyez bien, dit-il en nous regardant, Dick et moi, que nous ne pouvions vraiment pas aller aux foins, n'est-ce pas, voisins ? Mais, vous voyez, nous avançons si vite maintenant, par ce temps magnifique, que nous pourrons, je pense, disposer d'une semaine ou d'une dizaine de jours vers la moisson ; et alors nous irons y travailler ! Descendez alors dans les champs qui s'étendent par là derrière, au nord et à l'ouest, et vous verrez de bons moissonneurs, voisins.

— Bravo, la belle vanterie ! cria une voix sur l'échafaudage au-dessus de nous ; notre chef d'atelier croit que c'est une besogne plus facile que de poser une pierre sur une autre !

Il y eut un rire général à cette plaisanterie, et le chef d'atelier rit aussi ; et là-dessus nous vîmes un garçon sortir de l'ombre de l'appentis de pierre une petite table, qu'il posa, puis retourna, et revenir avec l'inévitable grosse bouteille d'osier et de grands verres, et alors le chef d'atelier nous fit asseoir, connue il convenait, sur des blocs de pierre, et dit :

— Eh bien, voisins, buvez à la réalisation de ma vanterie, ou je penserai que vous ne me croyez pas ! Hé là-haut ! cria-t-il vers l'échafaudage, voulez-vous descendre pour prendre un verre ?

Trois des ouvriers descendirent prestement l'échelle en hommes entraînés à cet exercice ; les autres ne répondirent pas, sauf le plaisant, — si l'on peut ainsi le désigner, — qui cria sans se retourner :

— Excusez-moi si je ne descends pas, voisins ; il faut que je continue : mon travail ne consiste pas à diriger, comme celui du compère ; mais envoyez un verre, camarades, pour boire à la santé des faneurs.

Naturellement, Philippa ne voulut pas quitter son travail chéri ; mais l'autre femme-sculpteur vint ; c'était la fille de Philippa, une grande, vigoureuse fille, aux yeux noirs, à la figure de bohémienne, d'attitude curieusement solennelle. Les autres se réunirent autour de nous et l'on choqua les verres ; les hommes de l'échafaudage se tournèrent vers nous et burent à notre santé ; seule, la petite femme affairée près de la porte ne voulut rien savoir, et haussa seulement les épaules, lorsque sa fille vint près d'elle et la toucha de la main.

Puis on se serra les mains, et nous quittâmes les Refuseurs obstinés ; nous descendîmes le coteau vers notre bateau, et nous n'avions pas fait beaucoup de pas, que nous entendîmes le bruit du tintement des truelles se mêler au bourdonnement des abeilles et au chant des alouettes au-dessus de la petite plaine de Basildon.

Chapitre 27

Nous déposâmes Walter sur la rive de Berkshire, au milieu de toutes les beautés de Streatley, et notre chemin se poursuivit dans ce qui avait été autrefois la vraie campagne, au pied des collines du White Horse ; et, bien que le contraste entre la campagne à demi embourgeoisée et la pure campagne inaltérée n'existât plus, un sentiment de joie intense me remplit comme autrefois à la vue des collines familières de la chaîne du Berkshire.

Nous nous arrêtâmes à Wallingford pour notre repas de midi ; naturellement, toute trace de saleté et de pauvreté avait disparu

des rues de cette ville ancienne, beaucoup de vilaines maisons avaient été abattues, et beaucoup de jolies maisons neuves construites ; mais ce qui me parut curieux, c'est que la ville ressemblait encore à la vieille cité que je me rappelais si bien, car elle était telle que celle-ci aurait dû être.

Àdîner, nous nous rencontrâmes avec un homme vieux, mais très brillant et intelligent, qui semblait être, sous une forme rustique, une seconde édition du vieil Hammond. Il avait une connaissance étonnamment détaillée de l'histoire ancienne de sa région, depuis l'époque d'Alfred jusqu'au temps des Guerres parlementaires, dont beaucoup d'incidents, comme vous savez, se sont passés du côté de Wallingford. Mais, ce qui nous intéressa davantage, il avait des souvenirs précis de la période de transformation qui précéda le présent état de choses, et nous donna beaucoup de détails à ce sujet, particulièrement sur l'exode de la population des villes vers la campagne, et la recouvrance graduelle, par les gens d'éducation urbaine, d'une part, et par les gens d'éducation rustique, d'autre part, de ces arts de la vie qu'ils avaient perdus, les uns comme les autres ; perte qui, nous dit-il, avait été un moment si complète, que, non seulement il était impossible de trouver un charpentier ou un forgeron dans un village ou une petite ville de province, mais que les gens y avaient même oublié comment on cuit le pain, et qu'à Wallingford, par exemple, le pain arrivait de Londres, avec les journaux, par un train du matin, fabriqué d'une manière dont je ne pus comprendre l'explication. Il nous raconta aussi que les gens des villes, qui venaient à la campagne, apprenaient les arts de l'agriculture en observant avec soin le fonctionnement des machines, ne se faisant une idée d'un métier que par le machinisme, car à cette époque tous les travaux des champs se faisaient au moyen de machines compli-

quées, dont les laboureurs se servaient très inintelligemment. D'un autre côté, les vieux laboureurs parvinrent peu à peu à enseigner aux plus jeunes un peu de métier d'artisan, comme l'usage de la scie et du rabot, le travail de la forge et ainsi de suite, car, de nouveau, à cette époque, tout ce qu'un homme savait faire — et encore tout au plus — c'était de fixer un manche de frêne à un râteau par le travail de ses mains, en sorte qu'il fallait une machine d'une valeur de mille livres, une escouade d'ouvriers et une demi-journée de travail pour faire un ouvrage d'une valeur de cinq shillings. Il nous montra, entre autres choses, un compte rendu d'un certain conseil de village qui travaillait dur à toute cette besogne ; nous trouvâmes fort amusante et en même temps instructive la relation de l'application intense qu'ils apportaient à l'étude approfondie de quelque question qui eût paru tout à fait banale aux temps passés, comme, par exemple, les exactes proportions d'huile et de soude pour fabriquer le savon des lessives du village, ou la température précise de l'eau destinée à faire bouillir un gigot, — tout cela joint à l'absence totale de quoi que ce fût qui ressemblât à un sentiment d'opposition entre les partis, qu'à une époque antérieure on aurait certainement vu apparaître, même dans une assemblée de village.

Ce vieillard, qui s'appelait Henry Morsom, nous emmena, après notre repas et une sieste, dans une vaste salle qui contenait une grande collection d'objets de manufacture et d'art depuis les derniers temps de la période du machinisme jusqu'à ce jour ; il les parcourut avec nous et nous les expliqua avec grand soin. Cela aussi était très intéressant, montrant la transition depuis le pis-aller du travail des machines (qui sévit le plus un peu après la guerre civile dont il a été parlé jusqu'aux premières années de la nouvelle période de travail d'artisan). Naturellement les périodes

se pénétraient beaucoup : et d'abord le nouveau travail manuel gagna très lentement.

— Il faut vous rappeler, dit le vieil antiquaire, que le travail manuel ne fut pas le résultat de la nécessité matérielle, comme on disait autrefois : au contraire, les machines avaient été tellement perfectionnées à cette époque, qu'on aurait pu fabriquer par leur moyen presque tout ce qui est nécessaire ; et, en effet, beaucoup de gens, dans ce temps-là et déjà auparavant, croyaient que le machinisme supplanterait entièrement le travail d'artisan, ce qui certainement, à première vue, paraissait plus que vraisemblable. Il existait une opinion différente, beaucoup moins logique, qui était générale parmi les gens riches avant l'époque de la liberté, et ne disparut pas tout de suite lorsqu'elle eut commencé. Cette opinion, qui semblait alors, d'après tout ce que je peux apprendre, aussi naturelle qu'elle semble absurde aujourd'hui, était que, grâce au machinisme automatique, qui ferait entièrement l'ordinaire besogne journalière du monde, les forces de la partie la plus intelligente de l'humanité seraient libérées pour cultiver les formes supérieures des arts, en même temps que la science et l'étude de l'histoire. Étrange, n'est-ce pas, qu'ils aient ignoré à ce point cette aspiration vers l'égalité complète, que nous reconnaissons aujourd'hui comme le nœud de toute société humaine heureuse ?

Je ne répondis pas, mais réfléchis d'autant plus. Dick parut pensif et dit :

— Étrange, voisin ? ma foi, je ne sais pas. J'ai souvent entendu dire à mon vieux parent que le but unique de tout le monde avant notre époque était d'éviter le travail, du moins c'était là leur idée ; en sorte que, naturellement, le travail auquel la vie quoti-

dienne les obligeait ressemblait plus à du travail que celui qu'ils paraissaient choisir par goût.

— Il y a du vrai, dit Morsom. Quoi qu'il en soit, ils ne tardèrent pas à comprendre leur erreur, et que seuls des esclaves et des maîtres d'esclaves pouvaient vivre uniquement par le fonctionnement des machines.

Clara intervint ici, et elle rougit un peu en parlant :

— Leur erreur, là encore, n'était-elle pas le produit de la vie d'esclavage qu'ils avaient vécue ?… Cette vie qui considérait toujours tout ce qui est, animé ou inanimé, l'homme excepté, — « la nature », comme on disait, — comme une chose, et l'humanité comme une autre. Il était naturel à des gens qui pensaient ainsi d'essayer de faire de « la nature » leur esclave, puisqu'ils croyaient que « la nature » était quelque chose l'extérieur à eux.

— Certes, dit Morsom, et ils étaient embarrassés de savoir que faire lorsqu'ils s'aperçurent que le sentiment d'opposition à la vie mécanique, né déjà avant le Grand Changement parmi des gens qui avaient le temps de réfléchir à de tels sujets, insensiblement se répandait ; tant qu'enfin, sous le masque d'un plaisir qui n'était pas censé être du travail, du travail qui fut un plaisir commença à se substituer au labeur mécanique ; on avait espéré, autrefois, tout au plus réduire celui-ci à d'étroites limites, mais jamais s'en débarrasser ; et, en outre, on trouva que l'on ne pouvait pas le limiter, comme on l'avait espéré.

— Quand cette nouvelle révolution fut-elle dans son plein ? demandai-je.

— Dans le demi-siècle qui suivit le Grand Changement, dit Morsom, elle commença à se faire sentir ; on abandonna tout doucement machine après machine, sous prétexte que les machines ne pouvaient produire des œuvres d'art, et que les œuvres d'art étaient de plus en plus demandées. Regardez, voici quelques ouvrages du temps, — grossiers et inhabiles comme métier, mais solides et montrant quelque sentiment de plaisir dans la fabrication.

— Ils sont très curieux, dis-je en prenant une poterie parmi les spécimens que l'antiquaire nous montrait ; pas du tout comme un travail de sauvages ou de barbares, et pourtant avec la marque de ce qu'on eût autrefois appelé une haine de la civilisation.

— Oui, dit Morsom, il ne faut pas y chercher de délicatesse : à cette époque, on n'aurait pu en obtenir que d'un homme qui, en fait, aurait été un esclave. Mais maintenant, voyez, dit-il en me conduisant un peu plus loin, nous avons appris les trucs de métier, et nous avons ajouté l'extrême finesse du travail à la liberté de la fantaisie et de l'imagination.

Je regardai, et j'admirai l'habileté et la beauté multiple du travail d'hommes qui avaient enfin appris à accepter la vie elle-même comme un plaisir, et les ouvrages nécessaires à la satisfaction des besoins ordinaires de l'humanité, comme travaux convenables pour les meilleurs de la race.

Je réfléchis en silence ; puis enfin je dis :

— Que viendra-t-il ensuite ?

Le vieillard rit :

— Je ne sais pas ; nous verrons quand cela viendra.

— En attendant, reprit Dick, nous avons à voir la fin de notre voyage d'aujourd'hui ; donc, dans la rue, et au rivage ! Voulez-vous venir un peu avec nous, voisin ? Notre ami est avide de vos histoires.

— J'irai jusqu'à Oxford avec vous ; j'ai à prendre un livre ou deux à la bibliothèque Bodleienne. Je pense que vous coucherez dans l'antique cité ?

— Non, nous allons plus loin ; les foins nous attendent, vous savez.

Morsom approuva de la tête, et nous allâmes tous ensemble dans la rue et montâmes en bateau un peu au-dessus du pont de la ville. Au moment où Dick plaçait les avirons dans les molletières, l'avant d'une autre barque pénétrait sous l'arche basse. Rien qu'à première vue, c'était un gai petit bateau, vert brillant, avec des fleurs peintes d'un élégant dessin. Lorsqu'il dépassa l'arche, une personne, aussi brillante et gaiement vêtue que la barque, s'y leva ; une jeune fille élancée, habillée de soie bleu clair, qui voltigeait dans le courant d'air du pont. Il me sembla connaître cette personne, et, en effet, lorsqu'elle tourna sa tête vers nous et nous montra sa belle figure, je vis avec joie qu'elle n'était autre que la fée de l'abondant jardin de Runnymede, Ellen.

Nous nous arrêtâmes pour la recevoir. Dick se leva dans la barque et lui cria un chaleureux bonjour ; j'essayai d'être aussi chaleureux que Dick, mais ne réussis pas ; Clara agita sa main délicate, et Morsom, approuvant de la tête, regarda avec intérêt. Quant à Ellen, dont le magnifique teint brun était rendu plus

profond par l'émotion, elle amena le plat-bord de sa barque le long de la nôtre et dit :

— Vous voyez, voisins, je n'étais pas sûre que vous reviendriez tous trois par Runnymede, ni, si vous le faisiez, que vous vous arrêteriez ; en outre, je ne sais pas si nous n'allons pas partir, mon père et moi, dans une ou deux semaines, car il veut voir un frère dans le nord, et je n'aimerais pas le voir partir sans moi. J'ai donc pensé que je ne vous reverrais jamais, ce qui m'a fait de la peine, et… et je vous ai rejoints.

— Eh bien ! dit Dick, nous en sommes tous certainement très heureux ; mais vous pouvez être sûre que nous n'aurions pas manqué, Clara et moi du moins, d'aller vous voir, et d'y retourner si nous ne vous avions pas trouvés la première fois. Mais, chère voisine, vous êtes seule dans votre barque et vous avez ramé assez dur, il me semble ; vous aurez plaisir à vous asseoir un peu tranquillement ; nous ferons bien de nous partager.

— Oui, dit Ellen, j'ai pensé que vous le feriez, et j'ai pris un gouvernail dans ma barque ; voulez-vous m'aider à le fixer, je vous prie ?

Elle alla à l'arrière du bateau, qu'elle poussa le long du nôtre, jusqu'à ce que la poupe fût à portée de Dick. Il s'agenouilla dans notre barque et elle dans la sienne, et ils placèrent, après les tâtonnements ordinaires, les crochets du gouvernail ; car, comme bien vous pensez, aucun changement ne s'était produit dans la disposition d'une chose aussi peu importante que le gouvernail d'une barque de plaisance. Comme les deux jeunes figures se penchaient sur le gouvernail, elles me parurent être très près l'une de l'autre ; cela ne dura qu'un instant, et pourtant une sorte

d'angoisse me saisit à cette vue. Clara était assise à sa place et ne se retourna pas ; elle dit, sans la moindre raideur dans le ton :

— Comment nous partagerons-nous ? Vous allez monter dans la barque d'Ellen, Dick, puisque, soit dit sans offenser notre hôte, vous êtes le meilleur rameur ?

Dick se leva, lui posa la main sur l'épaule et dit :

— Non, non ; que l'Hôte montre ce qu'il sait faire… Il devrait s'entraîner maintenant. D'ailleurs, nous ne sommes pas pressés : nous n'allons guère au delà d'Oxford, et même, si nous sommes pris par la nuit, nous aurons la lune, et la nuit ne sera rien de pire qu'un jour plus gris.

— Et puis, dis-je, je puis m'arranger pour faire un peu mieux avec les avirons que d'empêcher simplement la barque de descendre le courant.

Ils se mirent tous à rire, comme si c'eût été une excellente plaisanterie ; et je pensai que le rire d'Ellen, même parmi les autres, était un des bruits les plus agréables que j'eusse jamais entendus.

Bref, je montai dans la nouvelle barque, non sans transport, et, prenant les avirons, je me mis au travail de façon à me faire valoir. Car, — faut-il le dire ? — il me semblait que ce monde si heureux était plus heureux encore, parce que je me trouvais si près de cette étrange fille ; cependant, je dois dire que, de toutes les personnes que j'avais vues dans ce monde renouvelé, elle était pour moi la moins familière, la plus dissemblable que j'aurais pu imaginer. Clara, par exemple, si belle et brillante qu'elle fût, n'était pas différente d'une jeune dame très agréable et simple ;

et de même les autres femmes ne paraissaient rien de plus que des spécimens, en beaucoup mieux, de types que j'avais connus dans d'autres temps. Mais cette jeune fille n'était pas seulement belle d'une beauté tout à fait différente de celle d'une « jeune dame », mais elle était de toute manière étrangement intéressante, en sorte que je restais à chaque instant dans l'attente de ce qu'elle allait dire ou faire, à ma surprise et à ma joie. Non qu'il y eût rien de saisissant dans tout ce qu'elle disait ou faisait, mais la manière en tout était nouvelle, et toujours avec cet indéfinissable intérêt et plaisir à la vie que j'avais plus ou moins remarqué chez tout le monde, mais qui chez elle était plus accusé et plus charmant que chez personne autre que j'eusse vu.

Bientôt nous fûmes en route, allant à bonne allure par les beaux bras du fleuve, entre Bensington et Dorchester. On était maintenant vers le milieu de l'après-midi, chaude, mais non brûlante et sans aucun vent ; les nuages élevés et légers, d'un blanc de perle et brillants, atténuaient l'éclat du soleil sans cacher beaucoup de l'azur pâle, auquel ils semblaient donner de la hauteur et de la solidité ; le ciel ressemblait vraiment à une voûte, comme les poètes l'ont appelé quelquefois, et non simplement à de l'air sans limite, mais à une voûte si vaste et lumineuse, que l'on ne s'en sentait nullement accablé. C'est à cette sorte d'après-midi que Tennyson a dû penser, lorsqu'il a dit qu'au pays des mangeurs de lotus c'était toujours l'après-midi.

Ellen s'appuya en arrière dans la poupe ; elle semblait absolument heureuse. Je pouvais voir qu'elle regardait vraiment les choses et ne laissait rien lui échapper, et, à l'observer, l'idée désagréable qu'elle aurait éprouvé quelque amour pour l'alerte, adroit et beau Dick et qu'elle aurait été entraînée à nous suivre à cause

de cela, disparut de mon esprit ; car, s'il en eût été ainsi, elle n'aurait jamais pu éprouver une telle émotion de joie, même devant les lieux magnifiques que nous traversions. Pendant quelque temps elle ne dit pas grand chose, puis, après le pont de Shillingford (reconstruit, mais un peu sur son ancien plan), elle me pria d'arrêter la barque, afin de pouvoir bien regarder le paysage sous l'arche gracieuse. Ensuite elle se tourna vers moi et dit :

— Je ne sais s'il faut me réjouir ou regretter de voir pour la première fois ces rives. Il est vrai que c'est un grand plaisir de voir tout cela pour la première fois ; mais si j'en avais eu le souvenir, datant d'un ou deux ans, avec quelle douceur tout cela se serait mêlé à ma vie, que je veille ou rêve ! Je suis si heureuse que Dick ait ramé lentement, pour faire durer le temps ici. Qu'est-ce que vous dites de votre première visite à ces rivages ?

Je ne pense pas qu'elle me tendît un piège, mais j'y tombai et dis :

— Ma première visite ! Ce n'est pas ma première visite, il s'en faut. Je connais bien ce fleuve ; je peux même dire que je connais chaque tournant de la Tamise depuis Hammersmith jusqu'à Cricklade.

Je vis quelles complications pouvaient s'ensuivre, lorsque ses yeux fixèrent les miens avec un regard curieux que j'avais déjà vu à Runnymede, à un moment où j'avais dit quelque chose qui rendait difficile aux autres de comprendre ma situation actuelle parmi eux. Je rougis et dis, afin de couvrir ma faute :

— Je m'étonne que vous n'ayez jamais remonté jusqu'ici, puisque vous vivez sur la Tamise et, de plus, vous ramez si bien

que nous n'y auriez pas grande peine. Sans compter, insinuai-je, que tout le monde serait heureux de vous conduire.

Elle rit, non certes de mon compliment (et je suis sûr qu'elle n'en aurait pas ri, puisque c'était purement et simplement un fait), mais de quelque chose qu'elle avait dans l'esprit, et elle continua à me regarder avec bienveillance, mais toujours du même regard aigu, puis elle dit :

— Oui, c'est peut être bizarre, mais j'ai beaucoup à faire à la maison, tant pour soigner mon père que pour m'occuper de deux ou trois jeunes gens qui ont pour moi une particulière affection et que je ne puis contenter tous. Mais vous, cher voisin, que vous connaissiez le haut fleuve, cela me semble encore plus bizarre que, de ma part, de ne le pas connaître ; car, à ce que j'entends dire, vous n'êtes en Angleterre que depuis peu de jours. Peut-être en avez-vous lu des descriptions dans des livres, ou vu des peintures ?... Tout cela n'est vraiment pas suffisant.

— C'est vrai, dis-je. D'ailleurs, je n'ai lu aucun livre sur la Tamise ; c'était une des menues absurdités de notre temps, que personne ne trouvait à propos d'écrire un livre convenable sur ce qu'on pourrait bien appeler notre unique fleuve anglais.

Ces mots n'étaient pas plus tôt sortis de ma bouche, que je vis que j'avais fait une nouvelle faute ; et j'étais véritablement contrarié, car je ne désirais pas entrer dans de longues explications pour le moment, ni commencer une nouvelle série de mensonges. Ellen parut s'en apercevoir, et ne prit pas avantage de ma maladresse ; son regard perçant se fit franchement cordial, et elle dit :

— Eh bien, au moins, je suis heureuse de parcourir ce fleuve avec vous, puisque vous le connaissez si bien, et que je ne le connais guère au delà de Pangbourne ; vous pourrez me dire tout ce que je voudrai savoir.

Elle s'arrêta un instant, puis elle dit :

— Mais vous devez comprendre que, la partie que je connais, je la connais aussi complètement que vous-même. Je serais fâchée que vous me croyiez insoucieuse d'une chose aussi belle et aussi intéressante que la Tamise.

Elle dit cela très sérieusement, et avec un air de prière affectueuse qui me fit grand plaisir ; mais je pus voir qu'elle réservait ses soupçons pour une autre fois.

Bientôt nous arrivâmes à l'écluse de Day, où Dick et les deux autres nous avaient attendus. Il voulait me faire aborder, pour me montrer quelque chose que je n'avais jamais vu encore ; sans hésiter, je le suivis, avec Ellen à mon côté, vers les digues dont je me souvenais bien, et vers l'église au-delà, qui servait encore, pour différents usages, aux bonnes gens de Dorchester, où, — soit dit en passant, — la maison des Hôtes du village portait encore comme enseigne la fleur de lys, comme au temps de l'hospitalité achetée et vendue. Pour cette fois, cependant, je n'exprimai en rien que tout cela me fût familier : mais lorsque nous restâmes un moment assis sur le remblai des digues, à regarder Sinodun avec sa tranchée nette et son frère le mamelon de Whittenham, je me sentis un peu gêné sous le grave regard attentif d'Ellen, qui fit presque sortir de moi ce cri : « Combien peu tout cela a changé ! »

Nous nous arrêtâmes encore à Abingdon, qui, de même que Wallingford, me fut à la fois ancien et nouveau, ayant été relevé de son délabrement du dix-neuvième siècle, et, à part cela, aussi peu modifié que possible.

Le coucher du soleil illuminait le ciel, lorsque nous longeâmes Oxford vers Oseney ; nous nous arrêtâmes une minute ou deux pour déposer Henry Morsom. Bien entendu, je ne manquai, autant qu'on pouvait les voir du fleuve, aucune des tours et des flèches de cette ville jadis grandiosement sportive ; mais les prairies tout autour, qui, lorsque je les avais traversées pour la dernière fois, devenaient de jour en jour plus sales, de plus en plus marquées au sceau de « la vie intellectuelle et agitée du dix-neuvième siècle », n'étaient plus intellectuelles, et étaient redevenues aussi belles qu'elles pouvaient être, et la petite colline de Hinksey, avec deux ou trois très jolies maisons de pierre qui y étaient nouvellement poussées (je me sers exprès du mot, car elles semblaient en faire partie) regardait d'un air heureux le large fleuve et l'herbe verdoyante, grise maintenant, à cause du soleil couchant, avec ses champs bientôt mûrs.

Le chemin de fer ayant disparu, et avec lui les différentes sortes de ponts sur la Tamise, nous passâmes bientôt l'écluse de Medley, et arrivâmes au large bassin qui arrose Port Meadow, avec sa nombreuse population d'oies nullement diminuée ; et je réfléchis avec intérêt sur ce que, nom et usage, tout était demeuré, depuis l'antique période communale, à travers l'époque de lutte confuse et de tyrannie des droits de propriété, jusqu'à l'actuel repos et bonheur du communisme absolu.

On me fit encore aborder à Godstow, pour voir les restes du vieux couvent, à peu près dans le même état où je me les rappe-

lais ; et du haut pont au-dessus de la tranchée tout près de là, je pus voir même dans le crépuscule combien le petit village était devenu beau, avec ses maisons de pierres grises : car nous étions arrivés dans la région de la pierre, où toute maison doit être construite, murs et toit, en pierre grise, pour ne pas faire tache dans le paysage.

Nous continuâmes à ramer, Ellen prenant les avirons dans ma barque ; nous passâmes un barrage, et, à trois milles plus loin environ, nous arrivâmes par le clair de lune à une autre petite ville, où nous fûmes couchés dans une maison fort peu habitée, car les gens, la plupart, étaient sous la tente dans les champs.

Chapitre 28

Nous partîmes le lendemain matin avant six heures : nous étions encore à vingt-cinq milles de notre but, et Dick voulait y être avant la brune. Le voyage fut agréable, bien qu'il y ait peu de chose à en dire, pour ceux qui ne connaissent pas la haute Tamise. Ellen et moi étions encore ensemble dans son bateau, malgré Dick qui trouvait plus joli de me prendre avec lui, pour laisser les deux femmes manœuvrer la barque verte. Mais Ellen ne voulut pas, et me réclama comme le personnage intéressant de la société.

— Puisque je suis venue si loin, dit-elle, je ne veux pas m'embarquer avec un compagnon qui pensera toujours à un autre que moi : l'Hôte est la seule personne qui puisse vraiment me distraire. Je le dis sincèrement, ajouta-t-elle, en se tournant vers moi, et ce n'est pas un simple propos aimable.

Clara rougit, et parut très heureuse de tout ceci ; car je crois que jusqu'alors Ellen l'avait un peu effrayée. Quant à moi, je me sentis rajeuni, et d'étranges espoirs de ma jeunesse se mêlaient à la joie présente, au point de la détruire presque, et de la précipiter en quelque chose qui ressemblait à une souffrance.

Comme nous traversions les courbes du fleuve qui maintenant diminuait vite, Ellen dit :

— Comme cette petite rivière m'est agréable, à moi qui suis habituée à une large étendue d'eau ; il me semble presque que nous allons nous arrêter à chaque tournant. Je pense qu'avant de rentrer ce soir à la maison, j'aurai éprouvé combien l'Angleterre est un petit pays, puisque nous pouvons si vite arriver au bout de son plus grand fleuve.

— Elle n'est pas grande, dis-je, mais c'est un joli pays.

— Oui, dit-elle, et ne trouvez-vous pas difficile de se représenter le temps où ce joli petit pays était traité par ses habitants comme si c'eût été un vilain désert sans caractère, où aucune beauté délicate n'était protégée, où l'on ne faisait aucune attention au plaisir toujours nouveau du retour des saisons, des changements de temps, des qualités variées du sol, et ainsi de suite ? Comment les gens pouvaient-ils être si cruels pour eux-mêmes ?

— Et entre eux, ajoutai-je.

Alors une résolution soudaine s'empara de moi, et je dis :

— Chère voisine, autant vous dire tout de suite qu'il m'est plus facile qu'à vous de me représenter tout ce vilain passé, parce que moi-même j'en étais. Je vois que vous en avez pressenti quelque

chose ; et en même temps, je pense que vous me croirez si je vous le dis ; aussi je ne vais rien vous cacher.

Elle se tut un moment, puis elle dit ;

— Mon ami, vous avez deviné juste ; et, à dire vrai, je vous ai rejoint afin de pouvoir vous poser beaucoup de questions, et parce que je voyais que vous n'étiez pas l'un de nous ; et cela m'intéressait, et me faisait plaisir, et je voulais vous rendre aussi heureux que possible. À vrai dire, il y avait un risque à cela, dit-elle en rougissant… je pense à Dick et à Clara ; car il faut que je vous dise, puisque nous allons devenir si bons amis, que, même parmi nous, où il y a tant de belles femmes, j'ai souvent causé un trouble désastreux dans l'esprit des hommes. C'est une des raisons pour lesquelles j'ai été vivre seule avec mon père dans la maisonnette de Runnymede. Mais cela n'y a rien fait ; naturellement des gens y sont venus, l'endroit n'étant pas un désert, et ils m'ont trouvée d'autant plus intéressante que je vivais ainsi seule, et se sont mis à s'imaginer toutes sortes de choses à mon sujet,… comme je sais que vous l'avez fait, mon ami. Eh bien, laissons cela. Ce soir ou demain matin, je vous proposerai quelque chose qui me ferait grand plaisir, et qui, je pense, ne vous fera pas de peine.

Je l'interrompis vivement, disant que je ferais tout au monde pour elle ; car, malgré mon âge et ses marques trop visibles (bien que cette sensation de renouvellement de jeunesse ne fût pas, je pense, une simple sensation passagère), malgré mon grand âge, dis-je, je me sentais trop heureux dans la compagnie de cette délicieuse fille, et j'étais disposé à m'exagérer peut-être la valeur de ses confidences.

Elle rit, mais me regarda avec une grande bonté.

— Eh bien, en attendant, nous laisserons cela ; car il faut que je voie ce nouveau pays que nous traversons. Voyez comme la rivière a encore changé de caractère : elle est large maintenant, les tournants éloignés, et le courant faible. Et voyez, voici un bac !

Je lui en dis le nom, en ralentissant pour faire passer la chaîne du bac au-dessus de nos têtes ; et nous continuâmes le long d'un îlot couvert de chênes à notre gauche, puis le fleuve, plus profond, se rétrécit encore, et la barque s'engagea entre des murs de hauts roseaux, où les moineaux et les fauvettes s'agitaient délicieusement, gazouillaient et s'ébattaient, tandis que le remous des barques soulevait les roseaux au-dessus de l'eau, par le chaud matin tranquille.

Elle sourit de plaisir, et la jouissance paresseuse du paysage nouveau fit ressortir encore sa beauté, lorsqu'elle s'enfonça dans les coussins, mais sans la moindre langueur ; sa paresse était celle d'une personne vigoureuse de corps et d'esprit, qui se repose volontairement.

— Voyez ! dit-elle, sautant tout à coup sans aucun effort visible, et se balançant avec une grâce et une aisance exquises ; regardez le beau vieux pont en avant !

— Je n'ai guère besoin de le regarder, dis-je, sans détourner les yeux de sa beauté. Je sais comment il est ; mais (avec un sourire) nous ne l'appelions pas le vieux pont autrefois.

Elle me regarda de son bon regard, et dit :

— Comme cela va bien, maintenant que vous n'êtes plus sur vos gardes vis à vis de moi !

Et elle resta debout à me regarder, pensive, jusqu'au moment où elle dut s'asseoir en passant sous l'arche du milieu de la rangée de petites arches en pointe du plus vieux pont sur la Tamise.

— Oh, les beaux champs ! dit-elle ; je n'avais aucune idée du charme d'une très petite rivière comme celle-ci. La petite échelle de toute chose, les tournants fréquents, et les rives constamment changeantes vous donnent le sentiment d'aller, d'arriver à quelque chose d'étrange, un sentiment d'aventure que je n'ai pas éprouvé dans des eaux plus larges.

Je levai les yeux avec délice ; car sa voix, exprimant précisément ce que je pensais, était pour moi comme une caresse. Elle saisit mon regard et ses joues rougirent sous leur hâle, et elle dit simplement :

— Je dois vous dire, mon ami, que, lorsque mon père quittera la Tamise, cet été, il m'emmènera dans un endroit près du mur romain dans le Cumberland ; en sorte que ce voyage est mon adieu au sud : naturellement c'est de mon bon gré, d'une façon ; et pourtant je le regrette. Hier, je n'avais pas le cœur de dire à Dick que nous étions pour ainsi dire partis des bords de la Tamise ; mais il me semble qu'à vous il faut que je le dise.

Elle s'arrêta, et parut pensive un instant, puis elle dit en souriant :

— Je dois dire que je n'aime pas me déplacer d'une maison à l'autre ; on s'habitue si agréablement à tout le détail de la vie autour de soi ; tout s'harmonise si heureusement avec notre propre vie, qu'un recommencement est une sorte de souffrance. Mais je crois que dans le pays d'où vous venez, vous trouveriez cela mesquin et peu hardi, et me jugeriez mal pour cela.

Elle dit cela avec un sourire caressant, et je me hâtai de répondre :

— Non, certes ; vous faites encore écho à mes propres pensées. Je ne m'attendais guère à vous entendre parler ainsi. Je croyais, d'après tout ce que j'ai entendu, qu'on changeait beaucoup de résidence parmi vous dans ce pays.

— Oh ! dit-elle, naturellement on est libre de se déplacer ; mais, sauf pour des parties de plaisir, surtout à la moisson et à la fenaison, comme maintenant, je ne pense pas qu'on le fasse beaucoup. Peut-être aussi ai-je d'autres goûts moins casaniers, comme je l'indiquais tout à l'heure, et j'aimerais parcourir avec vous tout le pays de l'ouest… sans penser à rien, conclut-elle en souriant.

— J'aurais beaucoup à penser, dis-je.

Chapitre 29

Bientôt, à un endroit où le fleuve contournait un cap de prairies, nous nous arrêtâmes un moment pour nous reposer et manger, installés sur un beau talus, qui atteignait presque la dignité d'une colline : les larges prairies s'étendaient devant nous, et déjà la faux était active dans les foins. Je remarquai un changement dans la beauté tranquille des champs : ils étaient çà et là plantés d'arbres, souvent d'arbres fruitiers, et l'on n'avait pas rogné avaricieusement l'espace aux beaux arbres, comme je me rappelais trop l'avoir vu ; les saules étaient souvent élagués (ou étêtés, comme ils disent dans cette région), mais cela était fait avec

quelque égard à la beauté : je veux dire qu'on n'avait pas élagué des rangées entières de façon à détruire l'agrément de la campagne sur un demi-mille, mais que l'on avait coupé selon une méthode soigneuse, grâce à laquelle il n'y avait nulle part une brusque nudité. Bref, les champs étaient partout traités comme un jardin fait pour le plaisir autant que pour l'entretien de la vie de tous, ainsi que le Vieil Hammond me l'avait annoncé.

Sur ce talus ou cette pente de la colline, nous prîmes donc notre repas de midi ; il était un peu tôt pour déjeuner, mais nous étions partis de bonne heure : la Tamise, mince cours d'eau, serpentait au-dessous de nous parmi le jardin de la campagne que j'ai décrite ; à deux cents mètres de nous il y avait une jolie petite île plantée d'arbres gracieux ; sur les hauteurs à l'ouest, il y avait un bois d'essences variées dominant l'étroite prairie au sud de la rivière ; et au nord une grande étendue de pré montait tout doucement depuis la rive. La flèche délicate d'un ancien bâtiment sortait des arbres à mi-distance, avec quelques maisons grises groupées autour ; et plus près de nous, à moins de cent mètres du fleuve, était une maison de pierre toute moderne — vaste carré à un étage, composé de constructions très basses. Pas de jardin entre la maison et la rivière, rien qu'une rangée de poiriers encore jeunes et grêles, et, bien qu'elle parût peu ornée, elle avait une sorte d'élégance naturelle, pareille à celle des arbres.

Comme nous étions assis à regarder tout cela dans la douce lumière du jour de juin, heureux plutôt que joyeux, Ellen, qui était près de moi, un genou serré dans ses mains, se pencha vers moi de côté, et dit d'une voix basse que Dick et Clara auraient pu percevoir, s'ils n'avaient été si occupés par leurs heureuses caresses muettes :

— Ami, dans votre pays, les maisons des travailleurs des champs étaient-elles un peu comme cela ?

Je dis :

— Oh ! en tout cas les maisons des riches n'y ressemblaient pas ; et elles faisaient tache sur la surface du pays.

— Je trouve cela difficile à comprendre, dit-elle ; je peux voir pourquoi les ouvriers, qui étaient si opprimés, n'auraient pas eu le moyen de vivre dans de belles maisons ; car il faut du temps, des loisirs, des esprits non surchargés de soucis, pour construire de belles demeures, et je comprends très bien qu'il n'était pas permis à ces pauvres gens de vivre de telle manière qu'ils pussent jouir de ces choses si nécessaires (pour nous). Mais pourquoi les hommes riches, qui avaient le temps et les loisirs, et les matériaux de construction, puisque c'est de cela qu'il s'agit, ne se seraient-ils pas bien logés, cela, je ne le comprends pas. Je sais ce que vous allez me dire, ajouta-t-elle en me regardant droit dans les yeux et en rougissant, vous me direz que leurs maisons et toutes leurs affaires étaient généralement laides et vilaines, à moins que par hasard elles fussent anciennes, comme ce reste, là-bas, du travail de nos ancêtres (et elle désignait la flèche) ; qu'ils étaient… attendez, quel est le mot ?

— Vulgaires, dis-je. Nous disions que la laideur et la vulgarité des habitations des riches réfléchissait nécessairement la saleté et la nudité de la vie à laquelle ils contraignaient les pauvres gens.

Elle fronça les sourcils comme pour réfléchir ; puis elle tourna vers moi son visage éclairci, comme si elle avait saisi l'idée, et dit :

— Oui, ami, je vois ce que vous voulez dire. Nous avons parfois, — ceux d'entre nous qui examinent ces questions, — causé à fond sur ce point ; parce que, en réalité, nous avons quantité de documents sur les soi-disant arts du temps avant l'égalité de la vie ; et il ne manque pas de gens qui disent que l'état de la société n'était pas la cause de toute cette laideur ; qu'ils étaient laids dans leur vie parce qu'ils aimaient l'être, et qu'ils auraient pu s'entourer de belles choses, s'ils les avaient choisies ; tout comme un homme ou un groupe d'hommes peuvent aujourd'hui, s'il leur plaît, faire des choses plus ou moins belles… Attendez ! je sais ce que vous allez dire.

— Vous le savez, dis-je en souriant, mais avec un battement de cœur.

— Oui, dit-elle, vous alliez me répondre, m'enseigner ceci ou cela, quoique vous n'ayez rien dit tout haut. Vous alliez dire qu'aux temps d'inégalité, c'était une condition essentielle de la vie de ces hommes riches de ne pas se livrer eux-mêmes aux travaux nécessaires à l'ornement de leur vie, mais de contraindre à ces travaux ceux qu'ils obligeaient à vivre des vies gênées et sordides ; et ainsi, par une conséquence naturelle, la saleté, la gêne, la laide nudité de ces vies misérables étaient péniblement transformées en ornement des vies des riches, et l'art périt parmi eux. Est-ce là ce que vous auriez dit, mon ami ?

— Oui, oui, dis-je en la regardant avidement ; elle s'était levée et se tenait au haut de la pente, son délicieux costume agité par le vent, une main posée sur sa poitrine, l'autre bras tombant et tendu par son ardeur.

— C'est vrai, dit-elle, c'est vrai ! Nous en avons éprouvé la vérité !

Je crois qu'avec tout mon… (quelque chose de plus que l'intérêt et l'admiration)… je commençais à me demander comment tout cela finirait. J'avais une lueur de crainte de ce qui pourrait suivre, une vague inquiétude sur le remède que pouvait offrir cet âge nouveau pour la perte d'un objet où l'on aurait mis son cœur. Mais voici que Dick se leva et cria à sa manière cordiale.

— Voisine Ellen, est-ce que vous vous disputez avec l'Hôte, ou bien le tourmentez-vous pour lui faire raconter des choses qu'il ne peut pas bien expliquer à notre ignorance ?

— Ni l'un ni l'autre, cher voisin, dit-elle. J'étais si loin de me disputer avec lui, que je crois lui avoir fait prendre en amitié à la fois lui-même et moi. Est-ce vrai, cher Hôte ? ajouta-t-elle avec un délicieux sourire exprimant qu'elle était sûre d'être comprise.

— Absolument, dis-je.

— Et de plus je dois dire qu'il s'est très bien expliqué à moi, en sorte que je le comprends parfaitement.

— Fort bien, fit Dick. Dès que mes yeux vous ont d'abord aperçue à Runnymede, j'ai compris qu'il y avait quelque chose de merveilleusement sagace dans votre esprit. Je ne le dis pas par simple amabilité, pour vous faire plaisir, dit-il rapidement, mais parce que c'est vrai, et cela me fit désirer de vous connaître davantage. Mais venez, nous devrions être en route, car nous ne sommes pas à mi-chemin et il faudrait arriver quelque temps avant le coucher du soleil.

Et là-dessus il prit la main de Clara pour lui faire descendre la pente. Ellen resta un moment pensive, les yeux baissés, et, lorsque je lui pris la main pour suivre Dick, elle se tourna vers moi et dit :

— Vous pourriez me raconter bien des choses et me les éclaircir, si vous vouliez.

— Oui, dis-je, je conviens assez bien à cela… et à rien d'autre,… un vieil homme comme moi.

Elle ne remarqua pas l'amertume qui était, que je le voulusse ou non, dans le ton de mes paroles, et continua :

— Ce n'est pas tout pour moi ; je me contenterais très bien de rêver des temps anciens, et, si je ne pouvais les idéaliser, d'idéaliser au moins quelques-unes des personnes qui y ont vécu. Mais je crois qu'on est quelquefois trop insoucieux de l'histoire du passé, trop disposé à laisser cela à de vieux savants comme Hammond. Qui sait ? Si heureux que nous soyons, les temps peuvent changer ; nous pouvons être mordus de quelque rage de changement, et bien des choses peuvent nous paraître trop merveilleuses pour qu'on y résiste, trop désirables pour ne pas vouloir les atteindre, si nous ne savons pas qu'elles sont simplement des phases de ce qui a existé auparavant, et qu'elles sont, en définitive, ruineuses, décevantes et ignobles.

En descendant lentement vers les bateaux, elle dit encore :

— Ce n'est pas pour moi seulement, cher ami ; j'aurai des enfants, peut-être un bon nombre,… je l'espère. Et bien que, naturellement, je ne puisse pas les contraindre à acquérir aucune sorte particulière de savoir, je ne peux cependant, mon ami,

m'empêcher de croire que je ferais pénétrer en eux, en partie, mes manières de penser, absolument de même qu'ils me ressembleraient physiquement ; et cela est vraiment quelque chose de ce qui est essentiel en moi, de ce qui n'est pas simples manières d'être, créées par les choses et les circonstances autour de moi. Qu'en pensez-vous ?

D'une chose j'étais sûr, que sa beauté, sa douce sympathie et son ardeur réunies, me forçaient à penser comme elle, toutes les fois qu'elle ne s'appliquait pas tout de bon à recueillir mes réflexions. Je dis, ce qui était vrai autrefois, que je trouvais cela très important, et bientôt je fus en extase devant la merveille de sa grâce lorsqu'elle monta dans la barque légère et me tendit la main. Ainsi nous continuâmes à remonter la Tamise… allant où ?

Chapitre 30

Nous continuâmes. Malgré mon récent enthousiasme pour Ellen et ma crainte croissante, — où cela me conduirait-il ? — je ne pus m'empêcher de prendre un vif intérêt au fleuve et à ses rives ; d'autant plus qu'elle ne semblait pas se lasser des changements de tableau et regardait chaque yard de rive fleurie et de remous murmurant avec la même sorte de tendre intérêt qui me remplissait moi-même autrefois et que je n'avais peut-être pas complètement perdu, même dans cette société étrangement transformée, avec toutes ses merveilles. Ellen parut enchantée de la joie que me causait ceci, cela, ou les autres preuves de sollicitude pour la rivière : les soins donnés aux jolis coins ; l'habileté à traiter les difficultés du service des eaux, de façon que les travaux les plus

visiblement utiles paraissaient beaux et comme naturels. Tout cela, dis-je, me plut extrêmement et ma joie lui faisait plaisir — mais la surprenait aussi un peu.

— Vous avez l'air étonné, dit-elle au moment où nous venions de passer devant un moulin qui prenait toute la largeur du lit, sauf un passage pour la circulation, mais qui était aussi beau dans son genre qu'une cathédrale gothique. Vous avez l'air étonné qu'il soit si agréable à regarder.

— Oui, dis-je, et je le suis, en un sens, quoique je ne voie pas pourquoi il ne serait pas agréable.

— Ah ! dit-elle avec admiration, mais avec un sourire voilée sur sa figure, vous savez tout de l'histoire du passé. N'ont-ils pas toujours été soigneux de cette petite rivière qui aujourd'hui ajoute tant au charme de la campagne par ici ? Il a dû toujours être facile de prendre soin de cette petite rivière. Ah ! j'oubliais, dit-elle en saisissant mon regard, à l'époque à laquelle nous pensons, on ne tenait aucun compte de l'agrément en pareille matière. Mais comment traitaient-ils la rivière, au temps où vous… — elle allait dire « viviez », mais elle se reprit — au temps dont vous avez souvenir ?

— Ils ne la soignaient pas, ils l'abîmaient. Jusqu'à la première moitié du dix-neuvième siècle, lorsqu'elle constituait encore une route plus ou moins importante pour les gens de la campagne, on prit quelque soin du fleuve et de ses rives, et sans que, je crois, personne se préoccupât de son aspect, il était cependant propret et gentil. Mais lorsque les chemins de fer — dont certainement vous avez entendu parler — commencèrent à régner, ils ne permirent plus aux gens de la campagne de se servir des voies navi-

gables, naturelles ou artificielles, et celles-ci étaient très nombreuses. Je pense que nous en verrons une quand nous serons arrivés un peu plus haut, une très importante, que l'un de ces chemins de fer ferma entièrement au public, de façon à obliger les gens à envoyer leurs denrées par leur route à eux, et ainsi imposer des taxes aussi lourdes que possible.

Ellen rit de bon cœur.

— Cela n'est pas, dit-elle, rapporté assez clairement dans nos livres d'histoire, et cela vaut la peine d'être connu. Mais, certainement, les gens de cette époque étaient une curieuse collection de fainéants. Nous ne sommes pas emportés ni querelleurs aujourd'hui, mais si quelqu'un essayait avec nous un pareil acte de folie, nous nous servirions des canaux, malgré toutes les interdictions du monde. Je me rappelle pourtant d'autres cas de cette absurdité : lorsque j'ai été sur le Rhin, il y a deux ans, je me rappelle qu'on nous a montré des ruines de vieux châteaux qui, à ce qu'on nous a dit, ont dû être construits à peu près dans le même but que les chemins de fer. Mais j'interromps votre histoire de fleuve ; continuez, je vous prie.

— Elle est courte et bien stupide. La rivière ayant perdu sa valeur pratique et commerciale, c'est-à-dire ne pouvant plus servir à gagner de l'argent…

Elle fit un signe de la tête.

— Je comprends ce que signifie cette phrase bizarre. Continuez !

— Elle fut donc absolument abandonnée et finit par devenir un fléau…

— Oui, dit Ellen, je comprends, comme les chemins de fer et les chevaliers voleurs. Oui !

— Et alors on se mit à y faire le trafic de dernière catégorie, et on la passa à une compagnie de Londres qui, de temps en temps, afin de montrer qu'elle avait quelque chose à faire, y causa çà et là quelque dommage, abattit des arbres, ruinant par là les berges ; dragua la rivière (là où ce n'était pas toujours nécessaire) et jeta la vase dans les champs pour les gâter, et ainsi de suite. Mais, surtout, cette compagnie pratiquait la « parfaite inaction », comme on disait alors, c'est-à-dire qu'elle touchait ses revenus et laissait aller les choses.

— « Ils touchaient leurs revenus », dit-elle. Je sais, cela veut dire qu'ils étaient autorisés à prendre une part supplémentaire du bien des autres pour ne rien faire. Et si ce n'eût été que cela, cela aurait vraiment valu la peine de les laisser faire, si vous ne trouviez aucun autre moyen de les faire tenir tranquilles ; mais il me semble qu'étant ainsi payés, ils ne pouvaient s'empêcher de faire quelque chose, et ce quelque chose ne pouvait être qu'un méfait, — car, dit-elle en s'enflammant d'une soudaine colère, tout le système était fondé sur des mensonges et des hypocrisies. Je ne parle pas seulement de ces administrateurs de rivière, mais de tous ces patrons que je connais par la lecture.

— Oui, dis-je, vous êtes heureux d'être sortis de la médiocrité des temps d'oppression !

— Pourquoi soupirez-vous ? dit-elle avec bonté et quelque inquiétude. Vous paraissez croire que cela ne durera pas ?

— Cela durera pour vous.

— Et pourquoi pas pour vous ? demanda-t-elle. Cela est certainement pour le monde entier ; et, si votre pays est un peu arriéré, il se mettra au niveau avant longtemps. Ou bien, dit-elle vite, pensez-vous qu'il vous faudra bientôt revenir en arrière ? Je vais vous faire tout de suite la proposition dont je vous ai parlé, et peut-être cela détruira votre inquiétude. Je voulais vous proposer de venir vivre avec nous là où nous irons. Il me semble que nous sommes de vieux amis et je regretterais de vous perdre.

Puis elle me sourit et dit :

— Savez-vous, je commence à vous soupçonner de vouloir entretenir un chagrin factice, comme ces ridicules personnages, dans plusieurs de ces vieux romans bizarres que j'ai parcourus quelquefois.

J'avais vraiment commencé à le soupçonner presque moi-même, mais je me refusais à le reconnaître ; je ne soupirai plus et je me mis à raconter à ma délicieuse compagne tout ce que je savais d'histoire sur le fleuve et le pays qu'il traverse ; et le temps se passa assez agréablement, et, à nous deux (elle ramait mieux que moi et semblait tout à fait infatigable), nous tînmes pied à Dick fort bien, si chaude que fût l'après-midi, et fîmes beaucoup de chemin à grande allure. Enfin, nous passâmes sous un autre pont ancien, et entre des prairies bordées d'abord d'immenses ormes mêlés de châtaigniers plus jeunes et très élégants ; puis les prairies s'élargirent tellement que les arbres semblaient maintenant n'être plus que sur les collines, ou autour des maisons, excepté les saules sur les berges mêmes, en sorte que le large espace d'herbe était ici ininterrompu. Dick s'animait maintenant beaucoup et souvent se levait dans sa barque pour nous crier que celui-ci était tel ou tel champ, et ainsi de suite ; et son enthou-

siasme nous enflamma pour les foins et la fenaison, et nous tirions l'aviron de notre mieux.

Enfin, comme nous étions dans un bras de la rivière, bordé, du côté du chemin de halage, par un talus montant, précédé d'un berceau touffu de roseaux murmurants, et de l'autre côté par un talus plus élevé, couvert de saules qui plongeaient dans la rivière, ou couronné de vieux ormes, nous vîmes des personnes resplendissantes approcher sur la berge comme pour regarder quelque chose ; c'était bien en effet ce qu'ils faisaient, et nous étions — c'est-à-dire Dick et ceux qui l'accompagnaient — l'objet de leur attente. Dick laissa reposer ses avirons, et nous suivîmes son exemple. Il salua les gens de la rive d'un cri joyeux, et l'écho de nombreuses voix, profondes et doucement aiguës, lui répondit ; car il y avait plus d'une douzaine de personnes, hommes, femmes et enfants. Une grande belle femme aux cheveux noirs ondulés et aux yeux gris profonds, s'avança sur le bord, et agita gracieusement la main vers nous, et dit :

— Dick, mon ami, vous nous avez presque fait attendre ! Qu'avez-vous fait de votre ponctualité, et quelle est votre excuse ? Pourquoi n'êtes-vous pas venu nous surprendre en arrivant hier ?

— Oh, dit Dick avec un rapide mouvement de tête presque imperceptible vers notre barque, nous ne voulions pas remonter le fleuve trop vite ; il y a tant à voir pour ceux qui ne sont pas encore venus jusqu'ici.

— C'est vrai, c'est vrai, dit la majestueuse dame, car majestueuse est le mot qui lui convenait ; et nous désirons qu'ils connaissent le chemin parfaitement, car il faudra qu'ils le prennent souvent maintenant. Abordez tout de suite, Dick, et

vous, chers voisins ; il y a une ouverture dans les roseaux, et un bon endroit pour débarquer, tout de suite après le tournant. Nous pouvons emporter vos affaires, ou les envoyer chercher par quelques-uns des garçons.

— Non, non, dit Dick ; il est plus facile d'aller par eau, même pour quelques pas. D'ailleurs, je veux mener mon ami au bon endroit. Nous continuerons jusqu'au gué et vous pourrez nous parler de la berge pendant que nous ramons.

Il enfonça ses avirons, et nous continuâmes, tournant à angle aigu, et nous dirigeant un moment vers le nord. Bientôt nous vîmes devant nous un talus d'ormes qui supposait une maison au milieu d'eux, et pourtant je cherchai vainement les murs gris que je m'attendais à voir ici. Chemin faisant, les gens sur la rive causaient, mêlant leurs voix douces au chant du coucou, au fort sifflement des merles et à la note incessante du râle de blé, qui se faufilait entre les hautes herbes du champ de fauchage, d'où le trèfle en fleur parmi l'herbe mûre envoyait des ondes parfumées.

En quelques minutes, après avoir traversé un passage tourbillonnant, puis le vif courant qui venait du gué, nous échouâmes nos barques sur une minuscule plage de sable calcaire, et mîmes pied à terre pour tomber dans les bras de nos amis du haut fleuve, notre voyage terminé.

Je me dégageai de la mêlée joyeuse, et montant sur la route de voitures qui suivait le cours du fleuve à quelques pieds au-dessus de l'eau, je regardai autour de moi. À ma gauche, la rivière descendait au milieu d'une large prairie, toute grise maintenant des herbes mûries qui grenaient ; l'étincellement de l'eau m'échappait en ce moment, caché par la berge, mais au-dessus de la prai-

rie je pouvais voir les pignons d'une maison, là où je savais que devait être l'écluse, et qui semblait attenir maintenant à un moulin. Une ligne boisée peu élevée limitait le bassin du fleuve vers le sud et le sud-est, d'où nous étions venus, et il y avait quelques maisons basses au pied de cette arête, et au sommet de sa pente. Je me tournai un peu vers la droite, et à travers les branches d'aubépine et les longues pousses des églantiers, je pus voir la plaine s'étendre au loin sous le soleil du soir calme, jusqu'à une douce ligne bleue, où quelque chose comme des collines semblait servir de pâturages de moutons. Devant moi les bouquets d'ormes cachaient la plupart des habitations humaines qu'il y avait de ce côté de la rivière ; mais, à droite de la route de voitures, quelques constructions grises des plus simples se montraient çà et là.

Je restai là dans une disposition rêveuse, et je me frottais les yeux comme lorsqu'on n'est pas bien éveillé, et je m'attendais presque à voir cette société de beaux hommes et de belles femmes aux gais costumes se changer en deux ou trois hommes à jambes de fuseau, tout courbés, et en femmes hagardes, aux yeux creux, déjetées, telles qu'autrefois elles foulaient le sol de ce pays de leurs lourds pas désespérés, tous les jours, par toutes saisons, chaque année. Pourtant il ne se produisit aucun changement, et mon cœur se gonfla de joie en pensant à tous les jolis villages gris, depuis le fleuve jusqu'à la plaine et de la plaine aux collines, que je pouvais si bien me représenter, tous peuplés maintenant de ces gens heureux et aimables, qui avaient rejeté la richesse et atteint la prospérité.

Chapitre 31

Comme je restais là, Ellen s'éloigna de nos heureux amis qui étaient encore sur la petite plage, et vint vers moi. Elle me prit par la main et dit doucement :

— Conduisez-moi tout de suite à la maison ; nous n'avons pas besoin d'attendre les autres : j'aime mieux les laisser.

J'avais envie de dire que je ne savais pas où aller, et que les riverains nous conduiraient ; mais, presque malgré moi, mes pieds se dirigèrent suivant le chemin connu. Le chemin montait jusqu'à un petit champ limité d'un côté par un petit bras du fleuve ; à droite on pouvait voir un groupe de petites maisons et de granges, nouvelles et anciennes, et devant nous une grange de pierre grise et un mur en partie recouvert de lierre, au-dessus duquel se montraient quelques pignons gris. La route du village s'arrêtait au creux du susdit petit bras. Nous franchîmes la route, et, de nouveau presque malgré moi, ma main souleva le loquet d'une porte dans le mur ; nous nous trouvâmes bientôt sur un sentier pavé qui montait vers la vieille maison où le destin, sous la forme de Dick, m'avait si singulièrement amené en cette nouvelle société humaine. Ma compagne émit un soupir d'agréable surprise et de joie ; et je n'en fus pas surpris, car le jardin entre le mur et la maison embaumait des fleurs de juin, et les roses se pressaient les unes contre les autres avec cette délicieuse surabondance de petits jardins bien soignés qui à première vue éteint en celui qui regarde tout autre sentiment que celui de la beauté. Les merles sifflaient à qui mieux mieux, les pigeons roucoulaient au faîte du toit ; plus loin, dans les hauts ormes, les corneilles bavardaient au milieu des jeunes feuilles, et les martinets

tournoyaient en criant autour des pignons. Et la maison elle-même était le gardien qui convenait à toute la beauté de cet été triomphal.

De nouveau Ellen fit écho à mes pensées en disant :

— Oui, ami, voilà ce que je suis venue voir : cette vieille maison aux nombreux pignons, construite par les simples gens de campagne qui vécurent en des temps depuis longtemps écoulés, insoucieux de toute l'agitation des villes et des cours ; elle est encore charmante parmi toute la beauté que les temps récents ont créée ; et je ne m'étonne pas que nos amis en prennent grand soin et l'apprécient tant. C'est pour moi comme si elle avait attendu ces heureux jours, et conservé les miettes de bonheur réunies du passé confus et tumultueux.

Elle me conduisit tout près de la maison, et posa ses mains et ses beaux bras hâlés sur le mur couvert de lichen comme pour l'embrasser, et s'écria :

— Oh ! oh ! que j'aime la terre, et les saisons, et l'air, et toutes choses, et tout ce qui vit, comme ceci !

Je ne pus lui répondre, ni dire un mot. Sa joie, son allégresse, étaient si vives et pénétrantes, et sa beauté si fine, où pourtant l'énergie était si bien marquée, leur donnait une expression si parfaite, que toute parole eût été banale et futile. J'avais peur de voir les autres arriver tout à coup et rompre le charme dont elle m'enveloppait ; mais nous restâmes là un moment, au coin du gros pignon de la maison, et personne ne vint. Bientôt j'entendis les voix gaies à quelque distance, et je compris qu'ils suivaient la rivière, vers la grande prairie de l'autre côté de la maison et du jardin.

Nous reculâmes un peu, pour regarder la maison : la porte et les fenêtres laissaient entrer l'air embaumé, séché par le soleil ; aux rebords des fenêtres supérieures étaient suspendus des festons de fleurs en l'honneur de la fête, comme si les autres partageaient notre amour de la vieille maison.

— Entrez, dit Ellen. J'espère que rien ne la gâtera à l'intérieur ; et je ne le pense pas. Venez ! il va falloir rejoindre les autres. Ils sont allés aux tentes ; car certainement ils doivent avoir des tentes plantées pour les faneurs : la maison ne pourrait pas contenir un dixième des gens, j'en suis sûre.

Elle me conduisit à la porte, en murmurant d'une voix un peu oppressée :

— La terre, et ce qui naît d'elle, et tout ce qui vit ! Si je pouvais seulement dire ou montrer comme je l'aime !

Nous entrâmes et ne rencontrâmes personne dans aucune pièce en circulant de chambre en chambre — depuis le porche couvert de roses jusqu'aux étranges et bizarres mansardes parmi les grandes poutres du toit, où avaient couché aux temps anciens, les cultivateurs et les pâtres du manoir, et qui maintenant, à voir les lits de petite taille et le fouillis d'objets inutiles et négligés — bouquets de fleurs fanées, plumes d'oiseaux, coquilles d'œufs de sansonnets, bouts de rubans de laine dans des pots, et ainsi de suite — paraissaient être habitées par des enfants.

Partout il n'y avait que peu de mobilier, rien que l'indispensable, et de forme des plus simples. Le goût d'ornementation extravagant que j'avais remarqué ailleurs dans ce peuple semblait ici avoir cédé devant le sentiment que la maison elle-même, et tout son ensemble, était l'ornement de la vie rustique au milieu

de laquelle elle était venue s'échouer dans des temps anciens, et que l'orner ne ferait qu'empêcher d'en jouir comme morceau de beauté naturelle.

Enfin nous nous assîmes dans une chambre au-dessus du mur qu'Ellen avait embrassé qui était encore tendue de vieilles tapisseries, primitivement sans valeur artistique, mais maintenant passées, avec d'agréables tons gris qui s'harmonisaient parfaitement au calme du lieu, et qu'une décoration plus brillante et plus remarquable aurait mal remplacées.

Pendant que nous étions assis là, je posai quelques questions au hasard à Ellen, mais j'écoutai à peine ses réponses, et bientôt je me tus et devins presque inconscient de toute chose, sauf que j'étais là, dans cette antique chambre, les pigeons roucoulant sur les toits de la grange et du pigeonnier que je voyais par la fenêtre en face de moi.

La pensée me revint au bout d'une minute ou deux, je crois, mais, comme dans un rêve éveillé, il me sembla que cela avait duré longtemps, lorsque je vis Ellen assise, qui paraissait plus pleine de vie, de joie et de désir, par le contraste avec la tapisserie grise, pâlie, au dessin banal, supportable aujourd'hui seulement parce qu'il était devenu si faible, si fané.

Elle me regarda doucement ; mais, comme si elle lisait en moi à livre ouvert, elle dit :

— Vous avez repris votre éternelle comparaison entre le passé et le présent, n'est-ce pas ?

— C'est vrai, dis-je. Je pensais à ce que vous, avec votre capacité et votre intelligence, avec votre amour du plaisir et votre im-

patience de toute contrainte inutile,… à ce que vous auriez été dans le passé. Et maintenant encore, alors que tout est bien et l'a été depuis longtemps, cela me fait mal au cœur de penser à tout ce qui a été gaspillé de vie pendant tant d'années !

— Tant de siècles, tant d'âges !

— C'est vrai, trop vrai ; et je me tus de nouveau.

Elle se leva et dit :

— Venez, je ne veux pas vous laisser repartir si vite dans un rêve. S'il faut que nous vous perdions, je veux que vous voyez d'abord tout ce que vous pourrez avant de vous en aller.

— Me perdre ? M'en aller ? Est-ce que je ne dois pas partir avec vous vers le nord ? Que voulez-vous dire ?

Elle eut un sourire un peu triste et dit :

— Pas encore ; n'en parlons pas encore. Seulement, à quoi pensiez-vous à l'instant ?

Je dis avec hésitation :

— J'étais en train de penser : Le passé, le présent ? n'aurait-elle pas dû dire le contraste du présent et de l'avenir, du désespoir morne et de l'espérance ?

— Je le savais, dit-elle. Et elle me prit la main et ajouta avec animation : Venez, pendant qu'il en est temps encore ! Venez !

Et elle me fit sortir de la chambre ; tandis que nous descendions et sortions de la maison dans le jardin par une petite porte de côté où aboutissait un curieux couloir, elle me dit d'une voix calme, comme pour me faire oublier sa subite nervosité :

— Venez ! nous devrions rejoindre les autres avant qu'ils viennent ici nous chercher. Et, permettez-moi de vous le dire, mon ami, je vois que vous êtes trop disposé à vous laisser aller à une rêverie contemplative, certainement parce que vous n'êtes pas encore habitué à notre vie de repos dans l'activité, de travail qui est un plaisir et de plaisir qui est du travail.

Elle s'arrêta un moment, et lorsque nous fûmes de nouveau dans le jardin, elle dit :

— Mon ami, vous disiez que vous vous demandiez ce que j'aurais été si j'avais vécu à cette époque passée d'agitation et d'opposition. Je crois avoir étudié son histoire et la connaître assez bien. J'aurais été au nombre des pauvres, car mon père, lorsqu'il travaillait, était un simple cultivateur. Eh bien, je n'aurais pas pu le supporter ; aussi ma beauté, mon intelligence, mon éclat (elle parlait sans rougir ni sourire de fausse honte) auraient été vendus à des hommes riches, et ma vie aurait été perdue, car j'en sais assez là-dessus pour savoir que je n'aurais pas eu de choix, ni aucun pouvoir de direction sur ma vie, et que je n'aurais jamais acheté aux hommes riches ni plaisir, ni même occasion d'agir par où j'aurais pu me procurer quelque émotion sincère. J'aurais fait naufrage et me serais perdue d'une manière ou d'une autre, soit par misère, soit par le luxe. Est-ce bien cela ?

— Oui, c'est cela, dis-je.

Elle allait dire autre chose, lorsque s'ouvrit dans la bordure une petite porte qui conduisait à un champ ombragé d'ormes, et Dick, joyeux et vif, monta l'allée du jardin et fut bientôt entre nous, une main sur l'épaule de chacun. Il dit :

— Eh bien, voisins, je pensais bien que vous aimeriez, tous deux, voir la vieille maison tranquillement, sans une foule dedans. N'est-ce pas un bijou de maison dans son genre ? Eh bien, venez, l'heure du dîner s'approche. Vous, Hôte, voudriez-vous peut-être prendre un bain avant de vous asseoir à cette fête, qui, j'imagine, durera assez longtemps ?

— Oui, dis-je, volontiers.

— Au revoir donc pour le moment, voisine Ellen. Voici Clara qui vient s'occuper de vous, car elle est plus chez elle parmi nos amis d'ici.

Chapitre 32

Dick me conduisit aussitôt dans le petit champ, qui — je l'avais vu du jardin — était couvert de tentes aux gaies couleurs, disposées en files régulières, autour desquelles étaient assis ou étendus sur le gazon quelque cinquante ou soixante hommes, femmes et enfants, tous au comble de la bonne humeur et de la joie avec leur humeur de fête, pour ainsi dire.

— Vous vous dites que nous n'avons pas grand concours de monde, dit Dick ; mais il faut vous rappeler que nous en aurons davantage demain ; car, dans ce travail de la fenaison, il y a place pour un grand nombre de gens qui ne sont pas très habiles dans les choses de la campagne, et il y en a beaucoup qui mènent des vies sédentaires et qu'il serait vraiment peu aimable de priver de leur plaisir des foins — hommes de science et étudiants retirés, pour la plupart, — de sorte que les ouvriers habiles, excepté ceux

dont on a besoin comme faucheurs et directeurs du travail, se tiennent à l'écart et prennent un repos complet, ce qui est bon pour eux, que cela leur plaise ou non, vous comprenez ; ou bien ils s'en vont dans d'autres régions, comme je fais ici. Vous voyez, on n'aura pas besoin des hommes de science, des historiens et des étudiants en général, avant que nous soyons en plein dans le fanage, ce qui, naturellement, ne viendra pas avant après-demain.

Tout en parlant, il me fit traverser le petit champ jusqu'à une sorte de chaussée qui dominait la prairie du bord de l'eau ; puis, tournant à gauche par un sentier dans l'herbe mûre, qui était dense et très haute, il me conduisit à la rivière, au-dessus du barrage et de son moulin. Là, ce fut délicieux de nager dans la vaste pièce d'eau au-dessus de l'écluse, où la rivière, retenue par le barrage, s'élargissait beaucoup.

— Nous voilà maintenant bien disposés pour le dîner, dit Dick lorsque nous fûmes rhabillés et reprîmes le chemin à travers l'herbe, et, certainement, de tous les repas de fête de l'année, celui-ci est le plus joyeux, sans excepter même la fête de la moisson de froment, car alors l'année commence à décliner et on ne peut s'empêcher d'avoir, malgré toute la gaieté, un sentiment des jours sombres, des champs dépouillés et des jardins vides, et le printemps est trop éloigné pour qu'on y pense. On approche de l'automne, le moment où l'on croit presque à la mort.

— Que vous parlez étrangement, dis-je, d'une chose régulièrement périodique, et par conséquent banale, comme la succession des saisons.

Et, en effet, ces gens étaient pour cela comme des enfants et s'intéressaient d'une façon qui me paraissait tout à fait excessive au temps, à une belle journée, à une nuit sombre ou claire, et ainsi de suite.

— Étrangement ? Est-il étrange de sympathiser avec l'année, et ses gains, et ses pertes ?

— Du moins, si vous considérez le cours de l'année comme un drame magnifique et passionnant, et c'est, je crois, ce que vous faites, vous devriez vous plaire et vous intéresser autant à l'hiver, à son tourment et à sa souffrance, qu'à ce merveilleux été luxuriant.

— Est-ce que je ne le fais pas ? dit-il avec chaleur ; seulement je ne peux pas assister à tout cela comme si j'étais assis dans un théâtre, et si je voyais la pièce se jouer devant moi sans y prendre moi-même aucune part. Il est difficile, dit-il avec un sourire de bonne humeur, à un homme non lettré comme moi, de s'exprimer convenablement, comme le ferait cette chère Ellen ; mais je veux dire que je suis une partie de tout cela, et que j'en éprouve la souffrance aussi bien que le plaisir en moi-même. Ce n'est pas fait pour moi par quelqu'un d'autre, simplement pour que je puisse manger, boire et dormir ; j'y prends part moi-même.

Je pus voir que Dick avait à sa manière, lui aussi, comme Ellen, cet amour passionné de la terre, qui n'était commun qu'à bien peu de gens à l'époque que je connaissais ; le sentiment dominant parmi les personnes instruites était alors un aigre dégoût du drame changeant de l'année, de la vie de la terre et de ses rapports avec les hommes. Même, à cette époque, on trouvait poé-

tique et subtil de considérer la vie comme une chose que l'on supporte, plutôt que comme une chose dont on jouit.

Ainsi je songeais, lorsque le rire de Dick me ramena aux prés du comté d'Oxford.

— Ceci me paraît étrange, dit-il, que je devrais me préoccuper de l'hiver et de sa pénurie, au milieu de l'abondance de l'été. Si cela ne m'était déjà arrivé, j'aurais cru que c'était sous votre influence, Hôte ; que vous m'avez jeté une sorte de mauvais sort. Mais, vous savez, ajouta-t-il vite, ce n'est qu'une plaisanterie, il ne faut pas le prendre à cœur.

— Très bien, dis-je ; je m'en garde.

Pourtant ses paroles me firent éprouver quelque gêne, tout de même.

Nous traversions la chaussée, à ce moment, et nous ne remontâmes pas vers la maison, mais suivîmes un sentier le long d'un champ de blé maintenant presque prêt à mûrir. Je dis :

— Nous ne dînons donc pas dans la maison ni dans le jardin ? — je le pensais bien, du reste. Où se réunit-on, alors ? car je vois que la plupart des maisons sont très petites.

— Oui, vous avez raison, elles sont petites dans cette région : il subsiste tant de bonnes maisons que les gens vivent beaucoup dans ces petites maisons éparses. Quant au dîner, nous allons avoir notre fête dans l'église. Je voudrais, en votre honneur, qu'elle fût aussi grande et belle que celle de la vieille ville romaine à l'ouest, ou celle de la ville forestière au nord ; mais elle pourra nous contenir tous ; et, si petite qu'elle soit, elle est belle à sa manière.

Ceci m'était assez nouveau, ce dîner dans une église, et je pensais aux bières d'église du moyen-âge ; mais je ne dis rien, et bientôt nous arrivâmes sur la route qui traversait le village. Dick regarda dans les deux sens, et ne voyant devant nous que deux groupes isolés, dit :

— Il semble que nous devons être un peu en retard ; ils ne sont plus là ; et certainement ils se feront un devoir de vous attendre, comme l'hôte des hôtes, puisque vous êtes venu de si loin.

Il se hâtait tout en parlant, et je le suivais, et bientôt nous arrivâmes à une petite avenue de tilleuls, qui conduisait droit au porche de l'église, dont la porte ouverte laissait passer un bruit de voix joyeuses, de rires, et de gaieté diverse.

— Oui, c'est l'endroit le plus frais par cette chaude soirée. Venez ; ils seront contents de vous voir.

Malgré mon bain, l'air me paraissait plus lourd, plus étouffant qu'à aucun moment de notre voyage.

Nous entrâmes dans l'église, qui était un petit édifice simple, avec un seul petit bas-côté séparé de la nef par trois arches rondes, un sanctuaire et un transept assez grand pour un si petit monument ; les fenêtres étaient du style gracieux de l'Oxfordshire au quatorzième siècle. Aucune décoration d'architecture moderne ; il semblait que personne n'y eût touché depuis que les Puritains avaient passé à la chaux, sur les murs, les saints et les histoires du moyen-âge. Par contre, elle était gaiement parée pour cette fête, avec des festons de fleurs entre les colonnes et de grands pots de fleurs par terre tout autour ; sous la fenêtre du couchant, deux faux en croix étaient accrochées, dont les lames, blanches de poli, brillaient parmi les fleurs qui les enlaçaient.

Mais le plus bel ornement était la foule d'hommes et de femmes, beaux, à l'air heureux, qui entouraient la table, et, avec leurs figures radieuses, leurs riches chevelures et leurs gais vêtements de fête, paraissaient, comme dit le poète persan, une corbeille de tulipes au soleil. Bien que l'église fût petite, il y avait beaucoup de place ; car une petite église fait une assez grande maison, et ce soir là il n'était pas besoin de mettre des tables en travers dans les transepts ; mais, sans aucun doute, il en faudrait le lendemain, lorsque les savants dont avait parlé Dick seraient arrivés pour prendre au travail de la fenaison leur part plus modeste.

Je me tenais sur le seuil avec la figure souriante d'un homme qui va prendre part à une fête dont il est prêt à jouir pleinement. Dick, à côté de moi, jetait sur la société un regard circulaire, d'un air propriétaire, à ce qu'il me sembla. En face de moi étaient assises Clara et Ellen, avec, entre elles, la place vide de Dick : elles souriaient, mais leurs beaux visages étaient tournés en sens contraire vers leurs voisins qui causaient avec elles, et elles ne paraissaient pas me voir. Je me tournai vers Dick, m'attendant à ce qu'il me conduisît, et il tourna vers moi son visage ; mais, chose étrange à dire, bien que son visage fût aussi souriant et joyeux que jamais, il ne répondit pas à mon regard — il parut même ne pas faire attention le moins du monde à ma présence, et je remarquai que personne ne me regardait. Une angoisse me saisit, comme de quelque désastre longtemps attendu et subitement éprouvé. Dick s'avança un peu sans me dire un mot. J'étais à moins de trois mètres de ces deux femmes, dont je n'avais été le compagnon que bien peu de temps, et qui cependant, me semblait-il, étaient devenues mes amies. La figure de Clara était maintenant tournée vers moi, bien en face, mais elle non plus ne paraissait pas me voir, malgré, je me le rappelle, mon regard sup-

pliant qui cherchait le sien. Je me tournai vers Ellen, et elle parut me reconnaître un moment ; son resplendissant visage s'assombrit aussitôt, elle secoua la tête avec un regard navré, et l'instant d'après toute conscience de ma présence s'était dissipée sur sa figure.

Je me sentis seul et dénué au-delà de ce que les mots peuvent dire. J'hésitai encore à peu près une minute, puis je m'en allai, je quittai le porche, et par l'avenue de tilleuls je gagnai la route, tandis que les merles autour de moi sifflaient à qui mieux mieux dans les buissons par cette chaude soirée de juin.

Une fois encore, sans aucun effort conscient de volonté, je regardai du côté de la vieille maison près du gué ; mais en tournant le coin qui conduisait aux restes de la croix du village, je me trouvai devant une personne qui contrastait étrangement avec les gens joyeux et beaux que j'avais laissés derrière moi dans l'église. C'était un homme qui paraissait vieux, mais je savais reconnaître, par une habitude maintenant à demi oubliée, qu'il n'avait pas, en réalité, beaucoup plus de cinquante ans. Sa figure était rugueuse et barbouillée plutôt que sale ; ses yeux, mornes et chassieux ; le corps courbé, les mollets maigres et fuselés, les pieds traînants et lourds. Ses vêtements étaient un mélange de saleté et de haillons que je ne connaissais que trop depuis longtemps. Lorsque je passai devant lui, il toucha son chapeau avec quelque politesse réellement bienveillante et beaucoup de servilité.

Avec une inexprimable répulsion, je me hâtai derrière lui, et courus le long de la route qui menait au fleuve et au bas du village ; tout à coup, je vis pour ainsi dire un nuage noir venir à moi en se déroulant, comme un cauchemar de mon enfance ; et pendant un moment je n'eus conscience de rien, que d'être dans

l'obscurité ; étais-je debout, assis ou couché, je n'aurais pu le dire.

⁂

J'étais dans mon lit, chez moi, dans le triste Hammersmith, et je pensais à tout cela ; et j'essayais de me rendre compte si j'étais accablé de désespoir, en m'apercevant que j'avais rêvé ; et, chose étrange, je trouvai que je n'étais pas tellement désespéré.

Ou était-ce bien un rêve ? Si c'en était un, pourquoi avais-je eu si constamment conscience de ne voir toute cette nouvelle vie que du dehors, encore pris dans les préjugés, les angoisses, les dégoûts de mon époque de doute et de lutte ?

Tout le temps, si vivants que fussent pour moi ces amis, j'avais eu le sentiment que je n'avais rien à faire parmi eux : comme si le temps dût venir où ils me rejetteraient et me diraient, comme semblait le dire le dernier regard navré d'Ellen : « Non, cela ne va pas ; vous ne pouvez être des nôtres ; vous appartenez si complètement au malheur du passé, que notre bonheur même vous pèserait. Retournez, maintenant que vous nous avez vus, et que par vos yeux vous avez appris que, malgré toutes les maximes infaillibles de votre époque, il reste encore des jours de repos pour le monde, quand l'autorité se sera changée en camaraderie, — pas avant. Retournez donc, et tant que vous vivrez, vous verrez tout autour de vous des gens occupés à faire vivre aux autres des vies qui ne leur appartiennent pas, tandis qu'eux-mêmes ne se soucient en rien de leur vraie vie, des hommes qui haïssent la vie tout en craignant la mort. Retournez, et soyez d'autant plus heureux que vous nous avez vus, que vous avez ajouté un peu d'espérance à votre lutte. Continuez à vivre, tant que vous pourrez, en

vous efforçant, quelles que doivent être les souffrances et la peine, à instaurer peu à peu l'ère nouvelle de camaraderie, de repos et de bonheur. »

Oui, certes ! et si d'autres peuvent le voir comme je l'ai vu, alors il faut l'appeler une vision, et non un rêve.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Nouvelles_de_nulle_part. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.